Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

78/V 8456

THEATRE
DE
BOURSAULT,
TOME SECOND.

Noms des Libraires.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quay des Auguſtins.

JEAN-LUC NYON, Pere, Quay de Conty.

MICHEL-ETIENNE DAVID, Pere, Quay des Auguſtins.

FRANÇOIS DIDOT, Quay des Auguſtins.

PIERRE-MICHEL HUART, rue S. Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere, rue Galande près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quay des Auguſtins.

JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques.

MARC BORDELET, rue S. Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, Fils, Quay de Conty.

LOUIS-ETIENNE GANEAU, Fils, rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins.

LAURENT DURAND, rue S. Jacques.

THEATRE
DE FEU
MONSIEUR
BOURSAULT.

NOUVELLE EDITION.

Revûe, corrigée & augmentée de plusieurs Pièces qui n'ont point paru dans les précédentes.

TOME SECOND.

A PARIS,
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XLVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES CONTENUES dans le second Volume.

LA SATYRE DES SATYRES.
GERMANICUS.
MARIE STUARD.
LA COMEDIE SANS TITRE.
MELEAGRE.
LA FESTE DE LA SEINE.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 DEC. 1949
OF OXFORD

LA SATYRE DES SATYRES, COMÉDIE.

PIECES CONTENUES dans le ſecond Volume.

LA SATYRE DES SATYRES.
GERMANICUS.
MARIE STUARD.
LA COMEDIE SANS TITRE.
MELEAGRE.
LA FESTE DE LA SEINE.

AU LECTEUR.

LEs Satyres de Monſieur Deſpréaux ont fait un ſi grand fracas, & tant de perſonnes capables de juger des belles choſes leur ont donné leur approbation, que je ſerois du moins auſſi emporté que leur Auteur, ſi le peu qu'on y remarque de mauvais me faiſoit condamner tout ce qu'il y a de bon. J'avoue que la gloire qu'il prétend s'être acquiſe, lui ſeroit légitimement dûe, ſi l'on acqueroit une véritable gloire à faire beaucoup de mauvais bruit; mais pour un homme tel que Monſieur Deſpréaux, qui par la délicateſſe de ſa plume pouvoit s'attirer des applaudiſſemens ſans reſtriction, c'eſt en avoir mal uſé, qu'avoir réduit tout ce qu'il y a de gens raiſonnables à ne pouvoir faire l'éloge de ſon eſprit, ſans être obligés de faire le procès à ſa con-

duite. S'il eſt vrai que ſon génie ſoit ſi borné, qu'il ſoit en pays perdu auſſi-tôt qu'il eſt hors de la Satyre, je conſens qu'il n'en ſorte point: mais il y a bien de la difference entre ſatyriſer & médire; reprendre; & injurier; condamner des fautes, & en commettre. Attaquer les vices dans tous les hommes; & faire des peintures de leur noirceur, qui donnent de l'horreur à ceux qui en faiſant réflexion ſur leur vie s'en trouvent convaincus, c'eſt ce qu'on appelle une Satyre: mais déclarer ceux d'un particulier; & décliner ſon nom pour le faire mieux connoître, c'eſt un Libelle diffamatoire. En vain Monſieur Deſpréaux cherche des exemples pour autoriſer ce qui n'en eut jamais. Si les Romains, qu'il cite dans un diſcours qu'il a fait ſur la Satyre, ont quelquefois nommé des gens connus, ils faiſoient par prudence ce qu'il fait aujourd'hui par le ſeul plaiſir qu'il a de faire du mal. Ceux qu'ils

décrioient, étoient déja décriés par les crimes qu'ils avoient commis, & par les répréhenſions qu'ils n'avoient pu éviter ; & ſi l'on en faiſoit des portraits épouvantables, c'étoit pour effrayer la jeuneſſe qu'ils pouvoient ſéduire : mais de tous ceux que nomme Monſieur Deſpréaux, il n'y en a pas un que je connoiſſe, (ſi l'on m'en excepte) en qui l'on ne trouve toutes les qualités requiſes pour faire d'auſſi honnêtes gens qu'il y en ait en France ; & pour ce qui eſt de ceux que je ne connois pas, j'en juge favorablement par le mal qu'il ne peut s'empêcher de leur vouloir. Qu'on ne m'allégue point que j'ai voulu faire pis que Monſieur Deſpréaux n'a fait ; & que s'il y a du crime à mettre du monde ſous la preſſe, il y en a encore davantage à en vouloir traduire ſur un Théâtre : Je n'ai pas vécu juſqu'à préſent ſans le ſçavoir, auſſi bien que ceux qui me l'allégueroient ; mais outre que

pour ſe venger, on doit faire un peu plus de mal qu'on n'en a reçu, Monſieur Deſpréaux méritoit bien d'être joué en préſence de toute la terre qu'il joue: & le Tribunal auguſte où il a mandié les défenſes dont il s'eſt ſervi, & qui a coutume de ſe déclarer contre toutes ſortes d'agreſſeurs, ne lui auroit pas été ſi favorable, n'étoit qu'il en a ſurpris la religion. Ceux qui ſe donneront la peine de lire la Piéce que je mets au jour, verront bien que je n'y ai rien mis de diffamatoire contre ſon honneur, ni contre ſa perſonne, comme il le ſuppoſe dans l'Arrêt qui fait défenſes aux Comédiens de la repréſenter. Je ne ſçai rien de lui qui ſoit à ſon déſavantage, que ce que toute la France ſçait auſſi: c'eſt-à-dire cette liberté qu'il prend d'offenſer des gens qui ne lui ont jamais fait de mal; & je penſe qu'il n'y en auroit guére qui lui refuſaſſent leur eſtime, s'il faiſoit un meilleur uſage de ſon génie. Ce n'eſt

pas que dans ce qu'il a fait il n'y ait à retoucher, comme dans tout ce que font les autres. Le plaiſir qu'on a d'entendre médire fait qu'on paſſe, ſans y prendre garde, par deſſus des endroits où l'on s'arrêteroit, ſi une injure qui s'y trouve à point nommé, n'attiroit toute l'attention de ceux *qui* parcourent ſes Ouvrages: & ſi j'étois d'humeur à faire une Critique en proſe, je lui en citerois pluſieurs, ſans compter ceux que j'ai déja repris, où il a oublié de mettre du jugement. Mais je me contente du temps que j'ai perdu à lui répondre; & je lui déclare que de quelque façon qu'il me traite déſormais, je ne m'en vengerai que par mon ſilence. Si je fais de méchans Vers, il aura peu de gloire à faire tomber un homme qui tomberoit bien ſans lui; & ſi j'en fais de bons, ils ſe ſoutiendront aſſez d'eux-mêmes.

ACTEURS.

EMILIE, Maitreſſe du Chevalier,
LE CHEVALIER, Amant d'Emilie.
LE MARQUIS, Marquis du Bel-Air
LA MARQUISE ORTODOXE, jeune Veuve & Précieuſe.
AMARANTE, Amie d'Emilie.
BOURSAULT.
LA WALTOLINE, Suiſſe d'Emilie,
LA FRANCE, Laquais d'Emilie.

La Scene eſt à Paris, chez Emilie.

LA SATYRE DES SATYRES.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

EMILIE.

ALLEZ-MOI de ce pas chercher la Waltoline,
Et revenez.

LE CHEVALIER.

D'où vient que vous êtes chagrine?
Qu'avez-vous?

EMILIE.

Juſte-Dieu ! Qui ne le ſeroit pas ?
A-t-on rien dit de bon pendant tout le repas ?
Sans façon, ſuivez-moi, ſi vous me voulez ſuivre :
Mais je ne puis reſter là-dedans ; je ſuis yvre.
Pour peu qu'on ait de ſens, ſe figure-t-on rien
Qui ſoit plus fatiguant qu'un ſi ſot entretien ?
Votre ami le Marquis dont la langue eſtropie,
Eſt un Original qui n'a point de copie :
Il emporte le prix ſur les plus éventés,
Et ne dit que fadaiſe, & qu'inutilités.
Ce qu'il a d'aſſommant, quelque ſot qu'il puiſſe être,
Aux ouvrages d'eſprit il prétend ſe connoître ;
Et n'en croyant jamais que ſon foible cerveau,
Ce qu'il loue eſt blâmable, & ce qu'il blâme eſt beau.
Mal avec la raiſon, il n'eſt point de rencontre
Où, ſi-tôt qu'on en parle, il ne ſe ligue contre.
J'ai de ſon entretien autrefois fait l'eſſai :
Il eſt ſi plein de ſoi, qu'il en créve.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai.
Qu'il ſoit ſeul à manger, d'une mine adoucie,
Il boit à ſa ſanté, puis il ſe remercie ;
A ſe complimenter paſſe le tiers d'un jour,

Et croit qu'on s'apperçoit quand il manque à la Cour.

Mais tout fat qu'il puiſſe être, une Dame galante
Doit, quand elle régale, être plus complaiſante.
Je n'ai jamais rien vû qui fut mieux ordonné
Que le pompeux repas que vous avez donné:
Lors qu'à charmer nos ſens votre eſprit s'étudie,
Et qu'au Bal qui s'apprête il joint la Comédie,
Faut-il qu'un étourdi, qui n'a point de raiſon,
Avec ſi peu d'eſprit en allarme un ſi bon?
Si vous le trouvez fat, riez-en.

EMILIE.

Que j'en rie?
Et morbleu! (car enfin il m'a miſe en furie,
Et s'il faut librement vous en faire l'aveu,
Je ne puis en ſortir, ſi je ne jure un peu.)
Riez-en, dites-vous? Faudroit-il me le dire?
N'en aurois-je pas ri, ſi j'en avois pû rire?
A pluſieurs méchans mots, qu'il garantiſſoit bons,
J'ai fait ſemblant de rire, & j'enrageois au fonds.
Plein de ſon Deſpréaux, qu'en louant il déchire,
(Car ce qui n'en vaut rien eſt ce qu'il en admire,)
Il en parle ſans ceſſe, & prétend ſottement
Que l'Univers en corps ſoit de ſon ſentiment.
J'ai bien affaire, moi, pour ſe faire de fête,

Que de ſon Deſpréaux il me rompe la tête,
Et qu'à brûle-pourpoint il m'attaque vingt fois
Pour piller mon ſuffrage, & corrompre ma voix.
Grace au babil fécond d'un Marquis ridicule,
Qui toujours ſe regarde, & toujours geſticule,
Si Monſieur Deſpréaux n'eût ſervi d'entretien,
Tant qu'a duré le jour, on n'eût parlé de rien :
On l'a plus de cent fois conjuré de ſe taire,
Mais le traître qu'il eſt, n'en a rien voulu faire :
Deſpréaux qui l'entête, eſt ſi fort à ſon goût,
Qu'il le mettoit en œuvre, & l'enchâſſoit par tout.
Défaites-vous-en. Fy !

LE CHEVALIER.

Je ſuis prêt de le faire.
Il vous bleſſe la vûe, & je cherche à vous plaire :
Mais (& vous voulez bien que je vous parle ainſi)
Il n'eſt pas le ſeul fat que vous ſouffriez ici.
Le Marquis, à mon ſens, eſt plus ſage qu'Eudoxe,
Qui ſe fait appeller la Marquiſe Orthodoxe ;
Parce que dans Alger ſon Ayeul fait captif,
Pour la religion fut empallé tout vif :
Cependant chaque jour vous ſouffrez ſa viſite ;
Et, ſi je m'y connois, c'eſt un mince mérite.
Eſt-il rien de ſi fade, & de plus dégoûtant,
Que les mots qu'elle affecte, & qu'elle eſtime tant ?

N'eſt-ce pas à deſſein faire rire le monde,
Que toujours répéter que l'on couvre ſa Blonde;
Pour dire aux gens de Cour, en des termes nouveaux,
Uſez-en librement, & mettez vos chapeaux.

EMILIE.

Et puis-je honnêtement m'en débarraſſer? Dites:
Puis-je ſans l'offenſer, refuſer ſes viſites?
Et de la qualité dont vous ſçavez qu'elle eſt,
Lui dirai-je tout franc que ſon air me déplaît?

LE CHEVALIER.

Par la même raiſon, ſur la moindre matiére,
Voulez-vous qu'au Marquis j'aille rompre en viſiére?
Et du rang dont il eſt, (car dans tout cet état
On trouveroit à peine un plus illuſtre fat,)
Son Pere qui deſcend d'un échapé de Prince,
Met dans ſes qualités, Gouverneur de Province,
Duc, Vicomte, Marquis, Chevalier, Maréchal,
Comte, Baron, Vidame, Ecuyer, Sénéchal,
A Paris Pair de France, à Madrid Grand d'Eſpagne,
Tréſorier d'Angleterre, Electeur d'Allemagne;
Et comme ſi pour lui c'étoit peu que cela,
Il fait encor au bout mettre un *&cetera*,
Après vingt qualités d'une telle importance;

Comme font la plûpart des grands Seigneurs de France.

A des gens de ſa ſorte ira-t'on dire au nez,
Qu'en Théâtre public leurs pareils ſont bernez ?
Sûr qu'à vos ſentimens c'eſt à tort qu'il s'oppoſe,
Le Marquis eſt un fou, mais je n'en ſuis pas cauſe;
Et je ſuis étonné qu'avec tant de clartés,
Vous vouliez me charger de ſes iniquités.

EMILIE.

Vous l'avez amené.

LE CHEVALIER.

Je l'ai dû, ce me ſemble :
Accordés aujourd'hui, pour être unis enſemble,
L'honneur dont vos bontés récompenſent mes ſoins,
Me paroît aſſez grand pour avoir des témoins.
D'ailleurs, vous faire voir en l'état où vous êtes,
A ce qui m'a charmé c'eſt mener des Conquêtes;
Rien n'échape à vos yeux, & je ne voulois pas
Faire tort d'un hommage à vos charmans appas.

EMILIE.

Vous voulez m'adoucir, mais enfin je m'obſtine.

SCENE II.

EMILIE, LE CHEVALIER, LA WALTOLINE, UN LAQUAIS.

EMILIE.

A La fin, grace au Ciel, voici la Waltoline.
Mon Dieu, comme il eſt fait ! Il s'eſt battu!

LA WALTOLINE.

Pardy !
Un Laquais par deux fois dit que j'avre menti :
Par mon foi, moi d'abord que lui tourne ſon tête,
Je tiens mon Halibarde en mon main toute prête,
Et quand il ne voit rien, pardi tout à l'inſtant
J'en donne un coup bien fort deſſus ſon dos qu'il tend.
Mais le Laquais, mon foi, qui n'eſt guére pagnoté,
Me prend mon Halibarde, & pardi m'en tapote ;
De ſon main qu'il fait poing, me caſſe tous les dents.
Mon foi, le maiſon s'ouvre, & j'ai ſorti dedans :
J'aime encore plus que mieux qu'il déchire mon manche.

Voudrois bien maintenant un petite fil blanche
Pour deux liards.

EMILIE.

Et faquin, faut-il ſe battre ?

LA WALTOLINE.

Ho, ho !
Voule-vous que j'endure un menti tout de go ?
Non par mon foi !

EMILIE.

Vien-ça ; Tu ſçais lire, je penſe ?

LA WALTOLINE.

Point, pardi !

EMILIE.

Point !

LA WALTOLINE.

Ah, ah ! j'avre la ſouvenance
Que ſi fait. Oui pardi. Foi de Suiſſe d'honneur.

EMILIE.

Tu ſçais lire ?

LA WALTOLINE.

Mon foi, ſçavre lire par cœur,
Et fort pien.

EMILIE.

Vien-ça donc. La nobleſſe ambigue
Qui traîne le déſordre, & qui fait la cohue,

Me fatigue, m'aſſomme, & tout en ſera plein,
A moins que de bonne heure on n'y tienne la main :
C'eſt pourquoi, ſonges-y, je prétens qu'aucun n'entre,
Hormis ceux dont les noms ſont là-deſſus.

Elle lui donne un Papier.

LA WALTOLINE.

Oh, diantre !
Si quelqu'un vient : Qui tape ? Ami. Dis votre nom ?
Moi, je veux pas le dire ; & moi, j'ouvre point.

EMILIE.

Bon,
Retourne, & ſouvien-toi de ce que je t'ordonne.

LA WALTOLINE.

Oh pardi ! j'avre moi la ſouvenance bonne :
S'il ne cline ſon nom, perſonne entre aujourd'hui.

Après avoir fait cinq ou ſix pas, il revient, & dit au Chevalier,

Dis-moi vous ; l'écriture eſt-ce pas le noir ?

LE CHEVALIER.

Oui.

Grand-merci.

SCENE III.

LE MARQUIS, EMILIE
LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE MARQUIS, *de derriére le Théâtre.*

CHEVALIER.

EMILIE.

Me revoilà chagrine ;
L'étourdi de Marquis, dont la langue assassine,
A dessein de nous joindre, & je crains son caquet.

LE MARQUIS.

Chevalier !

EMILIE.

Paix.

LE MARQUIS.

Ma foi, je vous prens sur le fait ;
Vous voilà l'un & l'autre à ma miséricorde :
Comment Diable ? à l'écart dès le jour qu'on s'accorde ?

A vous dire le vrai, ſi je m'y connois bien,
Deux Amans comme vous, ne ſont pas là pour rien:
Pour fauſſer compagnie, il faut avoir affaire,
Dieu me damne!

LE CHEVALIER.

L'Amour, n'eſt jamais ſans myſtere,
Tu le ſçais.

LE MARQUIS.

Dites-moi, danſera-t'on bientôt?
Je m'en ſuis autrefois démêlé comme il faut.
Dolivet, & Beauchamp, m'en faiſoient la grimace.

EMILIE.

Les gens faits comme vous ont par-tout bonne grace.

LE MARQUIS.

Aſſurément.

EMILIE.

La danſe eſt votre vrai talent;
Vous avez le corps ſouple, & de plus l'air galant.

LE MARQUIS.

Pour ſouple, il eſt certain qu e je n'ai pas les goutes;
Je ſaute.....

EMILIE.

A quelle danſe excellez-vous ?

LE MARQUIS.

A toutes,
Par ma foi.

EMILIE.

Vous danſez les Menuets ?

LE MARQUIS.

Oh, qu'oüi,
Et qui plus eſt, j'eſpere y piper aujourd'hui.
Mais à propos de danſe, as-tu ſçu des paroles
Que je fis l'autre jour, & qui ſont aſſez droles ?

EMILIE.

Sur quel Air ?

LE MARQUIS.

Sur quel Air ? Sur l'Air des Menuets.

LE CHEVALIER.

Des vers de ta façon ſont, je croi, bien mal faits,
Les Auteurs de ta ſorte effarouchent les Muſes.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, mon cher, pour le coup tu t'abuſes.
Pour des vers cavaliers, qui toujours ſont mauvais,
Je n'en ai jamais vû de plus joliment faits.

Les voici.

Un jour Elsis au bord de l'onde
Parloit d'amour à Resemonde ;
Mais cette Blonde,
Qui toujours gronde,
Et que jamais le Berger ne choqua,
Sans raison du monde
S'en estomaqua ;
Depuis, par dépit, le Berger la troqua.

Qu'en dis-tu ?

Mais cette Blonde,
Qui toujours gronde,
Et que jamais le Berger ne choqua,
Sans raison du monde
S'en estomaqua ;
Depuis, par dépit, le Berger la troqua.

M'en croyois-tu capable ?

LE CHEVALIER.

Non.

LE MARQUIS.

Tu vois bien par là que je suis véritable.

Les trois vers de la fin sentent l'homme de Cour.

Sans raison du monde
S'en estomaqua ;
Depuis, par dépit, le Berger la troqua.

N'eſt-ce pas, Chevalier, que j'y mets le beau tour?
Et que ſans le ſecours des préceptes frivoles,
Je fais paſſablement de méchantes paroles?
Di donc?

LE CHEVALIER.

Paſſablement? Sans te flater en rien,
Tu fais de méchans vers admirablement bien.

EMILIE.

A merveille.

LE MARQUIS.

Oh, parbleu! modérez la louange.
Touchant votre repas, je vous rendrois le change:
A vous congratuler je ſerois occupé;
Mais je penſe jamais n'avoir plus mal ſoupé,
J'en enrage.

EMILIE.

Et pour moi, ce reproche me pique.

LE CHEVALIER.

Je n'ai jamais rien vû qui fût plus magnifique.
On a même trouvé bien des mets ſuperflus;
Il ſe moque.

LE MARQUIS.

Ma foi, ce que j'aime le plus
Y manquoit.

LE CHEVALIER.

Sçait-on bien quels ragouts tu ſouhaites ?

LE MARQUIS.

Non ; mais dans un repas n'avoir point d'*Alouettes*,
C'eſt pour moi, qui les aime, un ſupplice cruel ;
Parbleu !

EMILIE.

Prenez-vous-en à mon Maitre-d'Hôtel.

LE MARQUIS.

C'eſt un manger de Prince ; elles ſont ſucculentes.....

LE CHEVALIER.

C'eſt en cette ſaiſon qu'elles ſont excellentes,
Il a raiſon.

LE MARQUIS.

Comment ! C'eſt en cette ſaiſon !

LE CHEVALIER.

Oui ; car durant l'été l'on n'en mange point.

LE MARQUIS.

Bon !
Veux-tu que je te prouve, & par raiſons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'été l'on voit des Alouettes ?

LE CHEVALIER.

En l'air donc.

EMILIE.

Comme il dit, en l'air donc?

LE MARQUIS.

Point du tout.

EMILIE.

Voyons comme il fera pour en venir à bout,
Et comme il prouvera par des raiſons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'été l'on ait des Alouettes.

LE CHEVALIER.

Il ne ſçauroit.

LE MARQUIS.

Parbleu, nous allons voir cela.
As-tu lû Deſpreaux?

EMILIE.

De grace, briſons-là;
Laiſſons-là Deſpreaux, & les Vers qu'il compoſe,
On n'a tout aujourd'hui diſcouru d'autre choſe.
Je ſuis laſſe à la fin d'oüir citer ſon nom.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

EMILIE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ma foi, ſoyez-en laſſe, ou non;

Je

Je prétens vous prouver, & par raiſons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'été l'on a des Alouettes:
Vous m'en avez tous deux défié.

LE CHEVALIER.

Mais, Marquis,
Ne peux-tu le prouver, ſans citer ſes écrits?
Tu n'en as pas beſoin pour ce que tu ſouhaites.

LE MARQUIS.

Et quel autre Ecrivain a parlé d'Alouettes,
Di, Benêt?

EMILIE.

Croyez-moi; laiſſez-le diſcourir.
C'eſt un mal qui le tient dont il faut le guérir.
Deſpréaux qui le charme, eſt dans ſa fantaiſie;
Et j'en vais tant parler, que je l'en raſſaſie.
Des Siéges, Laquais. Ça.

LE MARQUIS.

Je vous tiens, par ma foi.
N'as-tu pas les écrits de Deſpréaux?

LE CHEVALIER.

Sur moi?
Non.

LE MARQUIS.

Les voici. Je ris de ton extravagance.
As-tu lû le repas qu'il décrit?

LE CHEVALIER.

Oui, je penſe.

LE MARQUIS.

Fort bien. Te ſouviens-tu des mets qu'il fait venir ?

LE CHEVALIER.

Confuſément.

LE MARQUIS.

Je vais t'en faire ſouvenir.

Sur un amas confus de viandes entaſſées, *

Régnoit un long Cordon d'Alouettes preſſées.

Mot pour mot. Que t'en ſemble ? Avois-je le goût bon ?

Mange-t'on en été des Alouettes ?

EMILIE.

Non.

LE MARQUIS.

Comment ? C'eſt Deſpréaux qui dans une Satyre...

EMILIE.

D'accord, mais c'eſt peut-être en hyver qu'il veut dire.

LE MARQUIS.

Bon ! par ce faux-fuyant vous croyez m'échaper. Mais parbleu ! ſans courir, je vais vous rattraper.

* Vers de Deſpréaux, Sat. 3.

Dans le même repas, *pour comble de disgrace*, *
Par le chaud qu'il faisoit l'on n'avoit point de glace ;
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !
Au mois de Juin ! Voyez, ai-je rien inventé ?
Voià l'endroit, lisez.

LE CHEVALIER.

Que veux-tu qu'elle lise ?
Tant pis pour Despréaux, s'il met une sotise.
Comme ami de l'Auteur, tu pourrois répliquer ;
Que c'est un fat qui traite, & qu'on peut sans scrupule
Orner d'un méchant plat, un festin ridicule.
A cela je répons pour te pousser à bout,
Qu'en May, Juin, & Juillet, on n'en voit point du tout ;
Que chez les Rôtisseurs pas une arre n'en trouve ;
Que c'est en ce temps-là que l'Alouette couve ;
Et que tout fat qu'il fût, le Maitre du logis
N'avoit pas envoyé dénicher les petits.

LE MARQUIS.

Mon pauvre Chevalier, que ta réponse est sote !
Tu sçais, quand je m'y mets, de quel air je te frote :
Sur le raisonnement, je suis plus fort que toi.

* Vers de Despréaux, Sat. 3.

SCENE IV.

EMILIE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA WALTOLINE.

EMILIE.

QU'EST-CE ? La Waltoline, où revas-tu ?

LA WALTOLINE.

Mon foi,
Je vas apprendre à vous, qu'une perſonne il tape;

EMILIE.

Qui ſe nomme ?

LA WALTOLINE.

Bour.... Bour..... ſon nom me chape;
Lui trois fois l'avre dit, mais je m'en deſſouviens.

EMILIE.

As-tu bien conſulté le papier que tu tiens ?
Eſt-ce Acante, Licas, Oriane, Caliſte;
Damon, Tirſis ?

LA WALTOLINE.

Mon foi, lui n'eſt point ſur mon liſte;
Çartinement.

EMILIE.

Hé bien, n'ouvre donc point.

LA WALTOLINE.

Pardi!
Lui voudroit vous, Madame, un peu voir un peti!

EMILIE.

Ouvre donc.

LA WALTOLINE.

Voule-vous? Moi, ſuis votre ſerfice.

Il ſort.

LE MARQUIS.

De quel endroit de France eſt Monſieur votre Suiſſe?
S'il vous plaît.

EMILIE.

Hé, mon Dieu! point de ſubtilité;
Parlons de Deſpréaux, vous l'avez ſouhaité;
Ou je dirai par-tout, pour vous faire la guerre,
Que dès qu'on vous réſiſte, on vous jette par terre.
Défendez ce qu'il fait, je ſuis contre, & vous pour;
Voyons.

SCENE V.

BOURSAULT, EMILIE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

BOURSAULT.

C'Est un peu tard venir faire ma Cour, Madame?

EMILIE.

Etoit-ce vous qui heurtiez?

BOURSAULT.

Oui, Madame.

EMILIE.

Un Siége.

LE CHEVALIER.

Songez-vous à notre Epithalame?
L'Hymen où j'aſpirois, eſt conclu d'aujourd'hui:
Et vous m'avez promis que vous la feriez.

BOURSAULT.

Oui.

LE MARQUIS.

En Vers?

EMILIE.

Monſieur en fait de fort beaux.

LE MARQUIS.

On le nomme ?

EMILIE.

Monſieur Bourſault.

LE MARQUIS.

Ah fi ! Ce n'eſt pas là mon homme.
Un pareil compliment lui doit ſembler nouveau :
Mais des méchans Auteurs, je ſuis parbleu, le fleau :
Je n'en puis ſouffrir un, s'il n'excelle.

LE CHEVALIER.

Il ſe moque.

LE MARQUIS.

Point, par ma foi.

LE CHEVALIER.

Point ?

LE MARQUIS.

Non.

LE CHEVALIER.

Mais ton diſcours le choque.

BOURSAULT.

Moi ? Comment voulez-vous qu'il trouve mes vers beaux ?

Monſieur eſt Partiſan de Monſieur Deſpréaux ;
Je le connois.

LE MARQUIS.

Ma foi, c'eſt un charmant génie.
Lors que d'un froid rimeur il dépeint la manie, *
Ses vers, comme un torrent, coulent ſur le papier :
Il rencontre à la fois Perrin, & Pelletier,
Bardou, Mauroy, Bourſault. Au moins ſans artifice,
Bourſault.

EMILIE.

C'eſt vous, je crois ?

BOURSAULT.

Pour vous rendre ſervice ;
C'eſt moi-même.

EMILIE.

Pour moi, quand je lis Deſpréaux,
Je trouve en des endroits quelques vers aſſez beaux ;
Mais ce qui me déplaît de ſa veine féconde,
Elle eſt trop ſatyrique, & nomme trop de monde.
C'eſt pour un galant homme, un peu s'être oublié :
Plus ſon nom fait de bruit, plus il eſt décrié ;
On court à ſes Ecrits, mais chacun les achete,
Moins pour voir ce qu'il fait, que les gens qu'il maltraite.

* Vers de Deſpréaux, Sat. 7.

Careſſé d'un Libraire, à qui va le butin,
Aux dépens de ſa gloire, il enrichit Barbin;
Et ſûr que ſans nommer ſon génie eſt aride,
Pour un honneur frivole, il en quitte un ſolide.
S'il avoit des amis, il devroit le ſçavoir.

LE MARQUIS.

Avec tout le reſpect que je crois vous devoir;
Ce que vous dites là, Madame, eſt ridicule;
Parbleu. Deſpréaux nomme! ô le plaiſant ſcrupule!
C'eſt qu'il eſt franc.

SCENE VI.

AMARANTE, ORTODOXE, EMILIE LE MARQUIS, LE CHEVALIER, BOURSAULT.

AMARANTE, *qui de la porte apperçoit Emilie*

MADAME, avancez, s'il vous plaît;
J'ai pris la bonne route, & c'eſt ici qu'elle eſt;
Avec l'Epoux futur je la vois qui s'amuſe.

ORTODOXE, *de la porte.*

Ne font-ils rien de plus? Je ſçai comme on en uſe;
Je m'en irois.

EMILIE.

Entrez, nous vous en prions tous ;
Si vous n'avez deſſein que l'on coure après vous.
Que prétendez-vous donc que nous fiſſions ?

ORTODOXE.

Que ſçai-je ?
Les Amans de ſa ſorte ont un grand privilége.
Et puis, à le bien prendre, ayant trouvé ſon fait,
Quand on eſt accordé, n'eſt-ce pas quaſi fait ?
C'eſt en deux oui qu'on dit que tout l'Hymen conſiſte,
Et parmi le grand nombre on n'eſt point formaliſte :
Dès qu'on eſt accordé, la pudeur prend l'eſſor.
Que je vous baiſe un peu, je vous en prie : Encor.
Et Monſieur l'Accordé veut-il que je le baiſe ?

EMILIE.

S'il le veut ? De ſa vie on ne l'a fait plus aiſe :
Vous moquez-vous ?

ORTODOXE.

Bon Dieu ! qu'il s'en acquitte bien !
Je vous en congratule.

LE MARQUIS.

Et moi, n'aurai-je rien ?

ORTODOXE.

Et Monſieur, quel eſt-il ?

LE CHEVALIER.

Bel eſprit.

LE MARQUIS.

Il ſe raille.

EMILIE.

C'eſt un Auteur.

LE MARQUIS.

D'accord, qui ne fait rien qui vaille.

BOURSAULT.

J'avoue ingénuement que j'ai fort peu d'eſprit;
Mais, ſi vous le ſçavez, il faut qu'on vous l'ait dit.

LE MARQUIS.

Vous enragez, parbleu, de ce qu'on vous terraſſe:
Le parti de l'eſprit eſt celui que j'embraſſe;
Par un vœu ſolemnel je m'y ſuis engagé.

BOURSAULT.

En vérité, l'eſprit vous eſt fort obligé.
C'eſt être généreux autant qu'on le puiſſe être,
Que prendre ſon parti, ſans même le connoître.

EMILIE

Des Siéges dont, Laquais; faut-il dire cela,
Petit ſot?

AMARANTE.

Hé, mon Dieu, ne demeurons point là;
Ou du moins, car pour moi j'aime la Comédie,

Avant qu'on la commence, ordonnez qu'on le die.

LE MARQUIS.

Quels Comédiens ſont-ce ? Eſt-ce pas Moliére ?

LE CHEVALIER.

Oui ;
Et Tartuffe.

LE MARQUIS.

Ma foi j'en ſuis bien réjoui.
Je ne l'ai jamais vû.

ORTODOXE.

Ni moi, certes.

EMILIE, *au Laquais.*

La France ;
Allez voir de ce pas quand la Piéce commence :
Vous viendrez nous chercher, ſi les Acteurs ſont prêts.

ORTODOXE.

Evangéliſez mieux votre petit Laquais,
De grace.

EMILIE.

Aſſeyez-vous ; cela ſuffit.

LE MARQUIS.

Marquiſe,
Sçavez-vous qu'elle & moi, nous venons d'avoir priſe ?

ORTODOXE.

Je vous donne le droit ſans rêver. Fais-je bien?

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours.

AMARANTE.

Sur quoi rouloit votre entretien?

LE CHEVALIER.

Sur Deſpréaux.

ORTODOXE.

Oh oui!

EMILIE.

Qu'en dites-vous?

ORTODOXE.

Qu'en dis-je?

Qu'il ravit tout le monde, & que c'eſt un prodige:
Quand je lis ce qu'il fait, j'ai l'eſprit ſi content!
Deſpréaux!

LE MARQUIS.

Par ma foi, j'en diſois tout autant;
Mais, Madame, & Monſieur, deux fâcheuſes perſonnes,
De cent ſotes raiſons ont combattu mes bonnes.
Dans leurs cruelles mains le bon ſens eſt martyr.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne crois pas devoir te repartir;

Mais reſpecte Madame, elle eſt ſi délicate.....

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, Dieu me damne ! Elle approuve l'*Aſtrate*.

AMARANTE.

Quoi ! l'*Aſtrate* ?

LE MARQUIS.

L'Aſtrate.

ORTODOXE.

Ah, mon Dieu ! je l'ai vû ;
Que les vers en ſont forts, & que tout m'en a plû !
J'en revins ſatisfaite autant qu'on le puiſſe être ;
Un ouvrage ſi beau, part de la main d'un maître ;
Bien des gens qu'il charma l'applaudirent tout haut.
Dites-moi, s'il vous plaît, qui l'a fait ?

BOURSAULT.

C'eſt Quinault.

ORTODOXE.

Bon, Quinault !

EMILIE.

Oui, vraiment ; voudroit-il vous le dire ?

ORTODOXE.

Quoi ! le même Quinault que Deſpréaux déchire ;
A compoſé.....

EMILIE.

L'*Aſtrate*, où l'on donne un Anneau.

ORTODOXE.

Je ſuis au déſeſpoir de l'avoir trouvé beau.
Il me parut charmant, j'en admirai le tendre;
Mais ſi jamais j'y vais, j'en dirai pis que pendre:
Il ne doit rien valoir; car Deſpréaux le dit.

LE MARQUIS.

Quoi que ce ſoit.

LE CHEVALIER.

Tout beau; Quinault a de l'eſprit.

AMARANTE.

Et du beau.

ORTODOXE.

Monſieur raille, ou Madame le flate.

LE MARQUIS.

S'il avoit de l'eſprit, auroit-il fait l'*Aſtrate*?

LE CHEVALIER.

Parle mieux de l'Aſtrate, ou du moins n'en dis rien;
Il a charmé Madame.

ORTODOXE.

Ah! je m'en repens bien;
A tous les beaux endroits que l'Acteur y rencontre,
Je fis le brouhaha, mais je proteſte contre.
On doit me pardonner, ſi je le fis tout haut;
Ce fut innocemment que j'applaudis Quinault.
Si l'Auteur par l'ouvrage avoit pû ſe connoître,

Je l'aurois trouvé laid, tout galant qu'il puiſſe être,
En conſcience.

EMILIE.

Et vous, depuis quand, & pourquoi,
Etes-vous gendarmé contre l'*Aſtrate*?

LE MARQUIS.

Moi?

EMILIE.

Oui, vous, oui.

LE MARQUIS.

J'aime aſſez depuis quand.

EMILIE.

Il me ſemble
Que dans ſa nouveauté nous le vîmes enſemble;
Je ne ſçai depuis quand vous vous êtes dédi;
Mais je ſçai qu'à mes yeux vous l'avez applaudi,
Et qu'en vous démembrant pour louer cet ouvrage
Comme font la plûpart des Marquis de votre âge,
De vos bras fatiguans vous donnâtes cent coups
A ceux qui par malheur s'étoient mis près de vous;
Vous trouvâtes la Piéce admirablement belle.

LE MARQUIS.

Elle étoit belle auſſi, quand elle étoit nouvelle;
Mais elle ne l'eſt plus à préſent.

LE CHEVALIER.

Ah ! fort bien.
Pompée eſt déja vieux, il ne vaut donc plus rien ?
Dans deux ans l'Alexandre & ſa ſœur l'Andromaque
Ne ſeront donc plus beaux, ſi quelqu'un les attaque ?
Le Cid, dont tout Paris admira la beauté,
A donc perdu ſa grace avec ſa nouveaute,
A ce compte ?

ORTODOXE.

Oh ! le Cid ! quel Poëme en approche ?
Y ſongez-vous ?

LE MARQUIS.

Ma foi, ta comparaiſon cloche.
De Cid eſt de Corneille, où Diable as-tu l'eſprit ?
Il ne vaudroit plus rien, ſi Deſpréaux l'eût dit ;
J'en demeure d'accord : mais d'aſſez fraîche date,
Il approuve le Cid, & condamne l'*Aſtrate*.

BOURSAULT.

Les ouvrages d'eſprit ceſſent donc d'être beaux,
Dès qu'ils ſont attaqués par Monſieur Deſpréaux ?

LE MARQUIS.

Qui doute de cela, Sieur Bourſault ?

BOURSAULT.

Moi, peut-être ;
Qui ſçai rendre juſtice, & qui crois m'y connoître.

Il ne faut pas avoir l'eſprit fort délicat,
Pour nommer l'un fripon, appeller l'autre fat.
Qu'a-t'il fait juſqu'ici, qu'exciter des murmures?
Inſulter des Auteurs, & rimer des injures?
Quelle honteuſe gloire, & quel plaiſir brutal,
De ne pouvoir bien faire, à moins de faire mal?
A quel homme d'honneur a-t'il vû ſa manie?
Qui jamais à médire a borné ſon génie?
Quand d'un ſi grand génie on a l'eſprit doué,
Sur la même matiére eſt-on toujours cloué?
A la Satyre ſeule eſt-il beau qu'on s'amuſe?
Et n'en peut-on ſortir, ſans égarer ſa Muſe?
Sorti d'aſſez bon lieu, c'eſt vouloir ſans raiſon
Proſtituer ſa race, auſſi-bien que ſon nom:
Si par malheur pour eux, ſes écrits ſont durables,
Ce qu'il a de parens, en ſeront crus coupables:
Nos neveux après nous, ne diſtingueront pas
Qui de cette famille avoit le cœur ſi bas:
Et l'erreur populaire, ou la haine publique
Confondra l'honnête homme avec le Satyrique.
Si l'*Aſtrate* qu'il blâme, eſt un monſtre à ſes yeux,
Comme il eſt du métier, il devroit faire mieux.
Mais je penſe, ma foi, qu'il ne l'oſe entreprendre.

LE MARQUIS.

S'il vouloit s'en mêler, que d'Auteurs s'iroient pendre!

Corneille le premier, quoiqu'Auteur assez bon;
Je crois, s'il ne fait rien, que c'en est la raison:
Sûr qu'il est de ravir, & de faire merveille,
Il veut bien faire grace au bonhomme Corneille;
Et lui laissant en paix achever tout son sort,
L'empêcher de mourir que de sa belle mort.
C'est ma pensée.

ORTODOXE.

Au vrai?

LE MARQUIS.

D'homme d'honneur.

ORTODOXE.

Je meure,
Si je n'allois songer de penser tout à l'heure
La même chose.

LE MARQUIS.

Oh, oui?

ORTODOXE.

Oui, foi de Veuve.

LE MARQUIS.

Allez,
Il est aisé de voir que vous me ressemblez;
Vous crevez d'esprit.

ORTODOXE.

Moi?

LE MARQUIS.

Pour un ſi grand ſervice,
Je veux que Deſpréaux vous accole la cuiſſe.

AMARANTE.

D'où vient qu'il ne dit rien de cet Auteur galant
Qui compoſe à la glace, & qui rime en tremblant?

BOURSAULT.

Je ne le connois point; quel Auteur eſt-ce?

LE MARQUIS.

Diable!
Je le connois, la peſte! il eſt bien agréable.
C'eſt Boyer.

EMILIE.

Bon, Boyer, vous le connoiſſez peu.
Boyer, quand il compoſe, eſt toujours tout en feu;
Dans ſes moindres diſcours on voit ce feu qui brille;
Et dans les vers qu'il fait, le ſalpêtre pétille.
Quand d'un crime par fois il exprime l'horreur,
La fureur poëtique eſt ſa moindre fureur.
S'il faut peindre Bellone au milieu du carnage,
Son Pégaſe bondit, & ſa Muſe fait rage;
Il ſçait camper, réſoudre, aſſaillir, effrayer,
Et dans ſes vers pompeux étaler tout Boyer:
Mais s'il faut de Vers doux embellir quelques Scénes,

On le saigne d'abord de trois ou quatre veines,
Pour faire évaporer par ces canaux ouverts,
La grandeur du génie, & la force des vers.

LE MARQUIS.

Boyer fait mal des vers à ce compte?

LE CHEVALIER.

Au contraire;
Il seroit mal aisé de pouvoir en mieux faire;
Il écrit nettement; & pour dire encor plus,
Ses vers ont de la pompe, & ne sont point confus;
Car enfin, cher Marquis, & souvent on s'y trompe,
Le galimatias est voisin de la pompe.
La plûpart des grands vers qu'on devroit supprimer,
Ressemblent à ces gens que je n'ose nommer;
A ces sots du bel air, dont l'esprit est sans force;
Avec qui le bon sens est toujours en divorce;
Et qui de trois grands mots ornant leur entretien,
Parleront tout un jour, pour ne se dire rien.

LE MARQUIS.

Que ta comparaison est absurde!

AMARANTE.

Et de grace;
Revenons à l'Auteur qui compose à la glace,
Je vous en prie.

LE MARQUIS.

Ah, ah! c'est sans doute....;

AMARANTE.

Qui ?

LE MARQUIS.

Non ;

Ce ne l'eſt pas.

AMARANTE.

Mon Dieu, qu'ai-je fait de ſon nom ?
C'eſt un Auteur galant, mais qui feroit ſcrupule
De ſe lever ſans feu pendant la canicule.
C'eſt Gilbert.

EMILIE.

Que Madame en parle comme il faut !
Quelque chaleur qu'il faſſe, il n'a jamais eu chaud :
Apollon & Gilbert ſont toujours mal enſemble,
Quand tout le monde brûle, on le trouve qui trem-
ble :
Un de ſes bons amis que je vis hier au ſoir,
Me ſoutint par deux fois que l'étant allé voir,
Il trouva ſon Laquais qui lui chauffoit Dimanche
L'épingle qu'il lui faut pour attacher ſa manche.

LE CHEVALIER.

Eſt-il poſſible ?

LE MARQUIS.

A l'autre ! Il la croit.

LE CHEVALIER.

Ce Garant

A pour ſe faire croire un mérite aſſez grand :
J'ai l'honneur, tu le ſçais, de groſſir ſes conquêtes ;
Et d'ailleurs.....

LE MARQUIS.

Hé, morbleu, que les amans ſont bêtes !
Regardez que Gilbert s'il avoit ce défaut,
Pour chauffer une épingle, en auroit bien plus chaud.

LE CHEVALIER.

Nullement, mais à tort ton eſprit ſe gendarme ;
Que cela ſoit ou non, la figure m'en charme :
Quand par fois à Gilbert le froid livre un aſſaut,
Pour chauffer une épingle, il n'en a pas plus chaud,
D'accord : mais notre Ami, ſans t'échauffer le foye,
Le plaiſant de l'affaire, eſt que Gilbert le croye :
Et qu'il ait prétendu ſe morfondre le bras,
S'il oſoit s'en ſervir, & ne la chauffer pas.

LE MARQUIS.

Le méchant raiſonneur !

ORTODOXE.

Il faut bien qu'il conteſte ;
Qui reprend Deſpréaux, peut médire du reſte

LE MARQUIS.

Ma foi, je voudrois bien, pendant qu'il eſt ici,
Qu'il cenſurât encor un endroit que voici :

Jamais dans aucun siécle on n'a vû mieux écrire;
Et je le maintiens fou, s'il y trouve à redire.
C'est l'endroit de Cotin, l'as-tu vû?

LE CHEVALIER.

Je le crois;
Mais Cotin, tu le sçais, est en bien des endroits:
Quand je lis quelquefois ses Satyres malignes,
Je rencontre Cotin presqu'à toutes les lignes;
Et mes yeux voltigeans de Cotin en Cotin,
Sans m'en appercevoir, je me trouve à la fin.
Apprens-moi quel endroit tu veux dire.

LE MARQUIS.

Il est juste;
C'est l'endroit, tu sçais bien, où Despréaux l'ajuste!
Quand chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté *
Faisoit un tour à gauche, & mangeoit de côté:
Juge si dans ce lieu Despréaux put se plaire,
Lui qui ne compte rien, ni le vin, ni la chére,
Si l'on n'est plus au large assis dans un Festin,
Qu'aux Sermons de .... ou de l'Abbé Cotin.

ORTODOXE.

Que cet endroit me plaît.

EMILIE.

Il me plairoit, je pense;

* Vers de Despréaux, Sat. 3.

Si

Si j'avois pour l'entendre aſſez d'intelligence.
Bien des gens comme vous en ſont aſſez de cas ;
Mais, j'ai l'eſprit ſi lourd, que je ne l'entens pas.
Deſpréaux hait Cotin, & ce qui m'a ſurpriſe,
On ne ſçait s'il le loue, ou s'il le ſatyriſe,
N'eſt-il pas vrai ?

BOURSAULT.

Sans doute, & vous avez bien dit,
On ne ſçait s'il critique, ou bien s'il applaudit ;
Je le ſoutiens.

LE MARQUIS.

Et moi, je ſoutiens le contraire.
Moi qui ne compte rien, ni le vin, ni la chére,
Si l'on n'eſt plus au large aſſis dans un Feſtin,
Qu'aux Sermons de..... ou de l'Abbé Cotin.
Il veut dire par là, j'en fais juge Madame,
Qu'aux Sermons de Cotin il n'y va pas une ame.
Voilà ce qu'il veut dire.

LE CHEVALIER.

Oh ! d'accord, en ce cas :
Il le veut dire, bon ; mais il ne le dit pas :
Au contraire, à l'entendre, on diroit qu'on s'y tue ;
Que la foule y fatigue, & que chacun y ſue.
Vouloir plus être au large aſſis en ce lieu-ci,
Qu'au Tartuffe qu'on joue on ne fut Vendredi,

Ce n'eſt, je crois, pas dire, au rapport de Madame;
Qu'au Tartuffe qu'on joue il n'y va pas une ame.

LE MARQUIS.

C'eſt bien de même?

ORTODOXE.

Oh! non; cela n'y vient pas bien.

LE MARQUIS.

Comment voudrois-tu dire autrement? Voyons.

LE CHEVALIER.

Tien;
Si j'avois ſon eſprit, j'aurois mis, pour mieux faire:
Moi qui ne compte rien ni le vin, ni la chére,
A moins d'être à mon aiſe *aſſis dans un Feſtin*,
Comme... il auroit pû dire aux Sermons de *Cotin*,
S'il l'eût voulu; mais là, ſans faire l'habile homme,
En la place de *plus*, il falloit mettre *comme*;
Sans contredit.

LE MARQUIS.

Oui?

LE CHEVALIER.

Oui. Rêves-y quelque temps.

LE MARQUIS.

En tout cas rien n'y manque, excepté le bon ſens.
La belle affaire!

AMARANTE.

Et fi! je penſe qu'il ſe moque ;
Il n'y manque autre choſe, & cet endroit le choque !
Du bon ſens, plus ou moins, n'y fait rien.

LE MARQUIS.

C'eſt bien dit.

ORTODOXE.

Laiſſez-moi lui citer un endroit plein d'eſprit,
C'eſt au diſcours au Roy. Rien n'eſt plus agréable :
Je n'en lis pas un vers qui ne ſoit impayable.
L'endroit que je veux dire, eſt un endroit nouveau,
Si galamment tourné....

LE MARQUIS.

Madame, qu'il eſt beau!
Il m'enléve.

ORTODOXE.

Avouez que c'eſt un coup de Maître.

LE MARQUIS.

Il ne me ſouvient pas quel endroit ce peut être.
Mais à mon gré, Madame, il eſt beau! Ris, mon cher.

LE CHEVALIER.

Qui Diable, en t'écoutant, pourroit s'en empêcher ?
Quand on loue un endroit qu'on nomme un coup de Maître,

On doit dire du moins quel endroit ce peut être ;
Cet endroit si galant que tu dis qui te plaît,
Peux-tu le trouver beau, sans sçavoir ce que c'est ?

LE MARQUIS.

Et c'est donc de cela que tu ris ? Je t'admire.
Qu'ai-je dit de bouffon, qui t'ait dû faire rire ?
Je vois dans ses écrits cent endroits délicats :
Il doit peu t'importer, s'il ne m'en souvient pas ;
Celui que dit Madame, en doit être un, je gage.

ORTODOXE.

Monsieur a le sens bon.

LE MARQUIS,

Point du tout ! mais j'enrage ;
De voir rire de rien un esprit égaré :
Je suis des idiots l'ennemi déclaré.
La Marquise Ortodoxe auroit dit des merveilles ;
Sans ce perturbateur du repos des oreilles.
Pour le désarçonner, reparlez-nous ici,
De l'endroit qui vous charme ; & qui me charme aussi :
Je n'ai rien vû de beau, qu'aisément il n'efface ;
Qu'il le censure après, s'il le peut.

ORTODOXE.

Qu'il le fasse,
Je l'en défie.

LE MARQUIS.

Allons, mortifiez-le un peu.

ORTODOXE.

Deſpréaux parle au Roy.

LE MARQUIS.

Bon.

ORTODOXE.

Et lui dit.....

LE MARQUIS.

Morbleu!

Cela me touche!

EMILIE.

Et quoi? Qu'a-t-on dit? Rien.

LE MARQUIS.

N'importe;

Je ne vois point d'Auteurs s'exprimer de la ſorte.

Deſpréaux parle au Roy, ne ſçauroit ſe payer.

J'ai beau lire Corneille, & Racine, & Boyer,

Je ne vois rien d'égal.

EMILIE.

Pour cela, je l'avoue.

ORTODOXE.

Quand donc il parle au Roy, voici comme il le loue.

Et tandis que ton bras, des peuples redouté, *

* *Vers de Deſpréaux, Diſcours au Roy.*

Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchans, par la peur des ſupplices,
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices.
Ces vers ſont d'une force à jamais n'égaler.

LE MARQUIS.

Juſtement: c'eſt l'endroit dont je voulois parler;
Sur des Vers ſi pompeux, je m'arrête ſans ceſſe.
Ils ſont ſi beaux, *Tandis que ton bras.....* Comment eſt-ce?

ORTODOXE.

Et tandis que ton bras, des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchans, par la peur des ſupplices.....

LE MARQUIS.

Moi, la plume à la main, je gourmande les vices.
Cenſure donc.

LE CHEVALIER.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Et cenſure, crois-moi,
Blâme des vers royaux qui ſont faits pour le Roi.
Tu dois, pour ton honneur, les cenſurer.

LE CHEVALIER.

Ecoute.
On le pourroit.

LE MARQUIS.

Madame, on le pourroit !

LE CHEVALIER.

Sans doute.

Ne me preſſe point tant de te rendre confus.

LE MARQUIS.

Parbleu ! je t'en défie.

ORTODOXE.

Et pour moi je fais plus ;

Je l'en conjure.

LE CHEVALIER.

Hé bien, il faut vous ſatisfaire.

Qu'ont de ſi beau ces vers, qui vous puiſſe tant plaire?

Toi qui crois poſſéder un eſprit plus qu'humain,

Di-moi, dit-on qu'un bras *va la foudre à la main* ?

LE MARQUIS.

Et qu'on le diſe, ou non ; que t'importe ?

LE CHEVALIER.

Il m'importe.

Le dit-on ?

LE MARQUIS.

Non.

LE CHEVALIER.

Ta foi ?

LE MARQUIS.

Non, le Diable m'emporte,
Tu peux, ſur ma parole, être ſûr de cela.
Mais, pourquoi, s'il te plaît, cette queſtion-là?
Deſpréaux le dit-il?

LE CHEVALIER.

Oui vraiment.

LE MARQUIS.

Impoſture.

ORTODOXE.

Je le crois, moi.

LE CHEVALIER.

Ses vers ſont encore en nature.
Et tandis que ton bras, des peuples redouté,
Va la foudre à la main.... Je n'ai rien inventé;
Vous le voyez.

ORTODOXE *au Marquis.*

Marquis, on le dit, ou je meure.

LE MARQUIS.

Je m'en viens, comme vous, d'aviſer tout à l'heure.
Il eſt vrai, l'on le dit; il eſt même fort bon;
Malepeſte!

EMILIE.

Pour moi, je ne dis oui, ni non.
Je condamne avec peine, & ſans peine j'admire:
Peut-être eſt-ce bien dit; mais il eût pû mieux dire;

Et les vers dont on parle, auroient moins d'embarras,
S'il eût mis la Perſonne en la place du Bras.
Pour parler nettement, par exemple, on peut mettre,
Que la foudre à la main, le Roy tout va ſoumettre ;
Par exemple, on peut dire, en parlant de ſon Bras,
Qu'il va lancer la foudre au milieu des combats ;
En parlant de lui-même, on peut dire avec grace,
Que ſuivi de la foudre, il va punir l'audace :
Mais dans cette occurrence, un meilleur écrivain,
N'auroit pas dit qu'un *bras va la foudre à la main.*

BOURSAULT.

Je ſuis du ſentiment de Madame.

LE MARQUIS.

Et de grace,
Diminutif d'Auteur, exilé du Parnaſſe,
Laiſſez-nous ſeuls.

LE CHEVALIER.

Ho, ho ! c'eſt parler un peu haut !
Chez de plus grands Seigneurs on endure Bourſault :
Ce qu'il a dit eſt juſte, & n'a rien que je blâme ;
C'eſt prendre un bon parti, que celui de Madame.

AMARANTE.

J'en ſuis auſſi.

ORTODOXE.

Vous?

AMARANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

Tant mieux.

LE MARQUIS.

Ma foi,

C'eſt un foible ennemi, qu'un cenſeur comme toi.
Viens au ſens, notre ami; c'eſt le ſens qu'on admire.
Qui chicane des vers, ne ſçauroit plus que dire.
Et tandis que ton bras..... C'eſt-à-dire, *Grand Roi*,
Nous allons faire rage à préſent, vous & moi.
On nous craindra tous deux; vous, de peur des ſupplices;
Moi, de peur de mes vers qui gourmandent les vices;
Et pourvû que tous deux nous nous entendions bien,
Votre nom ira loin, auſſi-bien que le mien.
Quand je bats des Auteurs, vous gagnez des batailles.
Voilà ce qui s'appelle être ſenſé.

LE CHEVALIER.

Tu railles.

Ces vers, de ſon bon ſens, ſont de foibles témoins.

ORTODOXE.

Jamais rien n'en eut tant.

EMILIE.

Jamais rien n'en eut moins.

LE MARQUIS.

Vous avez l'un & l'autre, ou je ſois miſérable ;
Une abſence d'eſprit que je trouve effroyable ;
Que voit-on là dedans qui ſoit hors de raiſon ?

LE CHEVALIER.

C'eſt avec un grand Roy faire comparaiſon.
Simplement. Tu dirois, ſi tu ſçavois l'Hiſtoire,
Que ce ſont les Auteurs qui diſpenſent la gloire :
Que les Rois du vieux temps qui les ont révérés,
Ont ſouffert qu'avec eux ils ſe ſoient comparés :
Mais ces comparaiſons ne ſe ſont jamais faites
Qu'entre de petits Rois, & d'excellens Poëtes :
Au lieu que dans l'exemple allégué tant de fois,
C'eſt un petit Poëte, & le plus grand des Rois.

LE MARQUIS.

Et bon, bon !

AMARANTE.

Quoi ! bon, bon ? Cela ne veut rien dire,
Mon cher Marquis.

LE MARQUIS.

Bon, bon, doit pourtant vous ſuffire ;
Je ne vous dirai rien autre choſe.

ORTODOXE.

Il fait bien.

A cent bonnes raiſons on ne lui répond rien.
Par-ci, par-là, du moins, le bon ſens doit paroître.

LE MARQUIS.

Je gage que Bourſault, tout Bourſault qu'il puiſſe être,
De l'endroit qu'on cenſure eſt lui-même content.

BOURSAULT.

Un Tailleur Bearnois en fit un jour autant :
Il ſe nommoit Barangue, & diſoit à quelqu'autre,
Que ceux de ſon pays ne faiſoient rien au nôtre :
Que pour lui, grace au Ciel, il avoit le bonheur,
Quoique né Bearnois, d'être Maître Tailleur :
Qu'ils étoient dans Paris, d'une Ville commune,
Deux adroits Bearnois, compagnons de fortune :
Mais qu'en France jamais, quoiqu'ils euſſent d'appui,
Nul n'avoit fait fortune, hors Henry Quatre & lui.
Cette comparaiſon eſt égale.

LE MARQUIS.

La peſte !
Soit du traître d'Auteur, qui ſans ceſſe conteſte !
Je n'ai jamais rien vû de plus extravagant.

J'allois encor citer un endroit élégant,
Où Deſpréaux du Roy dit tout ce qu'on peut dire:
C'eſt l'endroit le plus beau qui ſoit dans ſa Satyre:
Mais je n'en dirai rien, Dieu me damne.

ORTODOXE.

Et pourquoi?
Pour vouloir m'en priver, que vous ai-je fait, moi!
A Monſieur Deſpréaux je ſçai rendre juſtice.
De ſes Vers, bons ou non, je ſuis l'admiratrice:
C'eſt peut-être un endroit que je n'ai point oüi.

LE MARQUIS.

Vous m'en aurez donc, ſeule, obligation?

ORTODOXE.

Oüi.

LE MARQUIS.

Jamais à Deſpréaux rien n'acquit tant de gloire;
Jamais plus à propos on n'a cité l'Hiſtoire;
Lors qu'au grand Alexandre il compare le Roi, *
Il me charme.

ORTODOXE.

On diroit qu'il s'entend avec moi.
Les endroits qu'il admire, ont tous eu mon ſuffrage.
Que vous avez d'eſprit! On ne peut davantage.

* *Au Diſcours au Roy.*

LE MARQUIS.

Vous vous y connoissez ; en ai-je ?

ORTODOXE.

Autant que dix.

LE MARQUIS.

Vous tombez dans mon sens sur l'endroit que je dis ;
Sur la comparaison d'Alexandre.

ORTODOXE.

Elle est belle.

LE MARQUIS.

Et Madame qui rit, comment la trouve-t-elle ?
S'il lui plaît.

EMILIE.

Comment ?

LE MARQUIS.

Oui.

EMILIE.

Je la trouve là-là.

ORTODOXE.

J'ai pensé me douter qu'elle diroit cela.
Vraiment !

LE MARQUIS.

Et moi de même, ou je me donne au Diable.
Et si, Morbleu ! Madame, êtes-vous raisonnable ?
Lors qu'au grand Alexandre on compare le Roi,
Dire-là-là. Tudieu ! Qu'en dites-vous ?

AMARANTE.

Qui ? moi ?
Pour blâmer un endroit contre qui chacun peſte,
Le là-là de Madame, eſt un là-là modeſte.
Quoi qu'en penſe l'Auteur, il a tort, ſelon moi.

LE MARQUIS.

Lors qu'au grand Alexandre, il compare le Roi ?
Il a tort !

LE CHEVALIER.

Ouida, tort ; & le bon ſens en gronde.
Non de le comparer à ce vainqueur du Monde.
Je ſçai bien que Loüis qui paroît ſi galant,
Eſt bien plus équitable, & n'eſt pas moins vaillant ;
Et qu'un Roy comme lui, dont la gloire eſt extrême,
Ne ſe peut ſans erreur comparer qu'à lui-même ;
De Deſpréaux pourtant l'on ſouffriroit cela,
ſi ſon fougueux génie en fût demeuré là :
Mais au plus fameux Roy que la Gréce ait vû naître,
Comparer le plus grand que l'on puiſſe connoître,
Et dans un autre endroit, par de ſotes raiſons,
Vouloir mettre Alexandre aux Petites Maiſons, *
N'eſt-ce pas du bon ſens avoir perdu l'uſage ?

LE MARQUIS.

Et crois-tu qu'Alexandre ait toujours été ſage ?

* Sat. 8.

Il étoit quelquefois preſque auſſi fou que toi.

LE CHEVALIER.

Il ne falloit donc pas lui comparer le Roi ;
Ce Monarque intrépide, en qui tout eſt auguſte,
Et qui ſert de modéle à qui veut être juſte.
L'Univers étonné de ſes faits éclatans,
Sçait qu'en lui la ſageſſe a devancé les ans ;
Et que pour faire voir ce qu'il auroit l'heur d'être ;
Les vertus avec lui commencérent de naître.
Après ces vérités, voi ta comparaiſon.

LE MARQUIS.

Ma foi, ſi tu n'as point de meilleure raiſon,
Tu n'es qu'un fat.

EMILIE.

Pour fat, pas tant fat que l'on penſe.

ORTODOXE.

En vérité, Madame, il l'eſt à toute outrance.
Je veux qu'avec raiſon vous blâmiez Deſpréaux,
Mais des flots d'encenſeurs trouvent ſes écrits beaux ;
On ſe fait par le monde un tort irréparable.

EMILIE.

Tout le monde qu'on voit n'eſt pas déraiſonnable.
Deſpréaux d'encenſeurs eût-il même des flots,
On doit par charité déſabuſer les ſots.
Les endroits qu'on reprend font bien voir ſa conduite ;

Il fait quelques beaux vers, mais le reſte eſt ſans ſuite ;
C'eſt un jeune emporté, qui dans ce qu'il écrit,
Priſe le jugement, moins que le bel eſprit ;
Et pour courre un bon mot, que par fois il attrape,
Du bon ſens qu'il néglige, à tout moment s'échape ;
Ses amis les plus chers, n'en diſconviennent pas.

LE MARQUIS.

Vous êtes, vous & lui, deux auſſi francs ingrats....

LE CHEVALIER.

Nous, ingrats !

LE MARQUIS.

Oui, morbleu ! Deſpréaux verſifie,
Et les fruits de ſa veine, il vous les ſacrifie :
Clairvoyant dans le Code, & ſçavant dans les Loix,
Il pouvoit obſcurcir Montauban, & Langlois ;
N'étoit qu'il a changé, pour vous mieux faire rire,
Ses cornes d'Avocat, en cornes de Satyre.

ORTODOXE.

A ce que dit Monſieur, il donne un tour d'eſprit.

LE MARQUIS.

Tout de bon ?

ORTODOXE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ma foi, bien des gens me l'ont dit ;

Que ma diſcrétion ne veut pas que je nomme.
Toi, qui parles, as-tu vû la Satyre de l'homme?

LE CHEVALIER.

Oui, je l'ai vue.

LE MARQUIS.

Hé bien, l'endroit de l'Aſne?

AMARANTE.

Ah, ſi!

LE MARQUIS.

A tous les Ecrivains je vais faire un défi,
Tant à ceux qui font mal, qu'à ceux qui font merveille,
Comme depuis Bourſault, juſqu'à l'aîné Corneille,
D'en faire autant.

EMILIE.

A peine en viendroient-ils à bout.

LE MARQUIS.

Si vous dites ſi là, dites donc ſi par-tout;
L'Aſne de Deſpréaux me ravit, Dieu me damne.

ORTODOXE.

Il eſt vrai, pour cela, que c'eſt un plaiſant Aſne.

LE MARQUIS.

Tout-à-fait. Près de lui, s'il avoit dit un mot,
Feu l'Aſne de la Fable eût paſſé pour un ſot:
Je crois qu'en droite ligne il deſcend de ſa race.

EMILIE.

Jamais façon d'écrire a-t-elle été plus baſſe ?
Y ſongez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne m'y connois pas,
Ou, comme dit Madame, il n'eſt rien de ſi bas.
Cet Aſne ſociable, & qui n'eſt point farouche,
Ou plutôt Deſpréaux qui parle par ſa bouche,
Dit-il rien de paſſable, & n'eût-il pas mieux fait,
D'être comme un autre Aſne, imbécille & muet ?
Par les bas ſentimens de ſa derniére page,
Il avilit ſa plume, & ſalit ſon ouvrage :
Qui veut ſatyriſer, doit moins être étourdi.

LE MARQUIS.

Et comment prétens-tu qu'un Aſne parle ? Di.
Quoique pour s'expliquer, il emprunte un organe,
Ne ſoutient-il pas bien ſon caractére d'Aſne ?
Lui voit-on démentir ce qu'il eſt ? Va, parbleu,
A la beauté de l'art, tu te connois fort peu.
Si cet endroit n'eſt fin, pour qui veux du riſible,
Je ſuis un ſot.

LE CHEVALIER.

Ecoute, il n'eſt rien d'impoſſible.
Je te crois habile homme, & puis m'être mépris :
Cet endroit.....

SCENE DERNIERE.

EMILIE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, ORTODOXE, AMARANTE, BOURSAULT, LA FRANCE.

LA FRANCE.

LEs Acteurs ont mis leurs beaux habits, Madame; ils vont bientôt commencer.

AMARANTE.

Ah! Madame;
Allons oüir des vers qui vous raviront l'ame:
Jamais dans une Piéce on n'en mit de si beaux.

ORTODOXE *au Chevalier.*

Vous demandez quartier, concernant Despréaux, Je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Non pas.

LE MARQUIS.

Tu le dois.

EMILIE.

Je le nie:
Non qu'enfin Despréaux n'ait beaucoup de génie;

Quand il aura plus d'âge, & les yeux mieux ouverts,
Pour venger ceux qu'il choque, il relira ſes vers;
Devenu raiſonnable, & ravi qu'on le croye,
Il ſera ſon chagrin de ce qui fait ſa joye;
Et ſentira dans l'ame un déplaiſir ſecret,
D'avoir pû ſi bien faire, & d'avoir ſi mal fait.

FIN.

GERMANICUS,

TRAGÉDIE.

A SON EMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE BONZI,

ARCHEVEQUE DE NARBONNE,

Commandeur des Ordres du Roy, Grand Aumônier de la Reine, Préſident-Né des Etats de Languedoc, &c.

MONSEIGNEUR,

Le grand Cardinal de Richelieu, dont la mémoire ne durera pas moins que le monde; ce Miniſtre infatigable, dont Vous avez le cœur & l'eſprit, la généroſité & les lumiéres; après avoir

avoir donné ſes ſoins à regler les affaires de l'Europe, accordoit ſouvent le reſte de ſes momens à la converſation des Muſes; & quand par reſpect elles n'oſoient s'élever juſqu'à lui, ſa bonté le faiſoit deſcendre juſqu'à elles. VOTRE EMINENCE, *qui marche ſur les pas de ce grand-Homme, & qui rempliroit les mêmes emplois avec une égale capacité, ne l'imiteroit pas entiérement ſi Elle ne réparoit la perte que firent ces filles du Ciel, en leur accordant un ſemblable protecteur. Elles ne voyent que Vous,* MONSEIGNEUR, *qui puiſſe leur tenir lieu de ce qu'elles ont perdu: & ſur quelque mérite qu'elles jettent leurs regards, le Vôtre eſt le ſeul qui reſſemble parfaitement à celui dont le ſouvenir leur eſt ſi cher. Zélé pour Votre Roy comme il l'étoit pour le ſien, Vous faites votre plus ſenſible plaiſir de ce qui peut contribuer à ſa gloire; & Vous ne trouvez vos ſoins utilement employés, que lors qu'ils ſont fructueux à ſon Etat. Vous avez été de ſi bonne heure capable de ſi grandes choſes, que les négociations les plus importantes, qui ordinairement ſont le partage de la vieilleſſe, vous ont été confiées dans l'âge le plus floriſſant: Et Vous Vous en êtes ſi glorieuſement acquitté, que dès vos premiers pas la Pourpre fut le prix de Votre mérite. Une Puiſſance étrangére, pour reconnoître les obligations qu'elle Vous avoit,*

déroba, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, au Roy que Vous aviez l'honneur de repréſenter, le plaiſir de Vous élever Lui-même à l'éminente place où Vous êtes; & comme une ſi haute dignité ne ſe donne qu'une fois, la Pologne prévoyant qu'elle Vous étoit infaillible, eut peur d'être prévenue, ſi elle ne ſe hâtoit d'éxécuter ce que la France méditoit de faire. S'il eſt vrai, MONSEIGNEUR, comme l'a ſoutenu un Ancien, qu'un honnête homme aux priſes avec la fortune, ſoit un ſpectacle digne de l'attention des Dieux; c'en eſt un incomparablement plus beau, que deux Rois en concurrence à qui rendra le plus de juſtice à la vertu: Et je ne conçois rien de plus grand, que d'être l'objet de la reconnoiſſance de deux Monarques. La France & la Pologne ſont également d'accord que leurs Souverains ne pouvoient honorer de leur eſtime un Homme à qui elle fût mieux dûe; & que par quelque endroit qu'on regarde VOTRE EMINENCE, *il n'y en a point qui ne lui ſoit glorieux. Si Elle avoit beſoin d'emprunter de l'éclat de ſa naiſſance, la Toſcane ſeule lui fourniroit des titres de plus de ſix cens ans de Nobleſſe confirmée; & peut-être auroit-on de la peine à trouver dans tout le reſte de l'Italie une Maiſon qui tire ſon origine de ſi loin. Mais, MONSEIGNEUR, quelque illuſtre qu'ait été & que ſoit encore Votre*

race, Votre nom n'a beſoin que de Vous ſeul pour atteindre les ſiécles les plus reculés: Et quoique vos Ayeux ayent fait de conſidérable, leur plus ſolide gloire eſt de vous avoir donné le jour: ils ſont la ſource d'où l'on peut dire qu'eſt ſorti un fleuve dont les eaux, ſemblables à celles du Nil, inondent les campagnes pour les rendre plus fertiles, & s'attirent les bénédictions de tous les climats qu'elles ont l'indulgence d'arroſer. Voilà, MONSEIGNEUR, ce que fait tous les jours VOTRE EMINENCE: *Elle ne paſſe en aucun lieu où Elle ne laiſſe des marques de ſon paſſage; & par-tout où Elle ſe rencontre, les pauvres, qui ſont repréſentés par la terre aride, trouvent du ſoulagement à leur miſére, & Vous comblent de bénédictions. Je prens la vérité à témoin qu'il ne m'échappe ici aucun mot qu'elle n'ait ſoin de me dicter elle-même. Germanicus, dont Tacite fait un portrait ſi beau, ſort d'un ſang trop auguſte pour deſcendre à la flaterie; & ſi j'oſe Vous le dédier, c'eſt, MONSEIGNEUR, que j'ai cru ne devoir offrir l'un des plus grands Héros de l'ancienne Rome, qu'à l'un des plus grands Hommes de la nouvelle. L'accueil qu'on lui a fait hors de ſon pays, lui a été aſſez avantageux, pour avoir lieu de croire que ſa patrie ne lui ſera pas moins favorable; & que* VOTRE EMINENCE *accordera ſa protection à un Prince qui eut l'hon-*

neur de naître dans la Pourpre, dans la même ville où vous en avez été revêtu. Ayez la bonté, MONSEIGNEUR, de ne pas lui refuser cette grace ; ni à moi celle de me dire avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EMINENCE,

Le très-humble & très-obeissant serviteur, BOURSAULT.

AVIS.

CETTE Tragédie mit mal enſemble les deux premiers Hommes de notre temps pour la Poëſie : je parle du célébre Monſieur de Corneille, & de l'illuſtre Monſieur Racine, qui diſputoient tous deux de mérite, & qui ne trouvent perſonne qui en diſpute avec eux. Monſieur de Corneille parla ſi avantageuſement de cet Ouvrage à l'Académie, qu'il lui échappa de dire qu'il ne lui manquoit que le nom de Monſieur Racine pour être achevé ; dont Monſieur Racine s'étant offenſé, ils en vinrent à des paroles piquantes : & depuis ce moment-là, ils ont toujours vécu, non pas ſans eſtime l'un pour l'autre, (cela étoit impoſſible) mais ſans amitié. Je cite cet endroit avec plaiſir, parce qu'il m'eſt extrémement glorieux. Trouver Germanicus digne d'un auſſi grand nom que celui de Monſieur Racine, c'eſt en peu de mots en dire beaucoup de bien : Et que ce témoignage ait été rendu par un Homme auſſi fameux que Monſieur de Corneille, c'eſt le plus grand honneur que je puſſe recevoir. Le Lecteur jugera, s'il lui plaît, qui des deux eut le plus de raiſon ; l'un de dire ce qu'il dit, ou l'autre de s'en offenſer.

PERSONNAGES.

GERMANICUS, Neveu de Tibere.
DRUSUS, Fils de Tibere.
AGRIPPINE, Fille de M. Agrippa, & petite Fille d'Auguſte.
LIVIE, Sœur de Germanicus.
PISON, Chevalier Romain.
FLAVIE, Confidente d'Agrippine.
ALBIN, Confident de Germanicus.
FLAVIAN, Confident de Piſon.

La Scène eſt à Rome, aux Jardins de Luculle.

GERMANICUS,
TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, LIVIE, FLAVIE.

LIVIE.

LA ſœur..... Mais je m'oublie, & je
perds le reſpect;
Ce nom, qui m'étoit cher, vous doit
être ſuſpect,
Madame; & votre Hymen, dont la pompe s'étale,
Me défend déſormais de vous traiter d'égale.
Demain l'heureux Druſus doit être votre époux;
Fils du Maître du monde, il n'étoit dû qu'à vous:

Et j'ai blâmé le ſort qui vous étoit contraire,
Juſqu'à vous abaiſſer à l'hymen de mon frere.
Je vous dirois pourtant, ſi j'oſois aujourd'hui
Altérer votre joye en vous parlant de lui,
Qu'adoré du Sénat, comme l'étoit mon Pere,
Et par l'ordre d'Auguſte adopté par Tibere;
(Je laiſſe à part ſa gloire, & ne la compte pas:)
Je croyois que Druſus fût un degré plus bas;
Que cette adoption, pour peu qu'on s'en prévale,
Entre ces deux Rivaux laiſſoit quelque intervalle,
Et qu'à rendre juſtice aux ſublimes vertus,
Le premier des mortels étoit Germanicus.
Une erreur ſi groſſiére eſt enfin diſſipée:
J'apprens par votre choix que je m'étois trompée,
Madame: Et je viens rendre au mérite éclatant,
Qui vous met au deſſus du ſort qui vous attend,
Tout ce qu'on peut devoir à l'épouſe d'un homme,
Trouvé digne à vingt ans d'être Conſul de Rome.

AGRIPPINE.

Madame, (puiſqu'enfin vous m'ôtez la douceur
Que j'ai toujours trouvée à vous nommer ma Sœur,)
Dans le trouble mortel dont mon ame eſt ſaiſie,
Je n'appréhendois rien de votre jalouſie:
Vous avez du chagrin, & voulez l'exhaler:
C'eſt votre amour qui parle. Et le mien va parler.

J'aime Germanicus, Madame. Un mot ſi rude
N'eſt pas l'effet honteux d'une indigne habitude;
Quoique grand par lui-même, & fameux par ſon ſang,
Ce mot n'échappe guére à celles de mon rang.
Mais pour rendre juſtice au Héros qu'on m'arrache,
S'il m'eſt doux de l'aimer, il eſt beau qu'on le ſçache,
Et que tout l'univers juſtifie aujourd'hui,
Qu'il ne tient pas à moi, que je ne ſois à lui.
A Druſus, qui vous plut, l'Empereur me deſtine:
Sa main vous eut charmée, & ſa main m'aſſaſſine.
Non qu'il ne ſoit grand homme, & qu'il n'ait des vertus:
Quoique fils de Tibere, on eſtime Druſus:
On l'a vû dans l'armée, au ſortir de l'enfance,
Signaler ſa valeur, & montrer ſa prudence:
C'eſt un Héros naiſſant, un coeur noble, élevé:
Mais l'amant que je perds en eſt un achevé.
Rome n'a jamais vû, quoique l'envie en diſe,
Homme plus glorieux, ni gloire mieux acquiſe:
Et pour ſon coup d'eſſai le Danube enchaîné,
Fait voir à quels exploits les Dieux l'ont deſtiné.
Je le perds, ce Héros; & mon ame charmée,
A l'aimer tendrement s'étoit accoutumée.

Plut au Ciel que Céſar vous laiſſât à Druſus !

LIVIE.

Céſar me l'offriroit, que je n'en voudrois plus,
Madame. Je l'aimai, cet ingrat qui me quitte ;
Et pour fixer ſes vœux, j'eus trop peu de mérite.
Je cherche à le haïr, & me dois cet effort.
Car pour Tibere enfin je m'en plaindrois à tort :
De ſa haine pour moi j'attendois une preuve.
Il ſçait d'où je deſcends, & de qui je ſuis veuve.
De mon ayeul Antoine Auguſte fut jaloux :
Tibere le parut de Caïus mon époux :
L'un qui pour Cléopatre, oſa trop entreprendre,
A l'Empire du monde avoit droit de prétendre :
Et ſi l'autre eût vécu plus long-temps qu'il n'a fait,
J'étois Impératrice, & Tibere ſujet.
Voilà par quels motifs il me trouve importune.
Je l'ai vû de Caïus adorer la fortune ;
S'attacher à ſa ſuite, & ſouvent pris de lui,
Redouter ma puiſſance, ou briguer mon appui.
Ce cruel ſouvenir le chagrine & le gêne :
Plus je l'ai vû ſoûmis, plus j'en attends de haine,
Et depuis que le monde obéit à ſes loix,
Il me rend les mépris qu'il reçut autrefois.
Mais pour Druſus.....

AGRIPPINE.

Madame, il va bientôt paroître:
En voyant tant d'appas ſon amour peut renaître:
Pour l'ôter de mes fers eſſayez leur pouvoir.
Je viens de le mander, & vous le pourrez voir.
Un ſeul remords....

LIVIE.

Adieu. Quoique l'ingrat m'oublie,
Ma haine eſt foible encor, & mon cœur s'en défie:
Et je veux, ſi je puis, le haïr aſſez bien,
Pour le voir, le braver, & n'en redouter rien.

SCENE II.

AGRIPPINE, DRUSUS, FLAVIE.

FLAVIE *à Agrippine.*

LE Prince vient.

AGRIPPINE.

Seigneur, ma main vous eſt promiſe;
Et je puis avec vous parler avec franchiſe.
M'aimez-vous?

DRUSUS.

Ah, Madame! en ce fatal inſtant,

Que mon ſort ſeroit beau ſi vous m'aimiez autant!
De quelque eſpoir flateur dont mon cœur s'entretienne,
Vous ne vous donnez pas quoique je vous obtienne:
Mon hymen vous allarme, & vous vous trahiſſez;
On vous force à me prendre, & vous obéiſſez;
Quoique l'heur d'être à vous rende ma gloire extrême,
Ce bien ſemble uſurpé s'il ne vient de vous-même;
Et parmi les amans il n'eſt rien ſi cruel,
Que d'avoir de l'amour qui n'eſt pas mutuel.

AGRIPPINE.

Ah, Seigneur!

DRUSUS.

Pourſuivez, ſans que rien vous contraigne.
Je lis dans votre cœur, Germanicus y régne:
En vain à votre ſort le mien doit être joint;
Tant que vous l'aimerez, vous ne m'aimerez point;
Bien qu'à votre vertu rien ne ſoit impoſſible,
Mon Rival eſt aimable, & vous êtes ſenſible;
Et de deux cœurs ſoumis qui vous rendront des ſoins,
Ce ſera votre époux qui vous plaira le moins.

AGRIPPINE.

Je dois vous l'avouer; & le puis ſans foibleſſe:

J'ai pour Germanicus eu beaucoup de tendreſſe.
L'ordre exprès d'Agrippa, de qui je tiens le jour,
Contraignit mon devoir à ſouffrir ſon amour.
Au bruit qu'en ſa faveur faiſoit la voix publique,
Pleine d'un ſi grand nom, j'obéis ſans réplique.
Je vis Germanicus, c'eſt vous en dire aſſez;
Rome lui rend juſtice, & vous le connoiſſez.
A ce premier aſpect nos eſprits ſe troublérent;
Auſſi-bien que nos yeux nos cœurs ſe rencontrérent;
Et ſur moi ſa parole eut un ſi grand crédit,
Qu'ayant dit qu'il m'aimoit je crus ce qu'il me dit.
Je vous avouerai plus, Seigneur; ſa renommée
Avant que de le voir m'ayant déja charmée,
Avec tant de mérite il ne fut pas haï,
Et mon Pere jamais ne fut mieux obéi.
Accordez-moi, Seigneur, ce que j'oſe prétendre:
J'ai pour vous une eſtîme auſſi juſte que tendre:
Je n'ai point de regret d'avoir ſçû vous charmer;
Mais donnez-moi le temps d'apprendre à vous aimer.
Différez un hymen où l'on veut me contraindre:
J'ai des reſtes d'amour que je tâche d'éteindre;
Et ſi Germanicus aigrit votre courroux;
Laiſſez-le moi haïr avant que d'être à vous.

DRUSUS.

A le haïr, Madame, avez-vous quelque pente?

AGRIPPINE.

Je ne vous promets pas que mon cœur y consente.
Quand il faut à la haine abandonner ses jours,
Le cœur à la raison n'obéit pas toujours.
Mais, Seigneur, si je puis, je vaincrai ma foiblesse ;
Je fuirai le Héros que j'aime avec tendresse ;
Et je le haïrai, puisqu'on le veut ainsi,
De m'avoir voulu plaire, & d'avoir réussi.
Laissez-moi le loisir, Seigneur, (l'amour l'ordonne,)
De reprendre le cœur qu'il faut que je vous donne.
Un mois est peu de chose, il me suffit.

DRUSUS.

Hélas!
Un mois est peu de chose à vous qui n'aimez pas !
Mais, Madame, aux amans dont les flammes paroissent,
Plus un hymen est proche, & plus les desirs croissent.
Quelque fausse vertu qu'on oppose à leur cours,
S'ils ne sont à leur terme ils augmentent toujours :
Du bonheur qu'on attend l'ame est si possédée,
Qu'on s'en forme à soi-même une flateuse idée :
On aspire sans cesse à ce jour glorieux ;
Et le dernier moment est le plus ennuyeux.
Quelque peine pourtant que votre ordre me cause,

Je m'en vais pour un mois différer toute choſe :
A l'effort que je fais joignez-en un égal ;
Songez plus à m'aimer, qu'à haïr mon Rival.
Ne vous ſouvenez pas qu'il eut l'heur de vous plaire ;
En penſant le haïr, vous feriez le contraire.
C'eſt moi qui vous en prie ; & peut-être entre nous,
Devez-vous quelque choſe à qui fait tout pour vous.

SCENE III.

AGRIPPINE, FLAVIE.

FLAVIE.

A Vos ſouhaits, Madame, il a daigné ſe rendre.

AGRIPPINE.

Il a plus fait pour moi que je n'oſois attendre.

FLAVIE.

Lui tiendrez-vous parole, & pourrez-vous haïr....

AGRIPPINE.

L'Empereur le commande, il faut bien obéir.

FLAVIE.

Ce n'eſt pas là répondre ; & quoi qu'on ſe propoſe,
Pour haïr ce qu'on aime, un mois eſt peu de choſe :
Votre premier amant vit toujours ſous vos loix.

AGRIPPINE.

Tu ſçais bien qu'à l'aimer je ne mis pas un mois,
Le terme eſt aſſez long pour avoir de la haine.

FLAVIE.

On hait mal-aiſément ce qu'on aima ſans peine ;
Et ſi j'oſe après tout m'expliquer ſur ce point,
Vous ne le pouvez pas, & ne le voulez point.
Bientôt Germanicus doit triompher dans Rome :
Vous aſpirez encor à voir un ſi grand homme ;
Et ſi j'en ſçai juger, pour le voir ſans péril,
Votre cœur eſt trop tendre, & l'amour trop ſubtil.
Mandez-lui qu'à ſes vœux l'Empereur vous arrache :
Il eſt au bord de l'Elbe où ſon emploi l'attache.
Là ſon bras redoutable aux plus vaillans Germains,
Du malheur de Varrus a vengé les Romains.
Rien de plus glorieux n'embellit nos hiſtoires ;
Par les combats qu'il donne on compte ſes victoires.
Son retour ſera prompt ; l'ennemi fuit ſes pas :
Ecrivez-lui, Madame, & ne l'attendez pas.
Ne vous expoſez point à des peines mortelles.
Germanicus.....

AGRIPPINE.

Demain j'en aurai des nouvelles.
Piſon, qui ſert ma flamme en attend aujourd'hui.
J'ai beaucoup de ſujet de me louer de lui.

Piſon eſt ſage, ardent, diſcret, ſoûmis, fidéle :
Par les ſoins qu'il me rend il m'inſtruit de ſon zéle :
Avec un cœur ſincére il me dit ce qu'il croit :
Ce qu'on m'écrit du Rhin, c'eſt lui qui le reçoit :
Il veut ce que je veux, craint ce que j'appréhende ;
Et montre en ma faveur une bonté ſi grande,
Un reſpect ſi profond.....

FLAVIE.

Madame, le voici.

AGRIPPINE.

De peur de le contraindre éloigne-toi d'ici.
Quand je l'aurai quitté je t'irai tout apprendre.

SCENE IV.

AGRIPPINE, PISON.

AGRIPPINE.

QUE venez-vous me dire, & qu'ai-je lieu d'attendre,
Cher Piſon ?

PISON.

Cette Lettre, où ſont peints vos ſecrets,
Dès hier me fut rendue, & je l'apporte exprès.

Je ſerois criminel, ſçachant qui vous l'envoye,
Si j'avois plus long-temps différé votre joye.
De vos rares bontés ce ſeroit abuſer;
Et mon plus grand plaiſir eſt de vous en cauſer,
Madame.

AGRIPPINE.

Votre zéle a déja ſçû paroître.

PISON.

Il n'a pû juſqu'ici ſe bien faire connoître.
Ce zéle impétueux, s'il s'oſoit découvrir,
Auroit peine, peut-être, à ſe faire ſouffrir.
Mais à vous en parler les momens que j'employe,
Sont autant de momens que j'ôte à votre joye:
Ne la différez point, contentez votre eſprit;
Et réglez vos deſſeins ſur ce qu'on vous écrit.

AGRIPPINE *lit.*

AInsi que mon amour mon malheur eſt extrême;
Tandis que dans ces lieux je ſignale ma foi,
On diſpoſe de ce que j'aime
En faveur d'un autre que moi.
L'effort que je me fis, quand je quittai vos charmes,
Vous coûta des ſoûpirs, vous arracha des larmes:
Le don de votre cœur ſuivit l'offre du mien:
Cependant près de vous on cherche à me détruire;

Ceux que mon ſort afflige ont ſoin de me l'écrire ;
Et vous ne m'en écrivez rien.

Vous me verrez dans Rome, auſſi-tôt que ma lettre,
Diſputer à Druſus ce qu'il vole à mes feux :
L'amour me joint à vous par de ſi puiſſans nœuds,
Que de votre ſecours j'oſe tout me promettre.
Je ſçai que l'Empereur parlera contre moi :
Le ſoin de ſon armée eſt commis à ma foi ;
Mais je laiſſe en ma place un plus grand Capitaine.
Il doit approuver mon retour ;
Et puiſque j'ai ſervi ſa haine,
Je puis bien ſervir mon amour.

GERMANICUS.

AGRIPPINE *continue.*

Il vient, Piſon !

PISON.

Votre ame en paroît toute émue ;
Souhaitez-vous, Madame, ou craignez-vous ſa vûe ?

AGRIPPINE.

Je le veux voir.

PISON.

De grace, examinez-vous bien.

AGRIPPINE.

Je le veux voir, vous dis-je, & par votre moyen.

PISON.

Eh ! ne pourriez-vous point vous ſervir de quelqu'autre ?

AGRIPPINE.

Et quel zéle pour moi peut être égal au vôtre ?
De ſemblables ſecrets ſouffrent peu de témoins :
Vous les ſçavez.....

PISON.

Hélas ! Que n'en ſçai-je un peu moins !
A ſervir votre amour le plaiſir que je goûte,
M'eſt un plaiſir fatal par le prix qu'il me coûte.
Ce n'eſt pas que mon zéle ait jamais chancelé ;
A l'eſpoir de vous plaire il s'eſt tout immolé ;
Loin de me repentir de vous avoir ſervie,
J'ai toujours même zéle, & toujours même envie ;
Et je meurs de regret de venir en ce lieu,
Pour y prendre votre ordre, & pour vous dire adieu.

AGRIPPINE.

Ce diſcours me ſurprend ; & j'ai peine à comprendre.....

PISON.

Je me ſuis bien douté que j'allois vous ſurprendre ;
Mais je ſens dans mon cœur des tranſports ſi confus.....
Si je m'expliquois mieux je vous ſurprendrois plus.

AGRIPPINE.

Et ſi vous m'eſtimiez, vous de qui je diſpoſe,
D'un départ ſi ſoudain vous me diriez la cauſe.
Avez-vous des raiſons pour quitter ce ſéjour?

PISON.

Manque-t-on de raiſons quand on a de l'amour?
Une illuſtre beauté m'a ſçû rendre ſenſible.

AGRIPPINE.

Pour partir de ce lieu le prétexte eſt plauſible,
Mais vous êtes ſecret, j'ignorois vos amours.

PISON.

Et s'il ſe peut, Madame, ignorez-les toujours.
Aux ſuccès de mes feux tant d'obſtacles s'oppoſent,
Que j'en fais un ſecret aux beaux yeux qui les cauſent.
Mon amour juſqu'ici s'eſt ſi bien déguiſé,
Qu'auſſi-bien que mon cœur je m'y ſuis abuſé.
Quand je vis la beauté qui doit m'être contraire,
Je nommai bienveillance un deſir de lui plaire;
Je me plus à la voir, & je connus ainſi,
Qu'en lui voulant du bien je m'en voulois auſſi.
Je crus donc que ce nom étoit plus légitime,
Et que ma bienveillance étoit lors pure eſtime:
Mais j'avois des tranſports & des troubles ſecrets,
Que pour l'eſtime ſeule on n'a preſque jamais.

De l'audace d'aimer ne pouvant me défendre,
J'appellai cette eſtime une amitié fort tendre;
Mais j'entendois mon cœur qui me diſoit tout bas,
L'amitié rend tranquille, & je ne le ſuis pas.
Dans cette inquiétude où me plongeoit ma flamme,
Je revis la beauté qui m'avoit touché l'ame:
Mille appas différens paroiſſoient tour à tour;
Et ma tendre amitié fut changée en amour.
Cet amour violent, quelque pur qu'il puiſſe être,
Je l'aurois étouffé ſi je l'avois vû naître;
Mais ſous tant de faux noms il déguiſa le ſien,
Qu'il régnoit dans mon ame, & je n'en ſçavois rien.

AGRIPPINE.

Si vous euſſiez parlé rien n'étoit difficile:
Aux ſuccès de vos feux je pouvois être utile:
Vous deviez à ma foi confier vos ſecrets.

PISON.

Hé quoi! Mes yeux, Madame, ont-ils été muets?
Ne vous ont-ils rien dit d'une ardeur ſi puiſſante?

AGRIPPINE.

Au langage des yeux je ne ſuis pas ſçavante;
Mais ſi votre deſtin en peut être plus doux,
Dites qui vous aimez, & je parle pour vous.
Pour hâter le ſuccès d'une flamme ſi pure,
De vos rares vertus je ferai la peinture:

Nommez donc cet objet qui vous a pû charmer ;
Et je m'offre moi-même à vous en faire aimer.
J'avois peur d'être ingrate, & je me sens ravie,
De pouvoir vous servir, vous qui m'avez servie ;
Ne vous obstinez point à vouloir vous trahir.
Parlez.

PISON.

Vous le voulez, & je vais obéir.
L'adorable beauté qui captive mon ame,
Peut être comparée avecque vous, Madame.
Quand je vous apperçois, j'apperçois tous ses traits;
Elle a vos mêmes yeux, & vos mêmes attraits ;
Entre vous deux, enfin, la ressemblance est telle,
Qu'étant auprès de vous, je crois être auprès d'elle :
Vos appas & les siens percent des mêmes coups ;
Et pour être aimé d'elle, il faut l'être de vous.

AGRIPPINE.

De moi, Pison ?

PISON.

De grace, achevez de m'entendre ;
Mais calmez ce courroux, ou daignez le suspendre ;
Et d'une ame tranquille, en ce malheureux jour ;
Punissez mon audace, ou plaignez mon amour.
Je vous aime, Madame, & ce mot m'épouvante ;
Si c'est être coupable, êtes-vous innocente ?

J'obéis à mon ſort, & ne m'en défens pas ;
Mais ſi j'ai de l'amour, vous avez des appas :
Cet amour que j'étale a dû peut vous ſurprendre ;
Si vous n'en donniez point, en aurois-je pû prendre ?
Et qui des deux enfin fait un crime plus grand,
Ou de l'œil qui le donne, ou du cœur qui le prend ?

AGRIPPINE.

Ah ! Piſon, ſi mes yeux ont oſé vous ſéduire,
Puiſque je l'ignorois, deviez-vous m'en inſtruire ?
Et ne ſçaviez-vous pas qu'en trahiſſant leur ſort,
Avec le ſang d'Auguſte, ils n'étoient pas d'accord ?
En tout autre que vous il ſeroit puniſſable,
Cet amour qui m'outrage, & qui vous rend coupable :
Vous pouviez m'eſtimer, & me rendre des ſoins. . . .

PISON.

Eh ! que n'ai-je pas fait pour aimer un peu moins ?
A l'aſpect imprévu d'un mérite ſublime,
On n'a pas le loiſir d'arrêter à l'eſtime ;
Comme un cœur qui s'enflamme oſe plus qu'il ne croit,
On ſe trouve à l'amour ſans ſçavoir qu'on y ſoit ;
La raiſon & les ſens ont beau faire divorce ;
Quand les ſens ſont gagnés la raiſon eſt ſans force :
Et ſi c'eſt vous trahir que d'avoir tant d'ardeur,

Le crime eſt de mon aſtre, & non pas de mon cœur.

AGRIPPINE.

Si mes foibles appas, qu'offenſent votre flamme,
Ont oſé s'abaiſſer juſqu'à toucher votre ame,
Je veux bien conſentir qu'envers moi ſur ce point,
Vous ſoyez peu coupable, ou ne le ſoyez point:
Mais envers votre Prince outragé par ce crime,
Qui pour votre mérite a tant conçu d'eſtime,
Qui chérit tendrement un ami ſuppoſé,
Et qui croit ſi fidéle un rival déguiſé,
Quand de tant de bienfaits ſa bonté vous accable,
Croyez-vous qu'envers lui vous ſoyez peu coupable?
Et ne ſongez-vous point que vous ſeriez perdu,
Si quelqu'autre que moi vous avoit entendu?

PISON.

Si ma témérité, qu'un ſeul mot peut confondre,
A l'ardeur que je ſens vous preſſoit de répondre;
Si mon cœur prévenu, corrompant mon devoir,
Pour flater mon erreur concevoit quelque eſpoir;
Le Prince que je ſers, dont la haine eſt à craindre,
D'un ami ſi perfide auroit lieu de ſe plaindre:
Et j'aurois du regret d'attirer ſes mépris,
Par un crime inutile à l'amour que j'ai pris.
Mais que n'ai-je pas fait en faveur de ſa flamme?
Je l'ai peint à vos yeux tel qu'il eſt dans mon ame;

Et ſouvent à ſon feu ſacrifiant le mien,
Je me ſuis voulu mal de vous vouloir du bien,
Pour vous le faire aimer j'ai tout mis en uſage.
Il eſt vrai que mon cœur démentoit mon langage;
Et de mon zéle extrême étant preſque jaloux,
Quand je parlois pour lui, je ſoupirois pour vous;
Quoique ma paſſion n'oſe rien s'en promettre,
C'eſt un crime envers vous bien facile à commettre;
Et pour tout dire enfin, quand il ſeroit plus noir,
C'eſt m'en punir aſſez que d'aimer ſans eſpoir.
Laiſſez-moi me bannir. Mais de grace, Madame,
Que ce ſoit de vos yeux, & non pas de votre ame:
Quoiqu'au ſort d'un époux vous alliez vous unir;
Ne me banniſſez pas de votre ſouvenir.
Laiſſez-moi me flater de ce bonheur extrême,
Que du moins quelquefois vous direz en vous-même,
En parlant de Piſon, en ſongeant à ſes feux,
Il fut moins criminel, qu'il ne fut malheureux.
Mon départ eſt douteux à vous voir davantage:
Adieu. Que cet adieu ſoit mon dernier hommage.
Je vais partir ſur l'heure, & je jure en partant,
Qu'aucun autre que moi n'aimera jamais tant.
Adieu, Madame.

AGRIPPINE.

Ah, ciel ! eſt-ce ainſi qu'on me laiſſe ;

PISON.

Pour votre intérêt propre épargnez ma foibleſſe,
Madame. Juſqu'ici je n'ai rien mis au jour,
Qui ſoit honteux pour vous, excepté mon amour;
Mais dans l'état funeſte où mon ame eſt réduite,
Du déſordre où je ſuis j'appréhende la ſuite.
Vous voulez m'arrêter, & vos vœux ſont les miens :
Mais pour me retenir forgez-moi des liens.
Quoiqu'avoir des rivaux ſoit un ſort déplorable,
Si je n'en avois qu'un je ſerois conſolable :
Quand de votre main ſeule il ſeroit poſſeſſeur,
Je dirois en moi-même, il m'en reſte le cœur.
Si du cœur au contraire il étoit le ſeul maître,
De ſa main, me dirois-je, il ne peut jamais l'être ;
Et de chaque côté rencontrant des appas,
Je ſerois ſatisfait de ce qu'il n'auroit pas.
Mon tranquille deſtin n'auroit rien de funeſte :
Mais à quoique j'aſpire aucun bien ne me reſte ;
Et de mes deux rivaux l'heur me rend allarmé,
Puiſque l'un vous épouſe, & que l'autre eſt aimé.
Au moins pour m'arrêter dites qu'on vous immole ;
Que le cœur où j'aſpire eſt un bien qu'on vous vole ;
Que le fils de Céſar en diſpoſe aujourd'hui ;

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, ALBIN, FLAVIE.

AGRIPPINE.

MON amour te retient, & mon amour te chaſſe.
Obéis au devoir; retire-toi, de grace.

ALBIN.

Quoi! me chaſſer, Madame, avec un ſi grand ſoin.
O Ciel!

AGRIPPINE.

Germanicus ne doit pas être loin;
Je crains ſa vûe.

ALBIN.

Hélas! il ſuffit de le plaindre.
D'un amant ſi ſoumis vous n'avez rien à craindre.
Quoique vous l'arrachiez à l'eſpoir d'être à vous,
D'une main qu'il adore il reſpecte les coups.
Mais ne l'aimez-vous plus? Sa diſgrace imprévûe,

AGRIPPINE.

Et ne t'ai-je pas dit que je craignois ſa vûe ?
Dans la dure contrainte où mes vœux ſont forcez,
Dire que je le crains, c'eſt m'expliquer aſſez.
Va de mon infortune inſtruire ce grand homme.
Druſus, je te l'avoue, eſt retourné dans Rome :
Mais ce charmant ſéjour, ce Palais ſomptueux,
Que les ſoins de Luculle ont rendu ſi fameux ;
Cette maiſon célébre aux plaiſirs deſtinée,
Où ſe doit achever mon funeſte hyménée ;
Ces Jardins, admirés de tant de Nations,
Par l'ordre de Céſar ſont remplis d'eſpions.
Et le moyen, Albin, qu'un ſi grand Capitaine ;
Qui dans tout l'Univers ſe cacheroit à peine ;
Le moyen qu'un Héros, dont les premiers exploits
Ont rangé le Danube & le Rhin ſous nos loix,
Et laiſſant des Germains les campagnes déſertes,
Vengé nos légions, & réparé nos pertes,
Cherche à me voir, me voye, & ne ſe montre pas,
En des lieux où ſa gloire a devancé ſes pas ?
Dût-il n'être point vû, ma tendreſſe allarmée,
Me le peindroit ſans ceſſe avec ſa renommée :
Fidelle à ſa valeur par-tout elle le ſuit ;
Et pour ne la pas craindre elle fait trop de bruit.
Va rejoindre ce Prince, & dis-lui qu'il m'oublie.

Avant que de m'aimer, il aimoit Emilie :
Elle eſt jeune, elle eſt belle, & d'un ſang glorieux ;
Paul-Emile, & Pompée ont été ſes ayeux ;
Je le pris dans ſes fers ; mon malheur l'y renvoye :
Un amant tel que lui ſe recouvre avec joye ;
Il aura peu de peine à rentrer dans ſon cœur.
Ce conſeil, cher Albin, m'échappe avec douleur.
Juſqu'au jour qui m'arrache à qui j'euſſe aimé d'être,
Quelques vœux que je pouſſe, ils vont tous à ton Maître :
C'eſt vers lui que je penche, & cent fois chaque jour,
Ce que j'ôte au devoir, je le donne à l'amour :
C'eſt trahir ſon rival ; mais, Albin, en revanche,
Notre hymen achevé, c'eſt vers lui que je penche :
Et je fais, à mon tour, pour lui rendre l'eſpoir,
Du débris de l'amour un hommage au devoir.
Va revoir ce Héros, & dis-lui qu'on m'immole ;
Mais s'il m'aime toujours, que ſon cœur s'en conſole ;
Et que de mon exemple il ſe faſſe une loi :
Je perds bien plus en lui qu'il ne peut perdre en moi.
Fais-lui voir que mon ame eſt dans un trouble extrême.....

ALBIN.

Madame, il va paroître; il le verra lui-même.
Son amour vous l'améne, il marche ſur mes pas.

AGRIPPINE.

Et que me dira-t-il que je ne ſçache pas ?
Penſe-t-il qu'à ſes yeux je captive mes larmes ?
Il m'eſt trop cher, Albin, pour le voir ſans allarmes:
Je ſens bien que mon feu n'eſt éteint qu'à moitié;
Si j'entens qu'il ſe plaigne il me fera pitié;
Ma raiſon de mes ſens n'étant plus la maîtreſſe,
La pitié que j'aurai ſéduira ma tendreſſe;
Et de cette tendreſſe où je crains le retour,
On n'a qu'un pas à faire, & l'on eſt à l'amour.
Qu'il me fuye.

ALBIN.

A ſa flamme épargnez ce ſupplice:
Exiler ſa douleur, c'eſt en être complice.
Il ne s'oubliera point à votre auguſte aſpect:
Cet amant qui perd tout ne perd pas le reſpect.
Il vous aime, & vous perd: Sa gloire eſt ſans ſeconde,
S'il en coûte une larme aux plus beaux yeux du monde:
Et ſi lors qu'on l'arrache à de ſi doux liens,

Vous pouſſez des ſoupirs qui rencontrent les ſiens.
Madame, encor un coup, permettez qu'il vous voye;
Endormez ſa douleur par une ombre de joye;
A le voir autrefois vos beaux yeux ſe ſont plûs!
Vous l'aimiez.....

AGRIPPINE.

Et crois-tu que je ne l'aime plus?

ALBIN.

Voyez-le donc: ce bien eſt le ſeul qu'il implore;
Au nom d'un peu d'amour, s'il vous en reſte encore;
Et de peur de ſa mort qui ſuivroit vos refus,
Au nom de la pitié, ſi vous ne l'aimez plus.

AGRIPPINE *à Flavie.*

Le verrai-je?

FLAVIE.

Du moins, c'eſt trop être interdite:
De l'abſence du Prince il eſt bon qu'on profite.
Ou ſouffrez qu'il vous voye, ou donnez d'autres loix.

AGRIPPINE *à Albin.*

Au moins ce ſera donc pour la derniére fois.

ALBIN.

Oui, Madame.

AGRIPPINE.

Qu'il vienne. Et ſi je lui fus chere ;
Que pour prix de l'effort qu'il me contraint de faire,
Il ait ſoin de ma gloire, & ne l'expoſe pas.
Toi, qui m'es ſi fidéle, accompagne ſes pas :
Amene ici ce Prince ; & de peur qu'on le voye,
Prens la plus ſombre route, & la plus ſûre voye.
Un guerrier ſi fameux dans un lieu ſi ſuſpect,
Allarmeroit Tibere, à qui je dois reſpect.

SCENE II.

AGRIPPINE *ſeule.*

D'Ou me vient ce déſordre, & pourquoi ſuis-je émue ?
Pourquoi ? Fuis pour jamais cette fatale vûe.
D'un amant qu'on doit perdre écouter les ſoûpirs,
Loin d'éteindre ſes feux, c'eſt croître ſes deſirs.
Je ne le veux point voir ; c'eſt en vain qu'il m'en preſſe :
Si j'ai quelque vertu, j'ai beaucoup de tendreſſe ;
Et de quoi qu'on ſe flate entre de vrais amans,
La vertu la plus forte a de foibles momens.
Je révoque mon ordre, & ne veux point qu'il vienne.
Hola !

SCENE III.

AGRIPPINE, PISON.

AGRIPPINE.

QUELLE ſurpriſe eſt égale à la mienne ?
C'eſt Piſon !

PISON.

Oui, Madame : & malgré mon adieu,
J'interromps mon voyage, & reviens en ce lieu.
Si tantôt à vos yeux j'ai montré ma foibleſſe,
Juſqu'à faire l'aveu d'un amour qui vous bleſſe,
Plus ſoumis à préſent, j'y reviens à mon tour,
Etaler mon reſpect, & non plus mon amour.
Ce n'eſt pas que ma flamme obſcurcît votre luſtre,
Si le ciel m'eût fait naître en un rang plus illuſtre :
Mais des droits de l'amour aucun cœur n'eſt exempt ;
Et ce que ſent un Prince un autre homme le ſent.
Soit qu'on naiſſe du peuple, ou d'un ſang qu'on renomme,
Pour aimer comme j'aime il ſuffit qu'on ſoit homme.
Ce n'eſt pas à ſon choix qu'on ſe laiſſe enflammer :
Nous naiſſons pour mourir, & vivons pour aimer :
Et de quoi qu'envers vous ma paſſion m'accuſe,

La beauté de mon crime en doit faire l'excuſe.
Cet amour de mon cœur eſt banni pour jamais.

AGRIPPINE.

Me le promettez-vous?

PISON.

Oui, je vous le promets.
Je ſuis guéri, Madame; & vous allez connoître,
Qu'il ſeroit mal aiſé de le pouvoir mieux être.
J'ai repris ſur moi-même un empire abſolu.
C'eſt aſſez qu'une fois mon amour ait déplû.
Je ne vous dirai plus, puiſque tout m'eſt contraire,
Que mon ſort eſt d'aimer, ſi le vôtre eſt de plaire:
Je ne vous dirai plus, qu'aſſervi par vos yeux,
Je regardois mes fers comme un bien précieux:
Je ne vous dirai plus, que l'amour qui m'enchaîne,
Me fait voir un ſupplice à l'hymen qui vous gêne:
Je ne vous dirai plus qu'épris de vos appas....

AGRIPPINE.

Vous ne le direz plus! Ne le dites-vous pas?

PISON.

Dans le trouble inquiet dont mon ame eſt atteinte,
J'avois preſque oublié que ma flamme eſt éteinte:
Mon eſprit dégagé reprenoit ſes liens;
Et le feu de vos yeux rallumoit tous les miens.
Suſpendez leur pouvoir qui fait naître ma peine.

Pour apprendre en repos quel ſujet me ramene :
Et tandis qu'en ce lieu nous voilà ſans témoins,
Pour juger de mon zéle apprenez tous mes ſoins.
J'étois parti de Rome, & déja l'ame émue,
Je voyois l'Aventin diſparoître à ma vûe,
Lorſqu'avec ce grand air qui fait pâlir d'effroi,
J'ai vu Germanicus avancer près de moi.
Malgré le déſeſpoir où ma flamme eſt réduite,
Votre gloire en danger m'a fait blâmer ma fuite :
Le retour de ce Prince alloit trop éclater ;
Vous l'allez voir paroître.

AGRIPPINE.

Et je veux l'éviter.

PISON.

Vous, Madame ?

AGRIPPINE.

Oui, Piſon ; c'eſt en vain que j'héſite :
Pour le voir ſans allarme il a trop de mérite.
Quand de quelque vertu mon cœur ſeroit armé,
Vous ſçavez qu'à le vaincre il eſt accoutumé.
Ce n'eſt pas que ce cœur, ſi je l'en voulois croire,
Ne promette à mes vœux d'avoir ſoin de ma gloire :
Quoique Germanicus ait ſur lui de pouvoir,
De l'eſpoir du triomphe il flate mon devoir :
A ce devoir crédule il fait ſans ceſſe entendre,

Qu'à ſes loix, qu'il reſpecte, il eſt prêt de ſe rendre ;
Mais s'il faut tout vous dire, il eſt ſi peu conſtant ;
Qu'à l'amour auſſi-tôt il en promet autant :
Et je crois, contre un cœur qui chancelle & qui tremble,
Que l'amour & l'amant ſont trop forts joints enſemble.
Par pitié pour ma gloire allez donc l'avertir,
Qu'à le voir un moment je ne puis conſentir.
Mais à moins d'être prompt vous perdez votre peine :
Il m'a fait prévenir, & je crois qu'on l'amene :
Albin, ſon confident, vient de ſortir d'ici.
Je vous l'apprens.

PISON.

Madame, il me l'a dit auſſi.
C'eſt un homme diſcret : mais à quoi qu'il s'engage,
Votre gloire eſt d'un prix qu'il eſt bon qu'on ménage.
Je n'ai pu, ſans douleur, malgré tous vos dédains,
Voir un ſi grand dépôt en de ſi foibles mains.
Servez-vous de moi ſeul ; je vous ſers avec joye :
Et je rends grace au ciel qui m'en offre une voye.
A fuir Germanicus votre vertu conſent ;

Vous voulez qu'il l'apprenne, & votre ordre eſt preſſant :
J'obéis ſans réplique ; & de peur qu'on l'amene...

AGRIPPINE.

N'a-t-il point demandé ſi je le perds ſans peine ?

PISON.

L'ame toute agitée, & le cœur plein d'ennui,
Il s'eſt enquis à moi ſi vous ſongiez à lui ?
Si l'époux qu'on vous donne a pour vous tant de charmes ?
Et ſi vous le perdez ſans verſer quelques larmes ?

AGRIPPINE.

Qu'avez-vous dit ?

PISON.

J'ai dit qu'il vous eût été doux,
De n'aimer que lui ſeul, comme il n'aime que vous :
Que ſon rare mérite eſt gravé dans votre ame ;
Et qu'un Prince abſolu vous arrache à ſa flamme.

AGRIPPINE.

Et qu'a-t-il répondu ?

PISON.

Ses ſoupirs à l'inſtant...
Mais, Madame, il viendra ſi vous m'arrêtez tant.
Ne vous expoſez point à ce péril extrême.

Les momens durent peu quand on voit ce qu'on aime.

Si Druſus avec lui vous ſurprend ſans témoins. . .

AGRIPPINE.

Ah! Piſon, je m'égare; & l'on s'égare à moins.
Allez lui dire.... O ciel! le voici.

PISON.

Je vous laiſſe.

AGRIPPINE.

Demeurez. Vous préſent j'aurai moins de foibleſſe.
Si mon cœur ſe hazarde à rien faire de bas,
Ayez ſoin de ma gloire, & ne le ſouffrez pas.
Je promets, puiſqu'en vain vous m'aimez l'un & l'autre,
De traiter ſon amour comme j'ai fait le vôtre:
Et m'aimant ſans eſpoir, il vous doit être doux
Qu'un Héros comme lui ſoit traité comme vous.

SCENE IV.

AGRIPPINE, GERMANICUS, PISON, ALBIN, FLAVIE.

AGRIPPINE.

ENFIN, Prince, votre ame a lieu d'être contente :
Vos illuſtres exploits ont rempli notre attente :
Si l'on doit d'un grand cœur attendre un grand effet,
On attendoit de vous ce que vous avez fait.
Moi, qui pour vous, Seigneur, n'ai rien craint de funeſte,
Apprenant vos combats, je devinois le reſte ;
Et ſouvent de ma joye étalant tout l'excès,
En voyant mon viſage on liſoit vos ſuccès.

GERMANICUS.

Si de l'Elbe & du Rhin l'audace eſt confondue,
C'eſt à vous plus qu'à moi que la gloire en eſt dûe.
Je dois moins les exploits que j'ai faits en tous lieux,
A l'effort de mon bras, qu'au pouvoir de vos yeux.

L'impatient desir de revoir tant de charmes,
Animant ma valeur, favorisoit mes armes:
Plus de mes ennemis succomboient sous mes coups,
Plus je faisois de pas qui m'approchoient de vous:
Dans l'espoir de m'y rendre & d'avoir cette joye,
Sur des corps expirans je frayois une voye;
Et trouvois moins de gloire à les priver du jour,
Immolés à l'état qu'immolés à l'amour.
Je vous aime & vous vois; mon bonheur est extrême.....

AGRIPPINE.

Adieu, Prince.

GERMANICUS.

Me fuir!

AGRIPPINE.

Vous m'aimez?

GERMANICUS.

Je vous aime.
Aucun autre sujet ne m'amene en ce lieu:
Vous aimer fait ma joye; Et vous, Madame?

AGRIPPINE.

Adieu.
Je crains trop un combat dont l'issue est douteuse,
Seigneur.

GERMANICUS.

Et votre fuite, eſt-elle point honteuſe ?
Après trois ans d'abſence il m'eût été bien doux,
De pouvoir plus long-temps demeurer près de vous.
Je m'étois aſſuré d'une ardeur mutuelle :
Je croyois comme vous votre flamme immortelle ;
Et que votre beauté qu'on enléve à ma foi,
Charmeroit tout le monde, & ne ſeroit qu'à moi.
Cependant.....

AGRIPPINE.

Ah ! Seigneur, laiſſez-moi l'innocence :
Epargnez à ma gloire un ſoupçon qui l'offenſe :
A mon cœur tout à vous n'imputez rien de bas,
Et ſi l'on vous trahit, ne m'en accuſez pas.
Vous m'aimez, je vous fuis, & je le dois ſans doute ;
Mais vous ne ſçavez pas quelle peine il m'en coûte ;
Votre amour défiant en veut être éclairci :
à Flavie.
Empêchez que Druſus ne nous ſurprenne ici.
Vous me connoiſſez, Prince, ou devez me connoître :
Quoique ſente mon cœur, mon devoir eſt le maître.
Quand par l'ordre d'un Pere il fallut vous aimer,
J'obéis avec joye, & me laiſſai charmer :

Aujourd'hui qu'à mes vœux on impoſe ſilence,
J'obéis avec peine, & me fais violence;
Et loin d'être inſenſible à de ſi rudes coups,
Je m'arrache à moi-même en m'arrachant à vous.
En faveur de l'amour tout mon cœur ſe déclare:
A remplir mon devoir tout mon ſang ſe prépare;
Et ces deux oppoſés ſont d'illuſtres tyrans,
Qui demandent de moi des efforts différens.
Si j'écoute le ſang que mon feu deshonore,
Mon devoir m'eſt trop cher pour vous aimer encore:
Si j'entens de l'amour les conſeils abſolus,
Je vous ai trop aimé pour ne vous aimer plus:
Ma vertu qui chancele en cet état réduite,
Pour cacher ſa foibleſſe a recours à la fuite;
Et de peur que l'amour n'ébranlât le devoir,
N'oſe s'accoutumer au plaiſir de vous voir.

GERMANICUS.

Et que fera, Madame, à ma douleur mortelle,
L'inutile ſecours d'une pitié cruelle?
Ces regrets ſi touchans ont pour moi peu d'appas;
Rendez-moi votre amour, & ne me plaignez pas.
Me vouloir tant de bien, & ne m'en pouvoir faire,
C'eſt me faire un honneur qui m'eſt peu néceſſaire.
Mon rival, moins aimé, vous épouſe demain;
Quand j'aurois votre cœur, il aura votre main;

Devenu par l'hymen la moitié de vous-même,
Vous ſerez juſte aſſez pour l'aimer, s'il vous aime;
De ce qui peut vous plaire il fera ſes plaiſirs;
Il vous rendra des ſoins, préviendra vos deſirs;
Votre ame accoutumée à ſouffrir ſes careſſes,
Lui rendra ſoins pour ſoins, tendreſſes pour tendreſſes;
Et de tout ſon dépit votre cœur de retour,
Vous ferez par vertu ce qu'on fait par amour.
Dans les bras d'un époux poſſeſſeur de vos charmes,
Qui de tant de plaiſirs jouira ſans allarmes,
D'un ſoupir favorable honorer ma douleur,
C'eſt plaindre mon deſtin ſans le rendre meilleur.
Si vous jettez les yeux ſur mon affreux ſupplice,
Peut-être avouerez-vous qu'on me fait injuſtice,
Et me ſouhaiterez, comme à qui fait mes maux,
Une épouſe adorable, & des plaiſirs égaux:
Mais à votre vertu quelqu'effort qu'il en coûte,
Ces plaiſirs ſouhaités valent-ils ceux qu'il goûte?
Et de votre pitié le ſecours apparent,
Rend-*il* mon ſort moins rude, & mon malheur moins grand?

AGRIPPINE.

Je vois avec douleur celle d'un ſi grand homme;
Mais que puis-je?

PISON.

Druſus va revenir de Rome.
De peur de vous trahir, je vous le dis tout haut.

AGRIPPINE *à Piſon.*

Croyez-vous qu'il revienne ?

PISON.

On l'attend.

AGRIPPINE.

Quoi ! ſi-tôt ?

GERMANICUS.

Pour calmer un tranſport qui me ſeroit funeſte,
Votre bonté, Madame, aura du temps de reſte.
Sauvez-moi de moi-même, & ſans plus m'allarmer.....

AGRIPPINE.

Je vous l'ai déja dit, que puis-je enfin ?

GERMANICUS.

M'aimer.

AGRIPPINE.

Vous aimer ! Ah, Seigneur, qu'oſez-vous me preſcrire ?
Songez-y ; des malheurs vous ſouhaitez le pire.
Vous garder ma tendreſſe, & l'oſer mettre au jour,
C'eſt bleſſer ma vertu, ſans flater votre amour.
Car, enfin, quoiqu'aimé par l'aveu de mon Pere,
A l'époux que j'aurai je me dois toute entiére ;

Et ne préſumez pas qu'en un ſort ſi cruel,
Il échappe à ma gloire un deſir criminel.
Par amour l'un pour l'autre, amortiſſons nos flammes;
Arrachons de nos cœurs ce qui trouble nos ames;
Ne nous ſouvenons plus de ces tendres diſcours,
Que nos yeux éloquens ſe faiſoient tous les jours:
Effaçons avec ſoin de notre ame obſédée,
Tout ce qui de nos feux peut retracer l'idée;
Et ſi l'heur de m'aimer fait vos plus doux ſouhaits,
Veuillez m'aimer aſſez pour ne m'aimer jamais.
Plus je ſuis avec vous, plus j'ai l'ame attendrie:
Ne me revoyez plus, c'eſt moi qui vous en prie:
Accordez cette grace à mes vœux empreſſez:
Des maux que je vous fais, c'eſt me punir aſſez.
Remenez-moi, Piſon. Adieu, Prince.

GERMANICUS.

Ah! Madame!
A travers vos diſcours je pénétre en votre ame:
Au fils de l'Empereur votre cœur fait la cour;
Et votre ambition va trahir mon amour.
Mon rival près du trône où j'ai droit de prétendre,
Fait que juſques à moi vous craignez de deſcendre.
Je ne murmure point, quel que ſoit votre arrêt:
Mon amour qui vous plut à préſent vous déplaît.
Hé bien, Madame, allez, perdez-en la mémoire;

A l'appas qu'on vous offre immolez votre gloire :
Ne vous ſouvenez plus que l'amour que je plains,
Etant né de vos yeux va mourir par vos mains.
Je ſçai bien que mon cœur eſt indigne du vôtre ;
Mais, enfin, ſon rebut ſera bon à quelqu'autre :
Et puiſque de l'amour vous paſſez au mépris,
J'aurai ſoin de me rendre à qui vous m'avez pris.
La Princeſſe Emilie indulgente à mon crime,
Apprenant mon remords me rendra ſon eſtime :
Obligé pour vous plaire à lui manquer de foi,
Vous me coûtiez aſſez pour devoir être à moi.
Vos appas ſéducteurs corrompirent mon zéle ;
Pour me donner à vous je fus ingrat pour elle ;
Et d'un prix aſſez grand c'eſt payer vos attraits,
Quand il en coute un crime à qui n'en fit jamais.

AGRIPPINE.

Je n'attendois pas, Prince, en un ſort ſi contraire,
Un outrage ſi grand d'une bouche ſi chére :
Ce reproche eſt ſenſible ; & ſi vous m'aimiez bien,
A ma juſte douleur vous n'ajouteriez rien.
Vous me connoiſſez mal, ſi vous avez pû croire,
Qu'à l'éclat d'un haut rang j'immolaſſe ma gloire :
Si le ſort qui m'outrage eût voulu m'être doux,
Ma plus ſenſible joye eût été d'être à vous.
Le bonheur qui m'échappe eſt un bonheur inſigne,

Dont

Dont il faut que le ciel ne me juge pas digne.
La Princeſſe Emilie attentive à vos ſoins,
Aura plus de mérite, & vous coûtera moins.
A des fers qu'il fuyoit remenez un rebelle :
Loin de faire des vœux contre vous ou contre elle,
Je ſouhaite ardemment, vous ayant enflammé,
Qu'elle vous aime autant que je vous euſſe aimé.
Et pour derniére marque, & d'amour & d'eſtime,
Si mes foibles appas vous coûtérent un crime,
Pour mettre en ſureté vos ſublimes vertus,
Déſormais par reſpect je ne vous verrai plus.

à Piſon.

Remenez-moi.

SCENE V.

FLAVIE, AGRIPPINE, GERMANICUS, PISON, ALBIN.

FLAVIE.

MADAME....

AGRIPPINE.

Ah ! Que viens-tu m'apprendre ?

FLAVIE.

Que le fils de Céſar dans ce lieu ſe va rendre.

Il arrive de Rome, & s'avance à grands pas.

AGRIPPINE.

Sortez donc vîte, Prince, & ne me perdez pas.
Si Druſus.... Ah! Piſon, il y va de ma gloire,
Vous cherchez à me plaire, & je cherche à le croire;
Pour conduire en ſecret ce Prince en d'autres lieux,
C'eſt ſur vous ſeul enfin que je jette les yeux.

PISON.

Sur moi! Madame?

AGRIPPINE *à Germanicus.*

Et vous, dans ce moment funeſte,
Seigneur, ſi du paſſé le ſouvenir vous reſte,
Par bonté, par juſtice, ou du moins par pitié,
De ſon appartement acceptez la moitié.

à Piſon.

Pour l'en faire ſortir avec pleine aſſurance,
D'un moment favorable attendez la préſence.
Si Druſus l'apperçoit, l'apparence me perd;
Cependant tout mon crime eſt de l'avoir ſouffert.
Comme au meilleur ami que j'aye eu de ma vie,
C'eſt mon honneur, Piſon, qu'ici je vous confie:
Et ſi j'oſe avec vous m'expliquer à mon tour,
Vous n'êtes pas le ſeul que maltraite l'amour.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLAVIE, PISON.

FLAVIE.

DAns votre appartement le Prince va ſe rendre ;
J'ai devancé ſes pas pour venir vous l'apprendre.
Du ſecret qu'on lui cache il ſemble être éclairci ;
Quelqu'un peut avoir vû Germanicus ici.
Agrippine du moins obſtinée à le croire,
A vos ſoins obligeans recommande ſa gloire.
Si le bien de lui plaire a pour vous des appas,
Dans un ſi grand péril ne l'abandonnez pas.
Quoiqu'au fils de Céſar elle ſoit ſi fidelle,
L'apparence d'un crime eſt un crime pour elle ;
Et ſi l'on voit ici ſon rival triomphant,
Tout condamne Agrippine, & rien ne la défend.

PISON.

Aſſez loin de ce lieu je viens de le conduire ;

Pour la mettre en repos, retournez l'en inſtruire.
Je l'aurois été voir pour lui donner avis,
Que le chemin de Rome eſt celui qu'il a pris.
Sûr de mettre un obſtacle à l'hymen qu'il redoute;
Je n'ai pû le contraindre à prendre une autre route.
Dut-il rendre à jamais ſes jours infortunez....

FLAVIE.

La Princeſſe ſçaura ce que vous m'apprenez,
Seigneur; & de ce pas je m'en vais lui tout dire.
Le Prince qui paroît fait que je me retire.
Adieu. Souvenez-vous que l'on voit aujourd'hui,
Une fille d'Auguſte implorer votre appui.

SCENE II.

DRUSUS, PISON.

DRUSUS.

SI j'en crois un grand bruit qui ſe vient de répandre,
Mon rival eſt dans Rome, ou du moins s'y va rendre.
Près du Mont Apennin Rufus l'a rencontré:
L'Empereur par lui-même en vient d'être aſſuré,

PISON.

Votre rival, Seigneur ? Germanicus ?

DRUSUS.

Lui-même.

Rome de ſon retour montre une joye extrême :
Et déja le Sénat qui ſe veut aſſembler,
Des ſuprêmes honneurs croit le devoir combler.
D'un Conſul ſeulement ſon audace eſt blâmée ;
Il ſoutient qu'à ſa flamme il immole une armée,
Que c'eſt inſulter Rome, & braver ſa grandeur,
Et qu'à ſa diſcipline elle doit ſa ſplendeur :
Enfin, qu'un Général promet, jure & s'oblige
De la faire obſerver, s'il voit qu'on la néglige ;
Et que pour une faute utile à ſon pays,
Manlius autrefois ſacrifia ſon fils.
Mais le peuple charmé, loin de vouloir l'entendre,
Pour ſervir mon rival s'offre à tout entreprendre :
Son zéle impétueux, dont j'ai vû les effets,
Lui prodigue des noms qu'Auguſte n'eut jamais.
On s'aſſemble par-tout, & par-tout on le nomme
Le plus grand des Céſars, l'eſpérance de Rome,
L'inébranlable appui de l'Empire Romain ;
Et pour dire encor plus, l'honneur du genre humain.

PISON.

Ce bruit qui vous allarme eſt-il ſçû d'Agrippine ?

DRUSUS.

Ce bruit m'allarme moins qu'on ne ſe l'imagine.
Plût au ciel ? .... Vous m'aimez, & vous êtes diſcret :
Un ſecret ſçû de vous n'en eſt pas moins ſecret :
Rome ſçait que pour moi votre zéle eſt extrême :
Agrippine cent fois me l'a dit elle-même :
Que je l'épouſe ou non, je ſuis bien informé,
Qu'il ne tient pas à vous que je n'en ſois aimé.
Quand je vous ai ſurpris lui parlant de ma flamme,
Il ſembloit que ſes yeux en cauſoient dans votre ame.
Pour lui mieux exprimer ce que ſentoit mon cœur,
Votre zele obligeant empruntoit mon ardeur :
Vous me l'aviez promis, & je vous le confeſſe ;
Mais vous m'avez trop bien tenu votre promeſſe.

PISON.

Moi, Seigneur ?

DRUSUS.

Oui, Piſon ! je dois trop à vos ſoins :
Je vivrois plus heureux, ſi je vous devois moins.
Car, enfin, c'eſt en vain que l'Empereur s'obſtine,
A vouloir que mon cœur ſoit le prix d'Agrippine :

J'admire ſes appas, j'adore ſes vertus ;
Je crois l'avoir aimée, & je ne l'aime plus ;
Voilà le grand ſecret que j'avois à vous dire.
Les attraits de Livie ont ſur moi trop d'empire.
Mon cœur, qui dans ſes fers a ſi long-temps vêcu,
Par ſes premiers vainqueurs eſt de nouveau vaincu.
J'apprehendois Livie, & je l'ai tantôt vue,
En voulant me parler ſon ame s'eſt émuë ;
Prête à me reprocher mon crime & ſa bonté,
Un retour de tendreſſe a trahi ſa fierté.
Quoique l'emportement pour ſon ſexe ait des charmes,
Son amour à ſes yeux n'a permis que des larmes ;
Et ſon tendre courroux, ſa paiſible douleur,
Contre mon injuſtice ont révolté mon cœur.
Je ne vous dirai point d'un objet qui ſçait plaire,
Quel effet une larme eſt capable de faire :
Si vous avez aimé, Piſon, vous ſçavez bien,
Qu'aux pleurs d'une Maitreſſe on ne refuſe rien :
De ces pleurs tout-puiſſans le charme imperceptible,
Dans le cœur le plus dur trouve un endroit ſenſible ;
Et je me voudrois mal, ſi des yeux pleins d'appas
Répandoient une larme, & ne me touchoient pas.

PISON.

Ce retour vers Livie a droit de me ſurprendre ;
Vous lui devez le cœur que vous lui voulez rendre ;
Mais après tout, Seigneur, à vous parler ſans fard,
Y ſonger à préſent, eſt y ſonger trop tard.
Autant que je l'ai pû, j'ai condamné l'envie,
Qui vous fit pour une autre abandonner Livie :
Vous paſſiez ſous ſes loix des momens aſſez doux :
Elle n'aimoit, Seigneur, & n'aime encor que vous.
Un amour ſi conſtant pour un amant rebelle,
Vous prête un digne exemple à demeurer fidéle ;
Tout parle en ſa faveur ; mais enfin....

DRUSUS.

Ah ! Piſon,
Elle vient : vos conſeils ne ſont plus de ſaiſon.
Laiſſez-nous ſeuls.

SCENE III.

LIVIE, DRUSUS.

LIVIE.

SEIGNEUR, vous auriez quelque peine,
A vous imaginer le ſujet qui m'amene.
Je ne viens point ici par d'indignes ſoupirs,
Mandier le retour de vos ardens deſirs :
Je laiſſe en leur amour à d'obſcures Princeſſes,
La honte de deſcendre à de telles baſſeſſes ;
Et le fils de Céſar ſeroit trop acheté,
S'il rentroit dans mes fers par une lâcheté.
Sœur de Germanicus, Veuve d'un fils d'Auguſte,
La fierté que je montre eſt peut-être aſſez juſte.
Toute juſte qu'elle eſt, je confeſſe pourtant,
Que pour vous autrefois je n'en avois pas tant :
Pour ne pas être ingrate à l'amour le plus tendre,
Que pour une Princeſſe un Heros puiſſe prendre,
(Car il faut l'avoüer, eſtimé de chacun,
Il ſembloit qu'à l'Etat vous en promettiez un ;)
Je vous aimai, Seigneur. Si j'oſois vous le taire,
Vous pourriez m'accuſer de n'être pas ſincere ;

Et pour vous faire voir à quel point je la ſuis ;
Je ſens que je vous hais autant que je le puis.
Le trouble où je vous vois me découvre ſans peine,
Que ma vûë en ce lieu vous allarme & vous gêne.
Vous craignez qu'Agrippine adreſſe ici ſes pas :
Raſſurez vous, Seigneur, je n'y tarderai pas.
Je cherchois à vous perdre, & m'étois applaudie
D'avoir tant de témoins de votre perfidie :
Ces Billets d'un ingrat, dont le cœur m'étoit cher,
D'autant plus criminels qu'ils ont l'art de toucher,
Ces écrits dangereux dont j'ai fait mes délices,
Qui pour charmer mes ſens ont été vos complices ;
Ces impoſteurs, enfin, qui m'ont oſé trahir,
Si je les faiſois voir, vous feroient trop haïr.
Je vous les rens. Mon cœur eſt aſſez magnanime,
Pour ſe faire un plaiſir de cacher votre crime :
Et ſans faire éclater un indigne courroux,
Je vous laiſſe le ſoin de me venger de vous.
Le deſtin des ingrats d'ordinaire eſt funeſte.
Et ſi de ma bonté la mémoire vous reſte,
Et que vous l'oppoſiez à votre trahiſon,
Il ſuffira de vous pour m'en faire raiſon.
Tenez, Prince.

DRUSUS.

Madame, au nom de ce que j'aime....

En croirez-vous mon cœur, s'il dit que c'eſt vous-même ?

LIVIE.

Moi ! Seigneur ?

DRUSUS.

Vous pouvez, pour hâter mon trépas,
Avoir la cruauté de ne me croire pas.
Vous aimer, vous le dire, après mon inconſtance,
C'eſt vous faire, ſans doute, une nouvelle offenſe ;
Mais dûſſai-je être en bute à tout votre courroux,
Il n'eſt rien de ſi vrai que je n'aime que vous.
Au nom des Dieux, témoins de cet amour extrême,
Et pour dire encor plus, au nom de ce que j'aime ;
Pour ne pas m'expoſer à des maux infinis,
Oubliez le forfait qui nous a déſunis.
Je ſçai quand vous quittant je vous fis un outrage,
Que pardonne avec peine un généreux courage :
A vos rares bontés mon cœur accoutumé,
Goûtoit tranquillement la douceur d'être aimé :
Je vivois dans vos fers, & fus m'offrir à d'autres,
Plus peſans mille fois que ne le ſont les vôtres :
L'Empereur le voulut, & pouvoit tout oſer.
Je ne le cite point pour me faire excuſer.
Si j'avois eu pour vous cet amour pur & tendre,
Que depuis mes remords vos appas m'ont fait prendre,

Les Dieux joints à Céſar qui m'a donné le jour,
Me l'auroient arraché plutôt que mon amour.
Mon retour dans vos fers rend leur gloire plus grande.
Pour n'en plus échapper je vous les redemande.
Daignez rendre le calme à mes ſens agités :
J'ai repris mon amour, reprenez vos bontés :
Ne deſeſperez point un cœur qui vous adore :
S'il eut l'heur de vous plaire il vous doit plaire encore :
Epris de vos vertus, charmé de vos attraits,
Il eſt plus amoureux qu'il ne le fut jamais.
J'en atteſte des Dieux la majeſté ſuprême ;
J'en atteſte....

LIVIE.

Autrefois vous en uſiez de même.
Vos perfides ſermens tant de fois redoublés,
Par votre ingratitude ont été violés.
Non, non : le repentir où votre ame eſt forcée,
Ne rend pas ſon éclat à ma gloire offenſée :
Dans le rang où je ſuis, & du ſang dont je ſors,
Ce ſeroit me trahir qu'accepter un remords.
Epargnez-moi, Seigneur, la honte qu'il imprime ;
Il n'eſt point de remords que ne précede un crime:
Et qui m'a fait l'affront de m'arracher ſa foi,

N'a plus rien à m'offrir qui ſoit digne de moi.
Vous m'avez outragée, & ce m'eſt une joye,
Que d'un juſte remords votre cœur ſoit la proye.
Je voudrois que le ciel, pour combler mes ſouhaits,
Vous forçât à m'aimer autant que je vous hais.
Au moins à votre tour vous verriez par vous-même,
Combien touche un mépris qui part de ce qu'on aime:
Quoique dans cet état la raiſon puiſſe offrir,
C'eſt de tous les tourmens le plus rude à ſouffrir.
Vous ſentiriez, pour peu que vous ſoyez ſenſible,
Ce qu'a de plus affreux le ſort le plus terrible:
Pour vous tyranniſer tout prendroit mon parti,
Et vous ne ſentiriez que ce que j'ai ſenti.

DRUSUS.

Hé bien, Madame, hé bien; ſi pour vous ſatisfaire,
Le retour de mes feux vous étoit néceſſaire,
S'il faut vous adorer pour mieux ſentir vos coups;
Ne perdez point de temps, Madame, vengez-vous.
A d'éternels mépris abandonnez un traître:
J'ai pour vous un amour qui ne ſçauroit plus croître;

Et pour bien éprouver toutes vos cruautez ;
Me voilà dans l'état où vous me ſouhaitez.
Je ne m'oppoſe point à cette juſte envie :
A qui vit ſous vos loix c'eſt un bien que la vie :
Tandis que vous m'aimiez j'en avois quelque ſoin ;
Si vous ne m'aimez plus, je n'en ai plus beſoin :
Je vous l'offre avec joye, & la perdrai ſans peine,
Si je fais en mourant expirer votre haine ;
Et qu'après mon trépas votre courroux éteint,
Laiſſe à mon triſte ſort la douceur d'être plaint.
A votre amour trahi je dois ce ſacrifice.
Mon cœur qui fit le crime aura ſoin du ſupplice ;
Et mon dernier ſoupir offert à vos appas,
Juſtifiera ....

LIVIE.

Seigneur, ne m'attendriſſez pas.
Si je m'étois rendue à vos fauſſes tendreſſes,
Vous me ſeriez garant de toutes mes foibleſſes.
Contentez-vous du trouble où vous me réduiſez :
Je vous haïrai trop ſi vous me ſéduiſez :
Ceſſez de m'étaler le remords qui vous gêne :
Vous me faites douter du ſuccès de ma haine ;
Et prête à me venger de votre trahiſon :
Vous corrompez, ingrat, juſques à ma raiſon :
Elle, mon cœur & vous, tout cherche à me ſurprendre.

Reprenez vos écrits, ſi vous les voulez prendre ;
Seigneur, je riſque trop à demeurer ici.

DRUSUS.

Hé bien, je les reprens ; vous le voulez ainſi.
Mais s'il vous reſte encor quelqu'ombre de tendreſſe,
Souffrez que de nouveau mon cœur vous les adreſſe,
Et que tant de ſermens une fois violés,
Pour ne l'être jamais vous ſoient renouvellés.
Laiſſez-moi vous redire,

Il lit un des Billets que Livie lui a rendus.

ADORABLE Livie,
Quand je ſonge aux honneurs qui me ſont deſtinés,
Je crois avoir perdu les momens de ma vie,
Que je ne vous ai pas donnés.
Gloire, plaiſirs, grandeurs, ſans vous tout m'importune ;
Je borne à vous aimer mon plaiſir, ma fortune ;
J'en fais mon ſuprême bonheur :
Que toujours à mes vœux votre bonté réponde ;
Et je renoncerois à l'empire du monde,
Pour l'empire de votre cœur.

Laiſſez-moi vous redire.

Il en lit encore un autre.

IL eſt vrai ma Princeſſe,
Céſar me ſollicite à reprendre ma foi ;
Il veut que j'aime ailleurs ; mais en vain il m'en preſſe ;
L'amour plus abſolu m'impoſe une autre loi.
Si je m'oublie aſſez pour vous être infidéle,
Puiſſent les Dieux vengeurs prendre votre querelle,
Et me faire l'objet de leur juſte courroux :
Il n'eſt point de tourment qui me ſemble aſſez rude,
Pour punir mon ingratitude,
Si je puis ſoupirer pour une autre que vous.

Généreuſe Livie en ce moment funeſte,
Ne me condamnez pas à relire le reſte :
Ces Billets ſi chéris tant qu'a duré ma foi,
Sont autant de témoins qui parlent contre moi :
Plus ils marquent d'amour, plus j'ai l'ame confuſe ;
Je ſçai que pour mon crime il n'eſt guere d'excuſe ;
Et quand il en ſeroit, ſi j'en oſois donner,

Vous auriez moins de gloire à me le pardonner.
Tandis que votre haine eſt encor ſuſpendue,
Je laiſſe à vos bontés toute leur étendue ;
Et ne veux point, Madame, eſſayer par mes ſoins,
D'être plus innocent, & de vous devoir moins.
Je ne ſuis pas le ſeul dont on blâme l'audace,
Ni le premier coupable à qui l'on a fait grace :
Ne vous obſtinez point à me la refuſer ;
J'ai le cœur aſſez grand pour n'en pas mal uſer :
Et le crime fatal que j'oſai me permettre,
M'a couté trop de maux pour jamais en commettre.
Rendez-moi votre cœur, & calmez le courroux....

LIVIE.

Quand je vous le rendrois, ingrat, qu'en feriez-vous ?
Vous épouſez demain la Princeſſe Agrippine :
On l'arrache à mon frere, & l'on vous la deſtine :
Pour ſon intérêt ſeul je ſçai tout ſur ce point.

DRUSUS.

Non, Madame ; demain je ne l'épouſe point.
J'ai tantôt vû Céſar. Agrippine qu'il gêne,
A l'hymen que je fuis ne conſent qu'avec peine ;
Elle attend le Héros qui la ſçut enflammer ;
Et demande du temps pour apprendre à m'aimer.

Céſar, qui doit l'empire à ſon ayeul Auguſte,
N'a pû lui refuſer une grace ſi juſte :
Le jour de notre hymen eſt remis à ſon choix ;
Et mon ſupplice, enfin, eſt différé d'un mois.
Pour m'arracher, Madame, à cet hymen funeſte,
Rendez-moi votre cœur, & je répons du reſte.
Avant qu'un mois s'écoule, & qu'il ſoit expiré,
L'Empereur eſt mon Pere, & je l'attendrirai.
Chaque jour à ſes pieds j'irai verſer des larmes,
Chaque jour à ſes yeux j'irai vanter vos charmes ;
Senſible à mon amour il en ſera l'appui :
Et votre ſeul mérite obtiendra tout de lui.
Que ſi tant de douleur ne peut vous ſatisfaire,
Au moins en m'oubliant ſongez à votre frere :
Il adore Agrippine, & la veut adorer ;
L'arracher à ſes feux c'eſt le déſeſpérer ;
De ſon ſort, & du mien je vous rens la maîtreſſe.

LIVIE.

Seigneur, par trop d'endroits vous tentez ma foibleſſe.
C'eſt après votre crime un nouvel attentat ;
Que d'appeller mon frere au ſecours d'un ingrat.
Je me défendrai mal pour peu qu'il vous appuye :
Et de peur de me rendre il eſt temps que je fuye.
Ma haine en ſa faveur auroit peine à durer.

DRUSUS.

Si je le rens heureux, qu'ai-je lieu d'eſpérer ?
Deviendrez-vous ſenſible à l'ardeur qui m'anime ?
En faveur de ce frere oublierez-vous mon crime ?
Vous contenterez-vous des maux que j'ai ſoufferts ?
Me ſera-t-il permis de rentrer dans vos fers ?

LIVIE.

Rendez mon frere heureux, ſi vous pouvez le faire ;
Une belle action n'attend point de ſalaire :
Ets'il vous en faut un.....

DRUSUS.

Hé bien, Madame ?

LIVIE.

Adieu.

La Princeſſe Agrippine arrive dans ce lieu.
Servez Germanicus, l'occaſion eſt belle.

SCENE IV.

AGRIPPINE, DRUSUS, FLAVIE.

AGRIPPINE.

SEIGNEUR, je vous apporte une grande nouvelle.
Je perds Germanicus, & le perds à regret ;

Je vous honore trop pour en faire un ſecret.
Je l'aimois tendrement. N'en prenez point d'allarmes :
Puiſqu'il faut pour jamais oublier tant de charmes,
Pour m'en faire un devoir je ſuis prête demain,
En préſence des Dieux de vous donner la main.

DRUSUS.

O Ciel !

AGRIPPINE.

D'aucun ſoupçon n'ayez l'ame bleſſée,
Si je n'ai pas d'abord cette ardeur empreſſée,
Ces deſirs violens, & ces tranſports ſi doux,
Qui deviennent permis en faveur d'un époux :
Votre bonté, Seigneur, à qui tout eſt poſſible,
Avec un peu de temps me rendra plus ſenſible.
Juſques-là, s'il ſe peut, ſouffrez que chaque jour,
Un auſtere devoir vous tienne lieu d'amour.
Je n'abuſerai point d'une bonté ſi rare :
Et par la complaiſance où mon cœur ſe prépare,
Vous aurez de la peine à vous appercevoir,
Si j'agis par amour, ou ſi c'eſt par devoir.

DRUSUS.

Non, c'eſt trop vous gêner : l'Empereur pour vous plaire,

Conſent que pour un mois notre hymen ſe différe.
Je l'ai vû par votre ordre, & ſans être en courroux,
Il m'a promis.....

AGRIPPINE.

Seigneur, je l'ai vû depuis vous.
Je viens de le quitter. Et pour ne vous rien taire,
L'effort qu'en ma faveur vous avez daigné faire,
Ce que ſur vos deſirs vous avez de pouvoir,
Suffit pour m'enſeigner à faire mon devoir.
Je ſuis prête à demain pour le grand hyménée,
Qui doit à votre ſort unir ma deſtinée:
Je l'ai dit à Céſar; & viens vous aſſurer,
Qu'il n'eſt plus à mon choix de pouvoir différer:
Demain aux yeux de Rome il faut qu'il s'accompliſſe.
Et quoique cet hymen me doive être un ſupplice,
J'impoſerai ſilence à ma juſte douleur:
Mes yeux ne diront rien du trouble de mon cœur:
En vous donnant ma foi j'oublierai que j'immole,
Un Héros preſque égal aux Dieux du Capitole:
J'oublierai que ma main étoit dûe à ſes ſoins;
Et ſi je ne vous aime, on le croira du moins.
Pour prix d'un tel effort, & d'un tel ſacrifice,
Du reſte de ce jour ſouffrez que je jouiſſe;
Et que ſi près, Seigneur, de vivre ſous vos loix,

Je ſois en liberté pour la derniére fois.

DRUSUS.

Madame, j'obéis. Ce que je viens d'entendre,
Me ſurprend d'autant plus que je n'oſois l'attendre.
Votre bonté m'accable; & je jure à vos yeux....
Quand j'aurai vû Céſar, je m'expliquerai mieux.

SCENE V.

AGRIPPINE, FLAVIE.

AGRIPPINE.

HE bien, Flavie, hé bien! ſeras-tu ſatisfaite?
Trouves-tu maintenant ma victoire imparfaite?
Ai-je aſſez bien rempli mon ſévére devoir?
A mes ſens interdits reſte-t-il quelque eſpoir?

FLAVIE.

Madame, je comprens quel chagrin vous dévore,
Si pour Germanicus vous ſoupirez encore:
Mais vouloir que Druſus vous épouſe demain;
Avec tranquillité lui donner votre main;
Vous ranger ſous ſes loix avant qu'on vous en preſſe;
Prévenir ſes ſoupçons; ménager ſa tendreſſe;
Dérober tout eſpoir au grand Germanicus;

Tout cela dit assez que vous ne l'aimez plus.

AGRIPPINE.

Attens, attens, Flavie, à tenir ce langage,
Que le sort infléxible ait épuisé sa rage;
Et qu'aux yeux du Sénat, comme je l'ai promis,
D'un tyran odieux j'aye épousé le fils.
Dès qu'il aura ma main, dût ce fils de Tibére,
Se montrer envers moi plus cruel que son pere,
J'oublierai le Héros dont mon cœur est charmé;
Et je le haïrai de l'avoir trop aimé.
Jusques-là je veux bien t'avouer ma foiblesse;
Il a tous mes desirs, & toute ma tendresse:
Dans le cœur qu'on lui vole il a fait des progrès,
Qu'on ne détruira point tant qu'il en sera près.
Avant qu'à le revoir je sois accoutumée,
Je veux que mon hymen le renvoye à l'armée.
L'amour que j'ai pour lui me deviendroit fatal,
Si je ne me hâtois d'épouser son rival.
Depuis que je l'ai vû, la douleur qui l'accable,
M'a causé pour Drusus une haine implacable,
Et si durant un mois je le vois tous les jours,
Mon amour & ma haine augmenteront toujours.
Je ne veux point aimer quand l'amour est un crime;
Je ne veux point haïr ce qu'il faut que j'estime;

Et puiſque malgré moi l'on m'enchaîne à Druſus,
Il eſt de mon devoir de fuir Germanicus.
Pour ſauver ma vertu dans ce déſordre extrême,
Je fais ce que je puis, je m'immole moi-même:
Je me perds. Mais, Flavie, un cœur comme le mien,
Quand la gloire a parlé ne conſulte plus rien.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, PISON.

PISON.

MADAME, pardonnez à mon impatience ;
J'ai beſoin en ſecret d'un moment d'audience :
Ce que je dois vous dire eſt aſſez délicat,
Pour éviter la foule, & pour craindre l'éclat.
Mes jours ſont en danger, & ce mot doit ſuffire,
Si quelqu'autre que vous ſçait ce que je vais dire :
Mais duſſai-je périr, tout me ſemblera doux,
Quand j'aurai ſignalé l'amour que j'ai pour vous.
Je mourrai ſans regret ſi l'objet que j'adore....

AGRIPPINE.

Temeraire Piſon, qu'allez-vous dire encore ?
Ma coupable indulgence entretient votre erreur :
Mais ſi vous n'étouffez cette imprudente ardeur ;
Si jamais vous oſez par un pareil hommage,
Faire au ſang des Céſars un ſi cruel outrage ;

Si vous ne reſpectez le peu que j'ai d'appas ;
Si vous vous oubliez, je ne m'oublirai pas.
Etouffez cette ardeur dont ma gloire murmure.
Vous ne pouvez m'aimer ſans me faire une injure.
Car pour oſer prétendre à vous voir mon époux,
Le ciel met trop d'eſpace entre Agrippine & vous.
Rentrez donc en vous-même, & voyez qui vous êtes.
Druſus ne ſçaura point l'affront que vous lui faites :
Quelque pitié qu'excite un ſi foible rival,
Il trahiroit ſont rang à vous en vouloir mal.
Je lui veux épargner cette indigne vengeance.
Mais par votre reſpect méritez mon ſilence.
A de moindres objets accoutumez vos vœux,
Et ne me forcez point à plus que je ne veux.
Après un tel avis je ſuis prête d'apprendre,
Ce que vous témoignez me vouloir faire entendre ;
Sûre qu'à votre orgueil que je viens d'abaiſſer,
Il n'échappera rien qui me puiſſe offenſer.

PISON.

Malgré ce fier mépris, je ne perds pas l'envie,
De vous être fidéle aux dépens de ma vie.
Quoique ſous votre empire un cœur puiſſe endurer,
A toutes vos rigueurs j'ai ſçû me preparer.

Mon ſort, que vos bontés pouvoient rendre moins rude,
Eſt d'avoir plus d'amour que vous d'ingratitude ;
Et vous condamnerez votre injuſte courroux,
Quand vous aurez appris ce que je fais pour vous.
Quoique Germanicus ſoit la gloire de Rome,
Et que le monde entier n'ait pas un plus grand homme ;
Quoique de ſa défaite il ait vengé Varus,
Aſſujetti le Rhin, ſoûmis Arminius ;
Quoiqu'il ait des vertus dignes qu'on le révére ;
Le bruit de ſes exploits eſt ſuſpect à Tibere ;
Et pour le Conſulat il me fait déſigner,
Si je veux cette nuit l'aller aſſaſſiner.

AGRIPPINE.

L'aſſaſſiner, Piſon !

PISON.

Je l'ai promis, Madame.

AGRIPPINE.

Tu l'as promis ! Sçais-tu que c'eſt m'arracher l'ame ?
Pourras-tu ſans remords te noircir à ce point ?

PISON.

Madame, au nom des Dieux, ne vous emportez point.
C'eſt me perdre.

AGRIPPINE.

Eſt-ce à tort, cruel, que je m'emporte ?
Que je te perde ou non, malheureux, que m'importe ?
Si tu perds un Heros qu'adore l'univers,
Ce qui peut y reſter vaut-il ce que tu perds ?
Pour tranſmettre à ta race une gloire infinie,
Le premier des Céſars épouſa Calphurnie :
La vertu des Piſons qu'on te voit dédaigner,
Eut le bien de lui plaire, & l'honneur de régner :
Et pour le Conſulat qu'on te vient de promettre,
Le plus noir des forfaits t'eſt facile à commettre !
Et tu vas acquerir par un crime odieux,
Ce que par leurs vertus ont acquis tes ayeux.

PISON.

Ce que j'ai fait pour vous vous permet-il de croire,
Que je trahiſſe enſemble & ma flamme & ma gloire;
Et qu'oſant violer les droits les plus ſacrez,
J'immole inſolemment ce que vous adorez ?
Ne vous allarmez point. Quoiqu'on m'ait fait promettre,
Ce forfait par un autre auroit pû ſe commettre :
Et tandis que Céſar s'en remet à mes ſoins,
Un plus méchant que moi n'entreprend rien au moins.

Si mon zéle apparent n'eût abuſé Tibere,
Peut-être pour ce crime eût-il choiſi mon frere:
J'ai honte de le dire, ennemi des vertus,
Pour complaire à Plancine il hait Germanicus.
Appuyé de Tibere il le perdra ſans doute,
Si de la Germanie il ne reprend la route.
Pour le chaſſer de Rome, employez aujourd'hui,
Le pouvoir abſolu que vous avez ſur lui.
Depuis l'ordre cruel que Céſar m'a fait prendre,
J'ai vû Germanicus, mais ſans lui rien apprendre:
Je me ſuis contenté de lui faire ſçavoir,
Qu'avec empreſſement vous cherchiez à le voir.
L'Empereur qui lui parle, & qui ſçait l'art de feindre,
Par de fauſſes bontés veut l'empêcher de craindre;
Et pour mieux déguiſer ce qu'il a réſolu,
Pour demain avec lui votre hymen eſt conclu.
Quelque eſpoir qui le flate ordonnez qu'il s'abſente:
C'eſt un apas mortel que Céſar lui préſente:
Cette fatale nuit finiroit ſon deſtin;
Et Rome ſous Tibere a plus d'un aſſaſſin.
Voilà ce qu'en ſecret je voulois vous apprendre.
Germanicus, Madame, en ce lieu ſe va rendre:
C'eſt à vous qui l'aimez à faire un digne effort,

Pour dérober ce Prince à ſon malheureux ſort.
Ce que je vous demande, en faveur de mon zéle,
Eſt de m'aider vous-même à vous être fidéle;
Et de taire un ſecret qui pourroit me ravir
L'honneur que je reçois quand je puis vous ſervir.

AGRIPPINE.

Pardonnez, cher Piſon, ſi l'horreur d'un tel crime,
Vous a pour un moment dérobé mon eſtime:
Dans les premiers tranſports d'un ſi juſte courroux,
J'aurois fait même injure à tout autre que vous.
Druſus d'un ſi grand crime eſt ſans doute complice,
Piſon?

PISON.

L'en ſoupçonner, c'eſt lui faire injuſtice.
Pour ſon propre intérêt, le ſenſible Druſus,
Voudroit vous voir unie avec Germanicus.
De l'état de ſon ame il m'a fait confidence;
Et je ſçai .... Mais adieu, Germanicus s'avance:
Parlez-lui, le temps preſſe; & ſans faire aucun bruit,
Empêchez que dans Rome il ne paſſe la nuit.

SCENE II.

GERMANICUS, AGRIPPINE.

GERMANICUS.

JE ne ſçai de quel œil vous verrez un coupable,
Dont l'amour violent rend le crime excuſable :
J'ai tantôt, je l'avoue, avec un peu d'aigreur,
D'un injuſte reproche accablé votre cœur :
Vous en avez pleuré ; je l'ai vû : mais, Madame,
La douleur de vous perdre interdit bien une ame ;
Et dans un tel malheur un modeſte courroux,
Auroit mal exprimé ce que je ſens pour vous.
Quand on aime ardemment, & qu'on perd ce qu'on aime,
On ſe fait un plaiſir de ſe perdre ſoi-même ;
Et ſi par votre hymen on m'eût déſeſperé,
A de plus grands efforts je m'étois préparé.
Mais Céſar que j'ai vû, loin de m'être contraire,
M'a reçû comme un fils attendu de ſon pere :
J'ai quitté ſon armée ; & ce crime eſt de ceux,
Dont en un Général l'exemple eſt dangereux.
Cependant ſa tendreſſe excuſant mon audace,

Il ne m'en a parlé que pour me faire grace ;
Et dans le Capitole il conſent que demain,
Vous me combliez de gloire en me donnant la main.
Que vois-je ? Me trompai-je ? Ou pleurez-vous encore,
Ma Princeſſe ?

AGRIPPINE.

Seigneur, ſi je ne vous adore,
Si vous n'êtes vous ſeul l'objet de tout mon ſoin,
Me puniſſent les Dieux que j'en prends à témoin.
Vous avez cru tantôt ma conſtance affoiblie :
Cet outrage eſt cruel ; mais, Seigneur, je l'oublie :
C'eſt un crime forcé dont mon cœur vous abſout :
L'amour qu'on déſeſpére eſt capable de tout.
O ciel ! qui tant de fois a pris ſoin de ſa gloire,
Permets que ce Heros m'aime aſſez pour me croire :
Sauve l'appui de Rome, & mets dans mes diſcours,
Un charme aſſez puiſſant pour conſerver ſes jours.
Je vous aime, Seigneur, nul Romain ne l'ignore :
Je l'ai dit en tous lieux, & veux le dire encore :
Céſar, Druſus, Livie & Piſon ſçavent tous,
Si j'ai d'ambition que celle d'être à vous.
Mon cœur qui de vos vœux s'eſt attiré l'hommage,
Voudroit même pouvoir vous aimer d'avantage ;
Et ſi quelque douleur rend mes ſens agitez,

C'eſt d'avoir moins d'amour que vous n'en méritez.
Vous en allez douter : le malheur qui m'accable,
M'ôte juſqu'au plaiſir de me rendre croyable ;
Et d'infidélité vous m'allez ſoupçonner,
Quand je vous aurai dit qu'il faut m'abandonner.

GERMANICUS.

Moi, Madame ?

AGRIPPINE.

Seigneur, je ſouffre par avance,
Tout ce qu'a de cruel cette fatale abſence :
Je prévois tous les maux qui me vont accabler ;
Et je ne puis enfin les prévoir ſans trembler.
Ma fortune demain ne ſera plus douteuſe ;
J'épouſerai Druſus ; je ſerai malheureuſe :
Mais n'importe ; partez, pour ne plus me revoir :
Laiſſez en me quittant l'amour au déſeſpoir :
Je vous l'ordonne même avec un cœur tranquille.
Il y va de vos jours, tout doit m'être facile ;
Et pour tromper le ſort qu'il vous faut redouter,
Je n'examine point ce qui m'en doit couter.

GERMANICUS.

Et qui peut mettre obſtacle au ſuccès de ma flamme ?
Excepté vos rigueurs, qu'ai-je à craindre, Madame ?
Que pourra de Druſus l'inutile courroux ?
Les bontés de Céſar me répondent de vous.

Vous le verrez demain, pour conſacrer ma gloire,
D'un triomphe ſuperbe honorer ma victoire,
Je m'y ſuis oppoſé, mais ſans rien obtenir;
Et je viens de ſa part vous en entretenir.
Demain Céſar & moi....

AGRIPPINE.

Point de demain, de grace.
D'un péril trop certain cette nuit vous menace:
Seigneur, il faut ſur l'heure abandonner ce lieu.
Dût m'en coûter la vie en vous diſant adieu.
Il m'eſt trop important que votre gloire éclate,
Pour voir d'un œil jaloux l'honneur dont on vous flate:
Avoir mis ſous le joug tant de fiers ennemis,
Les Ubiens défaits, les Bataves ſoumis,
Et les peuples fameux de ces plaines fécondes,
Que l'Elbe & le Danube arroſent de leurs ondes;
Les avoir tous, Seigneur, attaqués & vaincus,
C'eſt ce qu'on attendoit du grand Germanicus.
Après de tels exploits le triomphe eſt bien juſte;
Mais nous ne ſommes plus ſous le régne d'Auguſte:
Satisfait des lauriers moiſſonnés par ſon bras,
Ceux qu'un autre cueïlloit ne le chagrinoient pas.
Mais depuis que des Dieux il augmente le nombre,
Rome de ſa ſplendeur ne conſerve que l'ombre;

Et ſous un Empereur qui ternit ſon éclat,
S'être acquis tant de gloire eſt un crime d'Etat.
Pattez, vous dis-je.

GERMANICUS.

Hé, quoi! voulez-vous que je croye,
Que l'eſpoir de me perdre eſt ce qui fait ſa joye?
Et que de mon retour il feint d'être charmé,
Pour m'ôter tout ſujet de paroître allarmé?
Quoi qu'on vous en ait dit, jugez mieux de Tibére:
Adopté pour ſon fils il me tient lieu de pere:
Des volontés d'Auguſte, il ſe fait une loi;
Et Druſus pour ſa gloire eſt moins ſon fils que moi.
De quelque œil qu'il le voye en cette conjoncture,
Druſus n'eſt qu'un préſent que lui fit la nature;
Un fruit qu'il attendoit du conjugal lien,
Et dont pour s'agrandir il ne pretendoit rien;
Mais ſuivant ce qu'Auguſte eut le ſoin de preſcrire,
Le don qu'il fit de moi fut ſuivi de l'Empire;
Et pour tout dire enfin, l'univers eſt le prix
Des bontés qu'eut Céſar de m'accepter pour fils.
Il eſt vrai que ce Prince, au moins en ma préſence,
Entre Druſus & moi met de la difference:
De mes foibles exploits il parle avec chaleur,
Approuve ma conduite, éléve ma valeur;
En un mot je crois être eſtimé de Tibere,

Comme l'étoit d'Auguſte Agrippa votre pere :
Il m'aime ; il m'en aſſûre avec ſincerité ;
Et je ſerois ingrat ſi j'en avois douté.
Plût au Ciel que vous-même euſſiez vû ſes careſſes,
Et ce qu'un ſi grand Prince a montré de tendreſſes !
Vous en ſeriez touchée, & loin de le haïr . . . .

AGRIPPINE.

Ah ! Seigneur, qu'un Heros eſt facile à trahir !
Et que lorſqu'on poſſede une vertu ſublime,
On ſe livre aiſément aux embûches du crime !
En faveur de Céſar ſoyez moins prévenu,
Seigneur ; depuis qu'il régne il vous eſt inconu.
Je vous l'ai déja dit ; Rome changea de face,
Auſſi-tôt que d'Auguſte il occupa la place,
Et que ſon artifice, après de vains refus,
Hérita de ſon rang & non de ſes vertus.
Ne vous propoſez point l'exemple de ce pere ;
Auguſte étoit ſon maître, & le vôtre eſt Tibere.
L'un, malgré les périls dont il fut menacé,
N'a jamais fait de crime où l'on ne l'ait forcé ;
Et qu'on retranche un an de ſon illuſtre vie,
J'abandonne le reſte à la plus noire envie.
Tant que du monde entier il fut ſeul poſſeſſeur,
Ses ſecrets ennemis admiroient ſa douceur :
Et quand des plus méchans il réſolut la perte,

Loin d'affecter la fraude, il leur fit guerre ouverte.
L'autre, dont l'univers aujourd'hui prend la loi,
En montant ſur le trône en a banni la foi :
A ſa cour, où l'uſage a permis les adreſſes,
On endort ce qu'on hait par de fauſſes careſſes ;
A des maux que l'on cauſe on feint de prendre part ;
Et ce que l'on veut perdre, on le perd avec art.
Seigneur ; ſi vous m'aimez, faites-le moi paroître ;
Uſez bien des momens dont vous êtes le maître ;
De vos fiers ennemis trompez l'indigne eſpoir ;
On en veut à vos jours ; la foudre eſt prête à choir ;
A l'abri des lauriers laiſſez paſſer l'orage.
Il ne m'eſt pas parmis d'en dire davantage :
Je vous en dis aſſez pour vous chaſſer d'ici.
Que perdez-vous en moi pour balancer ainſi,
Seigneur ?

GERMANICUS.

Ce que je perds ! L'ignorez-vous, Madame !
Si le fils de Céſar vous arrache à ma flamme,
S'il faut qu'à cet affront le ciel m'ait réſervé ;
Je perds ce que le monde a de plus achevé.

Je perds, ſi la fortune à ce point m'eſt cruelle,
Des plus hautes vertus le plus digne modéle;
Et pour dire encor plus, je perds, enfin, je perds,
Ce que du ſang d'Auguſte il reſte à l'univers.
Non, Madame; mon cœur plein de votre mérite,
Condamne votre amour s'il veut que je vous quitte:
Mon trépas eſt douteux, & ne le ſera plus,
Si je vous abandonne au pouvoir de Druſus.
Rome, quoi qu'on m'apprête, eſt mon plus fûr aſyle;
Tout autre en vous quittant me ſeroit inutile:
Mes jours, que vos bontés ont ſoin de ménager,
Eloigné de vos yeux ſont-ils hors de danger?
Mais c'eſt trop ſe livrer à de vaines allarmes:
Raſſurez votre eſprit, & retenez vos larmes.
Druſus, que mon bonheur a dû rendre jaloux,
Cherche par cette ruſe à m'éloigner de vous:
Je ne ſçai que lui ſeul qui m'oſe être contraire;
Et pour craindre le fils, je ſuis trop cher au pere.
Mon cœur reconnoiſſant ne peut trop l'avouer;
Des bontés de Céſar j'ai lieu de me louer:
Il vous rend à mes feux, & je ne puis ſans crime,

Soupçonner d'artifice un cœur ſi magnanime.

AGRIPPINE.

Seigneur, à quelle honte allez-vous m'expoſer ?
Il va m'en couter un pour vous déſabuſer.
D'un ami généreux je vais trahir le zéle :
Pour vous prouver ma foi, je vais être infidelle.
Mais quel que ſoit le crime où je dois recourir,
C'en ſeroit un plus grand de vous laiſſer périr.
Diſſipez votre erreur, & connoiſſez Tibere.
Ce Maître ſi chéri qui vous tient lieu de pere,
Qui ſemble à votre gloire appliquer tous ſes ſoins,
Et qui, s'il vous aimoit, vous careſſeroit moins ;
Ce tyran ; car, Seigneur, quoiqu'il ait votre eſtime,
Pour ce Prince cruel ce titre eſt légitime.
Et s'il ne l'avoit pas, il faudroit lui donner,
Puiſqu'il veut cette nuit vous faire aſſaſſiner.

GERMANICUS.

Me faire aſſaſſiner ! Lui, Madame ! On vous trompe.
Céſar.....

AGRIPPINE.

Hé bien ! cruel, ſouffrez qu'il vous corrompe :
Où la mort vous attend précipitez vos pas :
Croyez qui vous veut perdre, & ne me croyez pas.

Je me flatois pourtant de cette triſte gloire,
Que loin d'avoir, Seigneur, tant de peine à me croire,
Un Heros tel que vous, aſſûré de ma foi,
Ne balanceroit pas entre Tibere & moi.
Seigneur, quoique pour moi vous ſoyez tout de flamme,
Souffrez que de Druſus je devienne la femme:
Laiſſez-moi le punir d'avoir troublé vos feux.
Il me rend malheureuſe, & ſera malheureux.
Non que de ma vertu je ne ſois aſſûrée:
Mais ma vie & ſa joye auront peu de durée;
Et quoique je lui doive en qualité d'époux,
Je mourrai de regret de n'être pas à vous.
Voilà de ma tendreſſe une preuve aſſez ample.
Pour ſignaler la vôtre imitez mon exemple:
D'un cœur né pour la gloire effacez tous mes traits,
Et ne m'accablez point d'inutiles regrets.
Après avoir aimé, devenir inſenſible,
Si c'eſt pour un Heros un effort ſi pénible;
Si vous en frémiſſez; quel ſeroit votre effroi,
Si vous aviez le cœur auſſi tendre que moi?

GERMANICUS.

Et que m'importe, helas! quand tout me déſeſpere,

Qui m'arrache le jour de vous, ou de Tibere?
Si j'échappe à ſa haine, expirer de douleur,
Vous perdre, enfin, Madame, eſt-ce un moindre malheur?
Ne craignez pourtant rien de mon amour extrême:
L'ordre que je reçois m'eſt une loi ſuprême:
J'ai peur, ſi je reſtois plus long-temps en ces lieux,
Que mon ſort envers vous ne fût contagieux.
Pour ne pas à l'orage expoſer votre tête,
Je vais par mon exil écarter la tempête;
Et laiſſer au rival que vous me préferez,
Les appas dangereux que j'ai trop adorez.
Si vous m'aimez encor, j'en attens une preuve.
Vous avez aſſez mis ma conſtance à l'épreuve,
Madame; à ma douleur n'offrez aucun ſecours;
Il ſuffit de mes maux pour terminer mes jours:
Ne pleurez point: mon cœur prêt à quitter vos charmes,
Ne peut s'accoutumer à voir couler vos larmes:
Je ne partirai point ſi vous en ſoûpirez;
Promettez-moi.....

AGRIPPINE.

Seigneur, vous me déſeſperez.

Dans l'état déplorable où mon ame eſt réduite,
Je crains votre préſence, & je crains votre fuite.
Cher Prince, que je perds, & que j'aime toujours,
Pour la gloire de Rome ayez ſoin de vos jours:
Et quel que ſoit l'aſyle où vous alliez vous rendre,
Contraignez votre amour à venir me l'apprendre.
De peur d'être écouté ne m'oppoſez plus rien.
Je vous rends votre cœur, & vous laiſſe le mien:
Je ne puis vous l'ôter, quelque effort que je faſſe.
Venez, qu'en vous quittant, Prince, je vous embraſſe;
Et que dans ce moment tous mes ſens interdits.....
Partez, je ne ſçai plus, Seigneur, ce que je dis.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, FLAVIAN.

AGRIPPINE.

VIENT-elle ? l'as-tu vûë ? & puis-je me promettre,
Qu'au généreux Piſon elle ait rendu ma lettre ?
Si du trouble où je ſuis il peut être averti,
S'il peut.... Germanicus ne ſera point parti ;
Quoique d'une impoſture il ne ſoit point capable,
Un peu de défiance eût été pardonnable.
Mon cœur en le quittant ne ſe poſſedoit pas.
Quelque Romain fidéle auroit ſuivi ſes pas ;
Dès hier j'aurois appris s'il s'éloigna de Rome,
Et ne douterois plus du ſort d'un ſi grand homme.....
Juſte ciel ! à ſa perte aurois-tu conſenti ?
Ton ſoin.... Non, ce Heros, ne ſera point parti,

Quand il me le promit, il me trompoit ſans
doute ;
Je l'ai quitté, je ſçai quels efforts il m'en coûte ;
Et s'il eſt vrai qu'il m'aime autant qu'il eſt aimé,
Un départ ſi cruel l'auroit plus allarmé.....

à Flavian.

Tu ne m'as point appris ſi tu voyois Flavie :
Pour hâter ſon retour que ne l'as-tu ſuivie ?
Je ſçaurois maintenant ce que je veux ſçavoir :
Je n'aurois plus de crainte, ou n'aurois plus d'eſpoir ;
Et tout autre deſtin me ſembleroit moins rude,
Que l'affreuſe rigueur de mon incertitude.
De contenter mes veux Flavie a peu de ſoin :
Pour tarder ſi long-temps Rome n'eſt pas ſi loin :
Elle n'ignore pas quelle nuit j'ai paſſée ;
Elle a ſçû quels objets occupoient ma penſée.
J'ai cru voir ſur un char Druſus victorieux :
Un ſpectre encor ſanglant s'eſt offert à mes yeux :
» Si j'oſai vous aimer, il m'en coûte la vie,
Ma-t-il dit ; j'en ai fait confidence à Flavie ;
Et ſi Germanicus voyoit encor le jour,
Elle ſeroit.... Flavie eſt enfin de retour.

SCENE II.

AGRIPPINE, FLAVIE, FLAVIAN.

AGRIPPINE.

HELAS ! Flavie, helas ! que tu m'as miſe en peine ;
Des malheurs que je crains viens me rendre certaine.
Di-moi ce qu'on a fait, & ce que l'on réſout.
Piſon vient-il ? Enfin, éclaircis-moi de tout.
Déſeſpére mon cœur, ou le rend plus tranquille.
Parle.

FLAVIE.

J'ai fait à Rome un voyage inutile,
Madame ; & tous mes ſoins ont été ſuperflus.
On ne m'a rien appris du grand Germanicus.
Pour remplir mon devoir, & pour vous ſatisfaire,
Je n'ai rien oublié de ce que j'ai pû faire :
Mais que pouvoit mon zéle en cette occaſion ?
Rome n'eſt que déſordre & que confuſion.

On y trouve par-tout des eſpions infâmes,
Dont l'art abominable eſt de ſonder les ames ;
Et d'arracher des cœurs, par un ſubtil détour,
Ce qu'on ſent pour Tibere, ou de haine, ou d'amour.
Ces méchans en faveur, par de lâches maximes,
D'un auſſi méchant qu'eux applaudiſſent les crimes ;
Servent ſa tyrannie, & croiroient aujourd'hui,
Ne pas faire leur cour s'ils valoient mieux que lui.
Que vous dirai-je ? On tremble, & loin qu'on ſe hazarde
A vouloir.....

AGRIPPINE.

Parle-moi de ce qui me regarde.
Parle-moi du Heros pour qui j'eus tant d'amour,
Flavie ; & laiſſe-là l'Empereur & la Cour.
Du ſecours de Piſon que dois-je me promettre ?
L'as-tu vû ? Viendra-t-il ? A-t-il reçû ma Lettre ?
S'il ſçavoit ma douleur il ſeroit arrivé.

FLAVIE.

Je l'ai cherché, Madame, & ne l'ai point trouvé.
Je m'en ſuis informée avec un ſoin extrême ;
J'ai vû tous ſes amis, j'ai vû ſon pere même ;

On ne ſçait à la Cour ce qu'il eſt devenu.
On croyoit qu'en ce lieu vous l'auriez retenu.
Druſus en eſt lui-même en des peines cruelles.
Il ne peut, quoi qu'il faſſe, en avoir de nouvelles.
Pour le pompeux hymen qu'on célébre aujourd'hui,
On m'a dit que ce Prince avoit beſoin de lui.
En quelque lieu qu'il ſoit aucun n'en peut rien dire.
On ignore.....

AGRIPPINE.

Il ſuffit; ſouffre que je reſpire.
Ce que je deſirois, Flavie, eſt arrivé;
Mes ſouhaits ſont remplis: mon amant eſt ſauvé.
Ciel, qui m'as écoutée, & qui loin de l'orage,
As mis en ſûreté ton plus parfait ouvrage,
Aux dépens de ma vie acheve ſon bonheur.
Ainſi que de ſes yeux bannis-moi de ſon cœur.
Helas! ſi ſa tendreſſe eſt égale à la mienne,
Suivi de ſon amour, que crois-tu qu'il devienne?
Par les maux que je ſens je comprends ſes douleurs.
Il en mourra. Qu'il vive, & qu'il s'engage ailleurs.
Que d'un plus digne objet ſon ame poſſedée,

De mes foibles appas lui dérobe l'idée :
Voilà quels ſont mes vœux : & pour être exaucez,
Dieux ! à qui je les fais, ils me coûtent aſſez.
Tout grand qu'eſt mon malheur, il n'eſt pas ſans reméde,
Flavie ; un peu de joye à ma douleur ſuccéde :
Tu n'as point vû Piſon, mon cœur eſt raſſuré :
Avec Germanicus Piſon s'eſt retiré.
Soit qu'il ait redouté la fureur de Tibere,
Soit que ſon zéle ardent n'ait ſongé qu'à me plaire,
De ce Prince ſans doute il a ſuivi les pas.

FLAVIE.

Je voudrois qu'il fût vrai, mais je ne le crois pas.
Si j'oſe m'expliquer, mon erreur eſt extrême,
Ou bien Germanicus n'eſt point parti lui-même.
Le ſoupçonner de fuir, c'étoit lui faire tort.
Madame, il vous adore, & ne craint point la mort.
S'il vous eût obéie, il eût trahi ſa flamme.

AGRIPPINE.

Ne me déguiſe rien. L'as-tu vû ?

FLAVIE.

Non, Madame ?
Mais

Mais Albin eſt à Rome, & je l'ai rencontré.
Auſſi-tôt qu'à mes yeux le hazard l'a montré,
De l'ordre que j'avois je me ſuis ſouvenue.
Il s'en eſt peu fallu qu'il ne m'ait méconnue ;
A la fin l'ame émue, & le cœur interdit,
J'irai voir la Princeſſe, eſt tout ce qu'il m'a dit.
J'ai vû dans ſes regards un déſordre funeſte ;
Et je doute.... Je crains de vous dire le reſte.

AGRIPPINE.

Parle, je te l'ordonne, ou ceſſe de me voir.
Je crains plus de malheurs, que je n'en puis ſçavoir.
Ne me dérobe pas la douceur de me plaindre.
C'eſt croître ma douleur que la vouloir contraindre.
Finis l'incertitude où flottent mes eſprits.
Germanicus eſt mort ?

FLAVIE.

Je n'en ai rien appris,
Madame. Mais enfin s'il faut parler ſans feindre,
Pour un Prince ſi cher vous avez lieu de craindre.
On à fait en tumulte aſſembler le Senat :
On parle ſourdement de quelque aſſaſſinat.

AGRIPPINE.

Ah, Dieux !

FLAVIE.

On ne dit point, tant on craint ſa colere,
A quelle illuſtre vie en a voulu Tibere;
Car à chaque forfait dont il s'oſe flétrir,
Ce que Rome a de grand eſt ce qu'il fait périr.
Jamais ſous un tyran les coupables ne tremblent;
Ils ne s'attaquent point à ceux qui les reſſemblent;
Mais près d'un Empereur ſous le vice abbatu,
C'eſt un crime à punir qu'avoir trop de vertu.
Si pour Germanicus Rome craint quelque choſe,
Ce qu'il a de mérite en eſt la ſeule cauſe.
Juſqu'ici cependant on ignore ſon ſort.

AGRIPPINE.

On l'ignore! Di tout. Germanicus eſt mort.
C'eſt me nier en vain ce qu'il faut que je ſçache:
Jamais de ſes pareils le trepas ne ſe cache:
L'univers, dont leur bras fut toujours le ſoutien,
Pour douter de leur ſort les obſerve trop bien:
Par-tout où les conduit l'ardeur qui les ſeconde,
Ils attachent ſur eux les yeux de tout le monde;
Et bientôt dans ce lieu le Senat déſolé,
M'apprendra par ſes pleurs ſi l'on s'eſt immolé
Un Heros, qui naguere idolâtré dans Rome,

Entre les Dieux & lui ne voyoit aucun homme.
Me l'apprendra ! que dis-je ? en doutai-je ? non,
non ;
Les crimes de Tibere ont fait tout ſon renom.
Depuis qu'à ſes deſirs les deſtins ſont propices,
Il ne s'eſt ſignalé que par des injuſtices.
Le lâche aura dans l'ombre, au gré de ſes ſou-
haits,
Par le plus noir de tous couronné ſes forfaits.
Il aura.... Quel ſoupçon dans mon cœur vient
de naître ?
Seroit-il vrai, grands Dieux ! que Piſon fût un
traître ?
Lui de qui tant de fois le zéle peu commun....
Il m'aime, il l'a fait voir ; n'importe, c'en eſt un.
Pour venger ſon amour que ſa rage ſurmonte,
Il a fait ce grand crime & ſe cache de honte :
Aux fureurs d'un tyran ſon déſeſpoir s'eſt joint.
Je ne m'étonne plus s'il ne ſe montre point :
Il me craint. Va, méchant, ta crainte eſt inutile :
A qui veut l'imiter Céſar offre un aſyle ;
Et tu peux hautement prétendre au Conſulat,
Après l'heureux ſuccès d'un ſi noir attentat.
Flavie, as-tu compris la grandeur de ma peine ?

FLAVIE.

Albin de votre ſort va vous rendre certaine ;
Il vient.

SCENE III.

AGRIPPINE, ALBIN, FLAVIE, FLAVIAN.

AGRIPPINE.

HE bien ! Albin, ce que j'aimois eſt mort ?
Germanicus.....

ALBIN.

Piſon a terminé ſon ſort,
Madame.

AGRIPPINE.

Le perfide ! Et tu ne peux me dire
En quel endroit fatal l'aſſaſſin ſe retire ?
J'irois malgré Céſar qui ſe fait ſon appui,
Exprimer dans ſon ſang l'horreur que j'ai pour lui,
Après tous ſes exploits quel opprobre pour Rome,
De voir ſous de tels coups expirer un tel homme !

Ce trépas vû des Dieux ayant dû les toucher,
Que ne le vengent-ils, s'ils n'ont pû l'empêcher?
Albin pour m'accabler ſatisfais mon envie:
Comment Germanicus a-t-il perdu la vie?
Le perfide Piſon oſa-t-il l'attaquer?
De peur de m'attendrir tu n'oſes t'expliquer.
Parle; je ſçai ſa mort, je puis ſçavoir le reſte.

ALBIN.

Me préſervent les Dieux d'un emploi ſi funeſte!
Donnez moins de créance à des rapports confus.
Germanicus reſpire, & Piſon ne vit plus.

AGRIPPINE.

Et Piſon ne vit plus!

ALBIN.

Non, Madame.

AGRIPPINE.

Qu'entens-je?

ALBIN.

Germanicus le pleure, & peut-être le venge.
Piſon en le ſervant a fini ſon deſtin.
Je ne puis ſans frémir en nommer l'aſſaſſin.
Pour jetter dans votre ame une horreur légitime,
Je vais vous étaler la noirceur de ſon crime;
Et de Piſon mourant vous tracer un portrait,
Qui vous faſſe oublier l'affront qu'il vous a fait.

Quoique Germanicus crût ſa mort aſſûrée,
Et qu'en le careſſant l'Empereur l'eût jurée,
Ne pouvant l'éviter s'il quittoit vos appas,
Il la voyoit venir, & ne la fuyoit pas.
Si de quelque douleur ſon ame étoit frapée,
C'étoit du ſeul regret de vous avoir trompée;
Et de s'être attiré de ſi tendres adieux,
Sans avoir eu deſſein d'abandonner ces lieux.
Mais ce Prince, ſenſible à vos juſtes allarmes,
Vouloit en vous trompant vous épargner des larmes;
Et par le feint départ que ſon cœur projettoit,
Calmer l'inquiétude où ſon ſort vous jettoit.
En ſortant d'avec vous il fut revoir Tibere;
Qui profanant toujours le ſacré nom de pere,
D'abord qu'il l'apperçoit lui préſente la main:
Et pour hâter l'effet de ſon lâche deſſein,
Dans un appartement où la richeſſe abonde,
Marqué dans le Palais pour l'heritier du monde,
Le conduit avec pompe, & veut que ſon aſpect,
Aux premiers de ſa cour imprime du reſpect.
Il le quitte: & ſoudain à force d'artifices,
Contre un fils ſi fameux anime ſes complices.
De crainte d'éclairer le plus noir des forfaits,
On diroit que le jour diſparoit tout exprès:

Il fait place à la nuit ; qu'une main criminelle,
Au premier des humains alloit rendre éternelle,
Si Piſon, toujours prêt à faire ſon devoir,
De la part de Druſus ne l'étoit venu voir ;
Pour lui dire en ſecret que Céſar par envie,
Armoit des aſſaſſins pour attaquer ſa vie :
Et pour tout rendre aiſé dans l'horreur de la nuit,
Qu'il devoit le mander ſans eſcorte & ſans bruit.
De peur d'être accuſé d'avoir trahi Tibere,
Il ſe retire enſuite, & défend qu'on l'éclaire.
A peine eſt-il ſorti qu'un grand bruit nous ſurprend :
Sans en être effrayé Germanicus l'entend :
Senſible à ma priere, avant que de paroître,
Il me permet de voir quel ſujet le fait naître ;
Et Piſon, dont le ſang crioit vengeance aux Dieux,
Eſt le premier objet qui m'a frapé les yeux.

AGRIPPINE.

Que je le plains, Albin, & que ſon ſort me touche !

ALBIN.

Je me ſuis à l'inſtant approché de ſa bouche.
Son cœur prêt d'expirer luttoit contre la mort :

Cependant à ma voix il m'a connu d'abord.
Si pour Germanicus ta paſſion eſt forte,
De ſon appartement empêche qu'il ne ſorte,
M'a-t-il dit. C'eſt à lui qu'en vouloit l'aſſaſſin,
Qui par un crime horrible a fini mon deſtin.
De la main de mon frere..... A ce mot il ſoupire;
Et durant quelque temps demeure ſans rien dire.
A la fin, quoique foible, il éleve ſa voix;
Et faiſant un effort pour la derniere fois:
Mon frere, pourſuit-il, à la gloire inſenſible,
A pour Germanicus une haine invincible:
Et m'ayant vû ſortir de ſon appartement,
Après m'avoir dans l'ombre atteint mortelle-
ment,
Reconnois, m'a-t-il dit, la main qui t'aſſaſſine:
C'eſt celle de Piſon, du mari de Plancine;
Et ſi dans ce moment je ne t'euſſe attaqué,
Mon frere te cherchoit qui ne t'eût pas manqué.
De Céſar qui te hait devenu le complice,
Je lui fais avec joye un ſi grand ſacrifice.
Meurs. A ces mots le lâche, aſſiſté de Rufus,
Croyant au lieu de moi perdre Germanicus,
Me releve de terre; & de l'indigne épée,
Que d'un ſang plus illuſtre il vouloit voir trem-
pée,

Réſolu d'aſſouvir ſa coupable fureur,
Me perce en tant d'endroits, ſans toucher à mon cœur,
Qu'il ſemble que le ſort en ſouffrant ma ruine,
Ait voulu reſpecter l'image d'Agrippine;
Et me donner le temps d'implorer ſa bonté,
Pour avoir le pardon de ma témérité.
Apprens lui, cher Albin, qu'il m'eût été facile,
De prolonger le cours d'une vie inutile,
Et de me garantir d'un ſi funeſte ſort;
Si l'aveu de mes feux n'eût mérité la mort.
De ſes juſtes mépris me voyant la victime,
Un trépas immortel éterniſoit mon crime:
Ne pouvant de ma flamme interrompre le cours,
Je mourois à toute heure; & l'adorois toujours.
Puiſqu'à Germanicus j'ai conſervé la vie,
D'un bonheur aſſez grand ma diſgrace eſt ſuivie:
Ils ſont nés l'un pour l'autre, & mes ſinceres vœux.....
Adieu. Le juſte ciel puiſſe les rendre heureux!
Ce ſouhait achevé d'un ſoupir tout de flamme,
Il prépare avec joye un paſſage à ſon ame;
Et ſûr qu'en vous ſervant il va perdre le jour,
Prend les traits de la mort pour les traits de l'amour.

AGRIPPINE.

Cher Piſon, qui m'aimois d'une amitié ſi pure,
Pardonne à mon orgueil ce qu'il t'a fait d'injure ;
Et pour prix de tes ſoins dignes d'un autre ſort,
Daigne accepter les pleurs que je donne à ta mort.

SCENE DERNIERE.

AGRIPPINE, GERMANICUS, DRUSUS, LIVIE, ALBIN, FLAVIAN, FLAVIE.

AGRIPPINE.

OU venez-vous, Seigneur, & quelle eſt votre envie ?
L'infortuné Piſon vient de perdre la vie :
Des deſſeins de Céſar ſa mort vous éclaircit.
Fuyez, Seigneur.

GERMANICUS.

Albin m'en a fait le récit,
Madame ; & le Senat par un ordre équitable,
Pour venger ce trépas fait chercher le coupable.

Céſar qui de ce crime a lieu d'être ſurpris....

AGRIPPINE.

Céſar, Seigneur? Albin vous a-t-il tout appris?
Vous a-t-il dit?... Céſar eſt ſurpris de ce crime!
Que je vous plains, Seigneur, d'être ſi magnanime!
Tout ce que dit Céſar vous doit être ſuſpect.

à Druſus.

Prince, il eſt votre Pere; & je perds le reſpect:
Mais de ſa cruauté vous avez connoiſſance.

DRUSUS.

Epargnez-le, Madame, au moins en ma préſence;
Et ſi quelque forfait vous le rend odieux,
Souffrez que mon devoir en détourne mes yeux.
L'aſſaſſin de Piſon, puiſqu'il s'eſt fait connoître,
A l'aſpect des tourmens ſe dédira peut-être:
Suſpendez juſques-là votre reſſentiment;
Et des mains de Céſar recevez votre amant.
Pour nous faire paroître une bonté de pere,
Il me rend ma Princeſſe, & vous donne à mon frere:
Pour vous en aſſûrer il nous envoye ici.

AGRIPPINE.

Il nous veut perdre tous, puiſqu'il en uſe ainſi.

Je le connois, Seigneur; ſes bontés ſont à craindre.

LIVIE.

Ne craignez rien; Céſar s'eſt expliqué ſans feindre.

Nous ſortons du Palais, où le peuple irrité
Redemandoit mon frere, & s'étoit révolté:
Il alloit s'échaper à quelque violence,
S'il ne l'eût appaiſé par ſa ſeule préſence.
Céſar, qui de ce trouble a craint l'événement,
S'eſt réſolu ſans peine à ce grand changement:
Et ce qu'a fait Druſus en faveur de mon frere,
A réparé ſa faute, & calmé ma colere.

GERMANICUS *à Agrippine.*

Je n'ai plus, ma Princeſſe, à combattre que vous.

Céſar s'eſt déclaré; j'ai vaincu ſon courroux:
Vous ſeule à mon bonheur pouvez être contraire;
Vous ſeule.....

AGRIPPINE.

Non, Seigneur, j'ai le cœur trop ſincere;
Je vous aime: ce mot vous répond de ma foi; ....
Et je me dois à vous ſi l'on me rend à moi.
Mais l'Empereur.....

GERMANICUS.

Madame, il eſt au Capitole;
C'eſt dans ce lieu ſi ſaint qu'il veut tenir parole:
Le Senat l'accompagne; & voici le grand jour,
Qu'avec impatience attendoit notre amour.
Puiſqu'à nous rendre heureux la fortune conſpire,
Ne donnons pas au ſort le temps de la dédire:
Allons au Capitole où Céſar nous attend;
Et craignons les retours de ſon eſprit flottant.
Vous cependant, Albin, qui m'êtes ſi fidéle,
Au pere de Piſon allez offrir mon zéle;
Parlez-lui de ſon fils, & faites un effort,
Pour marquer la douleur que me cauſe ſa mort.

FIN.

MARIE STUARD,

REINE D'ECOSSE.

TRAGÉDIE.

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE DUC

DE S^T AIGNAN,

PAIR DE FRANCE,

Chevalier des Ordres du Roy, Premier Gentilhomme de ſa Chambre, Gouverneur & Lieutenant Général pour Sa Majeſté de la Ville, Citadelle & Province du Havre.

MONSEIGNEUR,

Je ne ſçai point imiter ces Ecrivains, qui par d'ingenieux menſon-

ges accablent de louanges des perſonnes qui ne les méritent pas. Je ne dirai rien ici à votre gloire, que ce que la vérité a pris ſoin de m'en apprendre : mais les vertus qu'on ne peut vous conteſter vaudront bien aux yeux éclairés celles qu'on invente pour les autres. Se faſſe qui voudra des Heros de ces favoris de la fortune, qui élevés par ſon caprice ne manquent jamais de tomber par ſes révolutions. Je ſçai MONSEIGNEUR, ce que vous êtes par le ſang dont vous ſortez : comme il en eſt peu de plus illuſtre, il en eſt peu auſſi qui ſoit dans une plus grande élevation ; mais dans quelque rang que vous ſoyez, vous n'en êtes point redevable à la fortune ; & s'il n'étoit attaché à votre naiſſance, l'équité en auroit fait le prix de votre mérite. La diſtinction dont vous honore un Monarque, qui par ſes vertus ſe fait diſtinguer de tous les autres Rois de la terre, dit bien mieux que je ne le pourrois faire quelles qualités vous devez.

avoir pour la mériter : il y a peu de perſonnes à ſa Cour pour qui ſon eſtime ſe ſoit plus hautement déclarée ; & ſi elle peut s'acquerir par le zéle le plus pur, & par la fidélité la plus inviolable, il n'y en a point dans tous ſes Etats à qui elle ſoit mieux dûe qu'à Vous. Toujours infatigable pour le ſervice de ſa Majeſté, votre vigilance vous fait trouver par-tout, & ne rencontre aucun obſtacle qu'elle n'applaniſſe. Faut-il faire ſucceder les vertueux plaiſirs à ſes occupations heroïques, votre eſprit, dont les lumieres ſont ſi étendues, ajoûte des beautés à ce que font de plus achevé les plus ſçavans Maîtres. Faut-il travailler pour ſa gloire, votre valeur ne peut ſouffrir que vous vous repoſiez ſur les lauriers que vous avez cueillis, tant que vous trouvez à en cueillir de nouveaux ; & jamais homme n'a mieux juſtifié que vous que le grand génie & le grand courage ne ſont pas incompatibles. Que la médiſance & l'envie exami-

nent avec tant de ſeverité qu'il leur plaira ce que je prends la liberté de dire de Vous, & qu'elles m'accuſent de flaterie ſi elles l'uſent. A quelque inſolence que leur inclination les porte, il eſt des vérités qu'elles ſont contraintes de reſpecter; & votre nom prononcé doit ſuffire pour leur impoſer ſilence. C'eſt en vain, MONSEIGNEUR, qu'elles ſe ſont déchaînées avec tant d'impetuoſité contre la Tragédie que je vous préſente: les témoignages que vous avez eu la bonté de rendre en ſa faveur, lui ont acquis une réputation à l'épreuve de leurs traits les plus empoiſonnés; & s'il m'eſt permis de rappeller le plaiſir le plus ſenſible que j'aye eu de ma vie, les larmes que vous ne pûtes vous empêcher de répandre à la premiere lecture que j'en fis, m'étoient d'illuſtres garans du ſuccès qu'elle devoit avoir à la ſeconde. J'aurois aſſez de modeſtie pour ne pas vous faire reſſouvenir que vous fûtes témoin des applaudiſſe-

mens que je reçûs, ſi le reſpect & la reconnoiſſance ne m'obligeoient à défendre les ſuffrages de tant de perſonnes de la plus haute qualité, & du plus ſublime mérite, qui ayant écouté mon ouvrage ſans prévention, en dirent leur ſentiment ſans injuſtice. Il eſt vrai, MONSEIGNEUR, que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les plus honnêtes gens de l'Europe ſe ſont déclarés pour Marie Stuard contre l'oppreſſion & la calomnie : ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle a été perſecutée par l'erreur & par l'ignorance : ſon ſort eſt d'être éternellement condamnée par des Juges corrompus, & de conſerver éternellement ſa gloire malgré les efforts qu'on a toujours faits pour la détruire. Après tous les avantages que vous lui avez procurés, la généroſité qui vous eſt ſi naturelle vous ſollicite à lui donner un aſyle, plus ſacré & plus inviolable que celui qu'elle reçut autrefois d'une tête couronnée. L'Hiſtoire remarque que la

Reine Elizabeth en lui envoyant offrir une retraite dans ſes Etats, lui fit préſenter un cœur de diamans, qui fut moins une marque de ſon amitié qu'un préſage de la dureté du ſien. Ce n'eſt point, MONSEIGNEUR, un cœur de diamant que Marie Stuard vous demande : c'eſt ce cœur ſenſible, ce cœur bienfaiſant, ce cœur qui en captive tant d'autres par ſa bonté, qu'elle veut s'efforcer de mériter par un reſpect auſſi profond que celui avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & obéiſſant ſerviteur,
BOURSAULT.

ACTEURS.

MARIE STUARD, Reine d'Ecoſſe.

ELISABETH, Reine d'Angleterre fille de Henry VIII. & d'Anne de Boulen.

LE DUC DE NORFOLC, autrefois favori d'Eliſabeth.

LE COMTE DE MORRAY, frere naturel de Marie Stuard.

LE COMTE DE NEUCASTEL, ami du Comte de Morray.

LANCASTRE, Confidente d'Eliſabeth.

MELVIN, Ecuyer de Marie Stuard.

KENEDE, } Suivantes de Marie Stuard.
ALBIONE, }

KILLEGRE, Capitaine des Gardes d'Eliſabeth.

EURIC, Lieutenant des Gardes d'Eliſabeth.

GARDES.

La Scéne eſt à Londres.

MARIE

MARIE STUARD,

REINE D'ECOSSE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE NEUCASTEL, EURIC.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

JRIC, dans ce Palais ne m'ac-
compagnez pas.
In ordre exprès du Duc conduit ici
mes pas.

Son cœur brûle en ſecret d'une nouvelle flamme ;
Ou quelque grand deſſein doit rouler dans ſon ame.
Pour me le confier il m'a mandé trois fois :
Mais toujours quelque obſtacle a retenu ſa voix.
Quoique l'ambition ou l'amour entreprenne,
Ce ſecret de ſon cœur n'échape qu'avec peine.
Il me rappelle encor avec empreſſement ;
Et je veux profiter de cet heureux moment.
S'il me parle en ce lieu, quoiqu'il puiſſe m'apprendre,
Le Comte de Morray peut aiſément l'entendre :
Dans l'endroit concerté j'ai déja pris le ſoin,
De conduire moi-même un fidéle témoin.
Pour le bien de l'Etat le Comte y devroit être.

EURIC.

Seigneur, en ce moment il nous entend peut-être.
Je viens vous répéter les ſermens qu'il a faits,
De porter votre ſort plus loin que vos ſouhaits.
Si juſqu'à ſon hymen Eliſabeth l'éleve,
Si par la mort du Duc cette action s'acheve,
Sans ceſſe de ſon trône infatigable appui,
Vous douterez qui régne ou de vous ou de lui.

Je me fie à ſa foi. Qu'il ſe fie à mon zéle.
Vaincu par ſes raiſons je lui ſerai fidéle.
Un ſerment ſolemnel après de grands combats,
Vient de m'aſſocier à tous ſes attentats.
Je vous l'ai déja dit ; c'eſt avec violence
Que j'embraſſe le crime & quitte l'innocence :
Mais en vain ma vertu révolte ma raiſon ;
Les remords déſormais ne ſont plus de ſaiſon.
Le Duc dont la conduite eſt ſuſpecte à la Reine,
Se creuſe un précipice où j'ai peur qu'il m'entraîne :
Quoique de ma fortune il ait été l'appui,
J'aime mieux l'y pouſſer qu'y tomber avec lui.
Pour eſſai d'injuſtice, inſenſible à la gloire,
Déja de cent bienfaits j'ai perdu la mémoire ;
Et lorſqu'on eſt ingrat, ne ſçavez-vous pas bien,
Que les autres forfaits ne coûtent preſque rien ?
Quelqu'un vient : C'eſt le Duc. Soit qu'il aime ou conſpire,
Allez prêter l'oreille à ce qu'il va me dire.

SCENE II.

LE DUC DE NORFOLC, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LE DUC DE NORFOLC.

COMTE.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur ?

LE DUC DE NORFOLC.

De grace, employez tous vos ſoins,
A voir ſi dans ce lieu nous ſommes ſans témoins.
Haï d'Eliſabeth, je ne fais point de doute,
Que je ne ſois perdu ſi quelqu'un nous écoute.
Déja depuis long-temps ce Palais malheureux,
Pour les gens de ma ſorte eſt un lieu dangereux.
Il faut près de la Reine être flateur & traître:
Juſqu'ici tout mon crime eſt de n'avoir pû l'être;
Mais puiſque de mon zéle on s'oſe défier,
Il faut l'être une fois pour me juſtifier.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, nous ſommes ſeuls. Tout paroît favorable.....

LE DUC DE NORFOLC.

D'un effort généreux vous ſentez-vous capable ?
Avant que de répondre interrogez-vous bien,
Et ſi vous heſitez ne me promettez rien.
Pour peu que la fortune à mes vœux ſoit contraire,
Vos jours ſont en danger, je ne puis vous le taire :
Et pour tout privilége, en un degré ſi haut,
Je vous traîne avec moi ſur un même échafaut.
Un cœur tel que le mien n'a point l'art de ſurprendre.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, me voilà prêt. Que faut-il entreprendre ?
Quel que ſoit le péril où je dois m'expoſer,
Mon zéle & vos bienfaits me le font mépriſer,
Que le ſort à ſon gré vous flate ou vous outrage,
Je n'oublirai jamais que je ſuis votre ouvrage ;
Et que par vos bontés je me vois dans un rang,
Digne d'un plus grand homme, & d'un plus noble ſang.
Je n'examine point quelle main vous opprime :
Pour défendre vos droits je crois tout légitime :
Rien ne m'eſt plus ſacré que ce que je vous doi ;

Et la reconnoiſſance eſt ma premiere loi.
Ainſi que vos bontés mon zéle eſt ſans limites.

LE DUC DE NORFOLC.

Puis-je me repoſer ſur ce que vous me dites ?

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Oui, Seigneur ; Et bientôt par mes ſoins empreſſez,
Vous connoîtrez vous-même à quel point.....

LE DUC DE NORFOLC.

C'eſt aſſez.
Comte de Neucaſtel, je vous ouvre mon ame.
Je ſuis las d'obéir aux ordres d'une femme.
Depuis qu'Eliſabeth régne ſur les Anglois,
L'injuſtice triomphe, & fait taire les Loix.
Pembroc, qui le premier la fit proclamer Reine,
Ne fut pas à couvert de ſon injuſte haine :
Dès qu'il l'eut affermie en cet auguſte rang,
Pour le prix de ſon zéle elle eut ſoif de ſon ſang ;
Et d'un ſi ferme appui priva ſon diadéme,
Si-tôt que ſur ſa tête il l'eut poſé lui-même.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, des maux paſſés perdons le ſouvenir ;
Il en eſt de préſens, & qu'il faut prévenir.
Depuis combien de temps une Reine innocente,
Dans les fers, dans l'opprobre eſt-elle gémiſſante ?

Verrons-nous ſans horreur un ouvrage ſi beau,
Achever ſes deſtins par la main d'un Bourreau?
La fiere Eliſabeth, Princeſſe illegitime,
Qui n'eut point vû le jour ſans le ſecours d'un crime,
Peut-elle aſſujettir la Majeſté des Rois,
A l'indigne rigueur de ſes injuſtes loix?
Que dira l'avenir d'une audace ſi grande?
Donnons à la vertu l'appui qu'elle demande;
Des maux dont on l'accable interrompons le cours.
C'eſt de notre valeur qu'elle attend du ſecours.

LE DUC DE NORFOLC.

J'aurois moins tardé, Comte, à lui montrer mon zéle,
Si j'avois cru trouver un ami ſi fidéle:
Mais dans une occurrence où tout doit m'effrayer,
A quel homme à la Cour pouvois-je me fier?
Pour m'y rendre coupable on met tout en uſage:
Il n'eſt point là d'ami qui n'ait plus d'un viſage:
Tel qui m'offroit ſon ſang me refuſe ſon bras;
Et mes plus grands bienfaits n'ont fait que des ingrats.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Suivons les mouvemens que le ciel nous inſpire.

D'une Reine odieuſe il veut finir l'empire.
Injuſte aux étrangers, cruelle à ſes ſujets,
Elle eſt d'intelligence à remplir nos projets:
Et pour nous dérober au joug qui nous opprime,
S'il faut que malgré nous il nous échape un crime,
De quoi que nôtre eſprit puiſſe être combattu,
C'eſt un crime forcé qu'approuve la vertu.
S'il vous manque, Seigneur, un bras pour le commettre,
Pour le bien de l'Etat je puis tout me permettre:
Ne laiſſez point languir mon zéle impatient.
L'eſprit d'Eliſabeth inquiet, défiant,
Tend des piéges ſecrets que jamais on n'évite,
A moins qu'on n'entreprenne auſſi-tôt qu'on médite.
En de plus dignes mains tranſmettons ſon pouvoir,
Avant qu'elle ait le temps de s'en appercevoir.
Enfin preſcrivez-moi ce qu'il faut que je faſſe.

LE DUC DE NORFOLC.

Non, non, je ne veux point mériter ma diſgrace.
Les plus heureux forfaits ne ſçauroient me tenter.

Si de votre ſecours j'oſe ici me flater,
Dans l'auguſte Stuard j'aime la vertu même,
Et tout ſemble d'accord pour perdre ce que j'aime.
Son frere (ſi ce nom lui doit être permis)
Eſt le plus dangereux de tous ſes ennemis.
Pour ne pas offenſer la beauté que j'adore,
Mon cœur n'exhale point le feu qui le dévôre:
Quoiqu'il porte en tous lieux les traits qui l'ont frapé,
Jamais de mon amour rien ne m'eſt échapé:
Entre une Reine & moi le ciel met tant d'eſpace,
Que je n'oſe à ſes yeux étaler mon audace;
Et n'étoit le ſecours que j'attens de vos ſoins,
Jamais un feu ſi pur n'auroit eu de témoins.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Vous ne pouviez, Seigneur, dans un ſein plus fidéle,
Dépoſer le ſecret d'une flamme ſi belle.
Tout mon ſang répandu pour vous prouver ma foi,
Ne m'acquitteroit pas de ce que je vous doi.
Offrez-moi le moyen de vous faire paroître....

LE DUC DE NORFOLC.

Gouverneur des Cinq-Ports, vous én êtes le maître.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Oui, Seigneur, je le ſuis : Et c'eſt par votre choix.

Que puis-je ? Commandez. Et quoique je hazarde.....

LE DUC DE NORFOLC.

De l'illuſtre Stuard j'ai corrompu la garde.
Et ſûr du prompt ſecours que vous m'avez offert,
J'attens que pour ſa fuite un Port me ſoit ouvert.
Ma vie eſt enchaînée à cette confidence :
Mais avec tant de zéle & de reconnoiſſance,
Avec tant de bonté, tant d'ardeur, tant de foi,
Mes déplorables jours vous ſont plus cher qu'à moi.
Je ne les riſque point quand je vous les confie.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Je ne puis condamner une ſi noble envie :
Mais de ce grand deſſein l'événement douteux,
Expoſe votre tête au ſort le plus honteux.
Souvent de tels projets ont des ſuites cruelles ;
Des ſoldats corrompus ſont rarement fidéles ;
Et vous n'ignorez pas, Seigneur, que ſur ce point
La Reine eſt inflexible, & ne pardonne point
A la Cour, où la foi n'oſe preſque paroitre,

L'eſpoir de s'agrandir fait aiſément un traitre.
Si vous êtes ſurpris, vous vous perdez.

LE DUC DE NORFOLC.

Helas !
Tout eſt perdu pour moi ſi je ne me perds pas.
Des Juges dévoués, ſans honneur, ſans naiſſance,
D'une Reine adorable ont proſcrit l'innocence :
L'injuſte Eliſabeth, maitreſſe de ſon ſort,
Dans ſes cruelles mains tient l'arrêt de ſa mort,
Dès demain le clarté lui peut être ravie :
Le temps preſſe. Un moment décide de ſa vie.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, à ces raiſons je n'oſe m'oppoſer :
La grandeur du péril les doit autoriſer.
Pour dérober ſa vie au ſort qui la menace,
Dites-moi quel effort vous voulez que je faſſe.
Encore un coup, Seigneur, je ſuis prêt.....

LE DUC DE NORFOLC.

Qu'il m'eſt doux
D'avoir dans mon malheur un ami tel que vous !
Comte, puiſque pour moi votre ardeur eſt ſi grande,
L'effort dont j'ai beſoin, & que je vous demande,
C'eſt d'aider à mon zéle à mettre en liberté,

La plus haute vertu qui jamais ait été :
C'eſt d'aider à mon zéle à ſauver une Reine,
Qui par les droits du ſang eſt votre Souveraine.
Celle qui ſur ſon trône oſe impoſer des loix,
A la force pour titre, & ſes crimes pour droits.
Si je ſors d'Angleterre, & qu'on vous y retienne,
Je ſçai que votre tête y répond de la mienne ;
Mais ſous un ciel plus doux accompagnez nos pas :
Suivez notre fortune en de meilleurs climats ;
Vous ne laiſſez ici ni Maitreſſe ni Femme ;
Et ſi l'ambition eſt ſenſible à votre ame,
Quel rang n'aurez-vous point dans la paiſible Cour,
De l'adorable objet qui vous devra le jour ?
A la ſombre clarté qui tombe des étoiles,
De ce Port cette nuit doivent ſortir vingt voiles ;
Et ſans doute le ciel nous offre ce ſecours,
Pour mettre en ſûreté de ſi precieux jours.
Pendant l'obſcurité, le calme & le ſilence,
Du Comte de Morray trompons la vigilance :
Pour être de l'Ecoſſe injuſte poſſeſſeur,
A ſon ambition il immole ſa ſœur.
Le criminel amour dont il a reçû l'être,
Le condamne.....

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, je crois le voir paroître :
Laiſſez-moi de ſon cœur pénétrer les ſecrets.
Pour remplir vos deſirs je vous ſuivrai de près.

SCENE III.

LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

HE bien ! Seigneur.....

LE COMTE DE MORRAY.

Souffrez que mon cœur ſe déploye,
Et que j'étale ici la grandeur de ma joye.
Rien ne s'oppoſe plus au ſuccès de mes feux :
Mon plus grand ennemi met le comble à mes vœux.
A l'hymen où j'aſpire une voye eſt ouverte :
Et mon rival lui-même aide à hâter ſa perte.
Un ſincere témoin de tout ce qu'il a dit,
En va faire à la Reine un fidéle récit.
Nous triomphons.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, j'ai toujours même zéle :
Mais prétez de la force à mon cœur qui chancele,
Et puiſque le ſilence eſt encore à mon choix,
Laiſſez-moi vous parler pour la derniere fois.
J'entreprens une route où j'ai peu d'habitude :
J'y marcherai, Seigneur, avec incertitude.
Au milieu du chemin que vous m'avez tracé,
Je puis me repentir de l'avoir commencé.
Quand je ſonge à l'horreur qui ſuit le nom de traître,
Des retours de vertu me font craindre de l'être.
Quoique par vos conſeils vous m'ayez inſpiré,
J'ai peur d'avoir promis plus que je ne ferai.
Mon ame chancelante, incertaine, confuſe,
Tantôt s'offre à la honte, & tantôt s'y refuſe ;
Et je vois trop de riſque à vous y confier,
Si je n'ai votre appui pour me fortifier.
Avez-vous vers le crime un penchant ſi rapide,
Que rien ne vous arrête ou ne vous intimide ?
Votre ſœur immolée, il ne ſera plus temps
D'honorer ſa vertu de regrets impuiſſans.
Quoique de ſa rigueur Eliſabeth l'accable,
Nous ſçavons vous & moi qu'elle n'eſt point coupable ;

Et ſi quelque tendreſſe excitoit vos remords,
Jugez en quel péril je me verrois alors.
Il faudroit que mon ſang.....

LE COMTE DE MORRAY.

Moi, des remords ! moi, Comte !
D'un ſoupçon qui m'outrage épargnez-moi la honte.
Quelle peur vous allarme ? Et par quel ſort fatal
Ai-je pû mériter qu'on me traite ſi mal ?
Depuis qu'à mes deſſeins j'ai vû le crime utile,
J'ai ſecoué le joug de la vertu ſtérile.
Pour acquerir un trône il n'eſt point de forfaits,
Qui ne changent de nom quand ils ont du ſuccès.
Tant qu'un lâche devoir a réglé ma conduite,
En quel rang ma fortune a-t-elle été réduite ?
Et lorſque ſans effroi je me ſuis écarté,
A quel degré d'honneur ſuis-je d'abord monté ?
Pour m'exclure à jamais de la Toute-puiſſance,
Ma ſœur m'oppoſe en vain les droits de ſa naiſſance.
L'Angleterre exceptée, en tous les autres lieux,
Le régne d'une femme eſt un régne odieux :
La plus ferme couronne un moment ſur ſa tête,
Dans l'Etat le plus calme excite une tempête :

Un ſceptre ne ſied bien que dans la main des Rois ;
Et le trône chancele à moins qu'il n'ait ſon poids.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, d'elle & de vous la naiſſance inégale,
Décide en ſa faveur de la grandeur royale :
Et ſi j'oſe, entre nous, vous le dire tout bas,
La vôtre a des défauts que la ſienne n'a pas.

LE COMTE DE MORRAY.

Et quels défauts ? Allez, ce n'eſt qu'une manie.
Il y manque, il eſt vrai, quelque cérémonie ;
Mais un Roy m'a fait naître ; & pour l'être aujourd'hui,
Il ſuffit que je ſois, & que je ſois de lui.
De quelque doux eſpoir dont ma ſœur s'entretienne,
S'il épouſa ſa mere, il adoroit la mienne ;
Et par l'ordre du ciel il nous donna le jour,
A l'une par devoir, à l'autre par amour.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Il eſt vrai : Mais, Seigneur, par une loi ſévére,
Aucun de vos pareils ne ſuccede à ſon pere.
Et d'ailleurs, le feu Roy, quoiqu'on ait entrepris,
N'a jamais avoué que vous fuſſiez ſon fils.
Qui juſtifiera.....

LE COMTE DE MORRAY.

Qui ? Ma valeur, mon audace :
Mon ardeur de régner, & de remplir ſa place :
Si le ciel m'eût fait naître en un degré plus bas,
De ſi beaux mouvemens ne me dureroient pas.
Pour m'en convaincre mieux, s'il faut encor plus faire,
J'en crois juſqu'à l'amour que je n'ái pû vous taire.
Si j'étois né d'un ſang qui fût moins glorieux,
Aurois-je ſur la Reine oſé porter les yeux ?
Non que vers ſes appas un fol amour m'entraîne ;
Ce qui m'eſt plus ſenſible Eliſabeth eſt Reine ;
A tous le Rois voiſins elle impoſe des loix ;
Etonne l'univers du bruit de ſes exploits ;
L'Ecoſſe où je commande, unie à l'Angleterre,
Je ne craindrois au plus qu'un éclat du tonnerre,
Et lorſque ſur le trône on ſe trouve monté,
Qui ne craint que la foudre eſt bien en ſûreté.
Vos fidéles conſeils à qui je m'abandonne,
Ne peuvent balancer l'amour qu'elle me donne :
Et je ne repons pas qu'avant la fin du jour,
Je ne trouve le temps d'expliquer mon amour.
Ne m'en détournez point ſi vous me voulez plaire.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Et concevez-vous bien ce que vous allez faire ?
D'un amour qui lui plut ſon cœur frapé,
Pour écouter le vôtre eſt trop préoccupé.
Pour faire de ſon trône une heureuſe conquête,
Attendez que du Duc elle ait proſcrit la tête ;
Et gardez-vous, Seigneur, de laiſſer entrevoir.....

LE COMTE DE MORRAY.

Et pourquoi plus long-temps differer mon eſpoir ?
Si l'union des cœurs naît de la reſſemblance,
Quel parti ſous le ciel a moins de difference ?
Elle n'épargna rien dans l'eſpoir de régner ;
Et qu'eſt-ce qu'à mon tour on me voit épargner ?
Pour affermir ſon trône, & lui donner du luſtre,
Elle le cimenta du ſang le plus illuſtre ;
Moi du ſceptre d'Ecoſſe avide raviſſeur,
Je cherche à l'acquerir par la mort de ma ſœur.
Outre l'appas flateur de cette reſſemblance,
Pour rendre néceſſaire une telle alliance,
Le ſort d'intelligence avec nos attentats,
A déja pris le ſoin de joindre nos Etats.
Quel Prince dans l'Europe a le même avantage ?

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Mais l'Ecoſſe, Seigneur, n'eſt pas votre héritage.

Le Roy votre neveu, quoique jeune & ſoû-
mis.....

LE COMTE DE MORRAY.

Et ſi je perds la mere aurai-je ſoin du fils?
Je lui laiſſe le jour tant qu'il m'eſt néceſſaire;
Mais, enfin, ce fut moi qui m'immolai ſon pere:
Et lorſqu'au premier crime on s'eſt autoriſé,
Un ſecond à commettre eſt beaucoup plus aiſé.
On va plus hardiment affronter l'infamie:
La main déja coupable en eſt plus affermie;
Et je n'ignore pas ce précepte ſi beau,
Que l'aſyle d'un crime eſt un crime nouveau.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, c'en eſt aſſez. Surpris de vous entendre,
Je ne conſulte plus quel parti je dois prendre.
Quoi que faſſe le ſang, il faudra peu d'efforts
Pour mettre un ſi grand cœur au-deſſus des re-
mords.
Je vais trouver le Duc, & ſervir votre haine.
Vous, pour hâter ſa perte allez trouver la Reine:
Et faites avec art entrer dans vos diſcours,
Que de ſes jours ſacrés il veut borner le cours.
Enfin, pour la contraîndre à la reconnoiſſance,
Du zéle le plus pur empruntez l'apparence.
Accoutumez ſon cœur.....

SCENE IV.

LANCASTRE, LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LANCASTRE.

AH! Seigneur, hâtez-vous;
Et venez de la Reine appaiſer le courroux.
Je ne puis deviner qui conſpire contr'elle;
Mais elle eſt réſolue à punir un rebelle,
Un perfide, un ingrat digne de ſa fureur,
Et pour qui ſon eſtime eſt changée en horreur.
Venez par vos conſeils diſſiper les allarmes,
Qui d'un ſi beau deſtin empoiſonnent les charmes;
Pour détourner l'orage, ou pour le prévenir,
Elle vous fait chercher pour vous entretenir.
Dans cette occaſion montrez-lui votre zéle.

LE COMTE DE MORRAY.

Et quelle ame aſſez baſſe oſe être encor rebelle?
Vous a-t-on dit le nom du coupable?

LANCASTRE.

Seigneur,
Je n'oſe en ſoupçonner la Reine votre Sœur.
Mais un des Officiers qui doit répondre d'elle,
A ſans doute à la Reine appris quelque nouvelle.
Il l'a vûë en ſecret ; & même en ce moment
Elle lui parle encor en ſon appartement.
Votre avis eſt le ſeul que la Reine veut ſuivre.

LE COMTE DE MORRAY.

Qui trouble ſon repos eſt indigné de vivre.
Voilà mon ſentiment que rien ne peut changer.
De quelque part qu'il vienne écartons le danger ;
Allons trouver la Reine, & lui faiſons entendre
Qu'il faut executer l'Arrêt qu'elle a fait rendre.
La nature outragée a beau s'en émouvoir,
Sa voix eſt impuiſſante où parle mon devoir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LANCASTRE, GARDES.

ELISABETH.

AUriez-vous jamais cru qu'inſenſible à mes graces,
De tant de conjurés il eût ſuivi les traces ?
Lui, que j'ai tant de fois comblé d'honneurs, de biens,
Prodigue de ſes jours attente ſur les miens !
En quelque rang qu'il ſoit je lui ferai connoître,
Que je ſçai de plus haut précipiter un traître ;
Que jamais un ſujet qui viole ſa foi,
Ne dérobe ſa vie aux rigueurs de la loi ;
Que plus à mes bontés il étoit redevable,
Plus ſon crime eſt énorme & ma haine équitable.

Et qu'après l'injuſtice où l'ingrat ſe réſout,
Ma tendreſſe irritée eſt capable de tout.

LE COMTE DE MORRAY.

Madame, quelque horreur que le Duc vous imprime,
Elle n'égale pas la grandeur de ſon crime.
Il vouloit, le perfide, attenter à vos jours,
Pour faire réuſſir ſes nouvelles amours.

ELISABETH.

Ses amours! Juſte ciel, que m'apprend-on encore?
Et pour qui?

LE COMTE DE MORRAY.

Pour ma Sœur.

ELISABETH.

L'aime-t-il?

LE COMTE DE MORRAY.

Il l'adore.

ELISABETH.

Il l'adore! Qu'entens-je?

LE COMTE DE MORRAY.

Et quel autre motif
D'un Miniſtre d'Etat feroit un fugitif?

ELISABETH.

Quoi! pour mon Ennemie il a l'ame obſedée!

Eh ! faut-il que ſi tard j'en ſois perſuadée !
Depuis plus de ſix mois confus, ſombre, interdit,
Son infidéle cœur m'en avoit aſſez dit :
Mais le mien trop facile à ſe laiſſer ſurprendre,
A ce langage obſcur ne vouloit rien comprendre.
Enfin, voyant l'ingrat m'éviter tous le jours,
De ma faveur pour lui j'interrompis le cours.
Si d'un coup ſi cruel il eût ſenti l'atteinte,
Il l'auroit recouvrée à ſa premiere plainte.
A ceux qui la briguoient ne pouvant l'accorder,
Je lui laiſſois le temps de la redemander.
Dans la crainte où j'étois de le trouver coupable,
Tout ce qui l'excuſoit me ſembloit véritable ;
Et mon cœur de concert avec ſa trahiſon,
Du parti de mes ſens avoit mis ma raiſon.
A moins que cette nuit ſa fureur me prévienne,
Je jure que ſa mort devancera la mienne ;
Et que pour lui porter de plus ſenſibles coups,
Mes yeux ſe repaîtront d'un ſpectacle ſi doux.
J'aurai plus de rigueur qu'il n'eut d'ingratitude.

LE COMTE DE MORRAY.

On ne peut lui trouver un ſupplice trop rude.
Par un crime ſi grand il viole à la fois,
Tout ce qu'ont de plus ſaint les plus auguſtes loix.

Il trahit ſon devoir, vos bienfaits, ſa naiſſance;
Il eſt ſans foi, ſans zéle & ſans reconnoiſſance:
Et l'on ne peut, Madame, en cette occaſion,
Prendre contre un ingrat trop de précaution.
Ne ſouffrez près de vous que ceux dont le pur
zéle.....

ELISABETH.

Et les Rois ſçavent-ils quand on leur eſt fidéle?
Environnés par-tout de gens intéreſſés,
Ils n'ont point de défauts qui ne ſoient encenſés;
A tous leurs mouvemens une foule importune,
D'un pas précipité court après la fortune;
Et ceux qui devant eux ſe préſentent le plus,
Le font moins pour les voir que pour en être vûs.
Si je choiſis quelqu'un, j'éprouverai peut-être,
Qu'au lieu du plus zéle, ce ſera le plus traître.
De ce devoir vous-même acquittez-vous ſi bien;
Que de la part du Duc il ne m'arrive rien.
Je vous en donne l'ordre, & ce ſoin vous re-
garde.
Hola!

EURIC.

Madame?

ELISABETH.

Euric, pour commander ma Garde,

Du Comte de Morray je viens de faire choix;
Ayez ſoin cette nuit d'obéir à ſa voix.
Je l'ordonne.

LE COMTE DE MORRAY.

Charmé de cette confiance,
Je jure que vos jours ſont en pleine aſſûrance,
Et que vos ennemis n'iront point juſqu'à vous,
Qu'on ne m'ait vû, Madame, expirer ſous leurs coups.
Si l'on ne m'a trompé, nous touchons preſqu'à l'heure,
Que pour ſa trahiſon le Duc croit la meilleure.
Pour flater ſes deſirs Neucaſtel eſt d'accord,
De lui faire en ſecret ouvrir le premier Port;
Et moi, pour découvrir ſes injuſtes pratiques,
Je me dois aſſûrer de tous ſes domeſtiques.
Je vais pourvoir à tout. Pour vous, qui tant de fois
Parûtes conſommée en l'étude des Rois;
Qui dès vos jeunes ans réduite à vous contraindre,
Avec tant de ſuccès apprîtes l'art de feindre;
Juſqu'à ce que du Duc le ſort ſoit éclairci,
Songez que le ſilence eſt néceſſaire ici.

Il ſort

ELISABETH *le rappellant.*

Comte, pour cet ingrat la mort aura des charmes.
Des yeux qui l'ont ſéduit il obtiendra des larmes.
Pour lui faire un deſtin qui ſoit plus rigoureux;
Ne donnons le trépas qu'à l'objet de ſes feux.
Ce ſera pour ce traître une douleur mortelle,
D'adorer votre Sœur, & de vivre ſans elle:
Et ce qu'aura d'horrible un ſi funeſte ſort,
Lui ſeul de ce qu'il aime aura hâté la mort.
Ainſi ma cruauté, ſans permettre qu'il meure,
Forcera le perfide à mourir à toute heure.
Et je l'accablerai par l'horreur de me voir
Jouir de ma vengeance & de ſon deſeſpoir.

LE COMTE DE MORRAY.

A languir dans la honte on pourroit le contraindre,
Si de ſa perfidie on n'avoit rien à craindre.
Pour nous rendre le joug & le culte Romain;
La Flandre eſt toute prête à lui tendre la main.
Peut-être eſt-ce pour lui que le Prince de Parme,
Aux rivages d'Oſtende a cent voiles qu'on arme:
Et vous n'ignorez pas que pendant une nuit,

Un peu de vent en pouppe en ce lieu les conduit.
Pour éteindre en ſon ſang la fureur qui l'anime,
Laiſſez-moi le ſurprendre en commettant ſon crime;
Vous n'heſiterez plus à vouloir ſon trépas,
Quand de ſa trahiſon vous ne douterez pas.

SCENE II.

ELISABETH, LANCASTRE.

ELISABETH.

HE bien! Lancaſtre, hé bien! tu vois ce qui ſe paſſe:
Diroit-on que le Duc eût une ame ſi baſſe?
Parle ſans me flater; je te fais le témoin,
Si mes bontés pour lui pouvoient aller plus loin;
Je croyois ſur ſon cœur ma puiſſance abſolue.
Le traître!

LANCASTRE.

A quoi, Madame, êtes-vous réſolue?

ELISABETH.

A quoi, Lancaſtre? Apprens que plus j'eus de bonté,

Plus je lui dois de haine & de ſévérité.
Je ne lui devois pas tant de marques d'eſtime,
Qui ſans doute en ſecret lui reprochent ſon crime;
Et plus de mes bienfaits il fut favoriſé,
Plus il eſt criminel d'en avoir abuſé.
Je ſçai quelle juſtice à ſes forfaits eſt dûe;
Je la lui rendrai mieux qu'il ne me l'a rendue;
Et doublement coupable il me fera raiſon,
De ſon ingratitude & de ſa trahiſon.

LANCASTRE.

Croyez-vous de votre ame être aſſez la maîtreſſe,
Pour en bannir d'abord ce qu'elle eut de tendreſſe?
Et pour peu qu'il en reſte à vous parler pour lui,
Pour fléchir votre cœur eſt-ce un trop foible appui?
Quand vous la ſentirez vous demander ſa grace,
Prompte à le garantir du ſort qui le menace,
La main qui l'éleva le ſoutiendra toujours:
Il vous doit ſa fortune, & vous devra ſes jours.

ELISABETH.

Non, Lancaſtre; ma haine eſt dûe à ſon outrage.
Il fait de ma tendreſſe un trop mauvais uſage.
Plus je lui fais de bien, plus je m'en fais haïr;
Et ce qu'il tient de moi lui ſert à me trahir.

Te repréſentes-tu combien de fois le traître,
Que de mon lâche cœur j'avois rendu le maître,
S'eſt avec ma rivale inſolemment joué,
De l'indiſcret amour que j'avois avoué?
Combien d'heureux momens, dont je leur tiendrai compte,
Ont-ils paſſé tous deux à jouir de ma honte?
Et tous deux de concert abuſant de ma foi,
Combien de fois le jour triomphoient-ils de moi?
Mais je mérite aſſez le tourment qui me gêne:
J'ai moi ſeule en ces lieux attiré cette Reine;
Chacun pour la ſauver faiſant des vœux ſecrets,
Je la voulus moi-même obſerver de plus près:
Je la fis amener, ſûre d'en mieux répondre,
Plutôt dans ce Palais que dans la Tour de Londre;
Et c'eſt là que le Duc la voyant chaque jour,
Pour ſes yeux criminels a conçû tant d'amour.
Priſonniere, c'eſt peu: coupable, condamnée,
Qui croiroit que pour elle on m'eût abandonnée?
Et qui, Lancaſtre, & qui? Tu le ſçais, un ingrat,
Préferé par moi-même à plus d'un Potentat.

LANCASTRE.

Si le Duc de Norfolc, que peut-être on opprime;
N'eſt coupable envers vous que de ce dernier crime,
Jamais aucune loi n'a fixé de tourmens,
Dont on ait vû punir les crimes des amans.
Cependant pour ſa mort j'apperçois qu'on affecte,
Une ſi grande ardeur qu'elle eſt un peu ſuſpecte.
Quand d'un crime d'Etat on ſe croit aſſûré,
On a fait ſon devoir dès qu'on l'a déclaré:
Empêcher qu'au coupable on ne laiſſe la vie,
C'eſt trop montrer, Madame, ou de haine ou d'envie;
Et pour ſauver le Duc ſi les remords ſont vains,
Vous verrez que le Comte a de plus hauts deſſeins.
Il eſt jeune & ſenſible: & vos charmes....

ELISABETH.

Arrête.
Mes charmes ne font point de honteuſe conquête.
S'il oſoit me tenir les diſcours que tu tiens,
Je lui vendrois bien cher de pareils entretiens.
Ton ſoupçon eſt injuſte, & cela ne peut être.
Il ſçait trop quel il eſt pour s'oſer méconnoître.

LANCASTRE.

Madame, pardonnez ſi j'ai cru que ſa foi....

ELISABETH.

Voici le Duc. Euric, demeurez avec moi.
Ma vie aux mains d'un traître eſt trop mal aſſûrée.

SCENE III.

LE DUC DE NORFOLC, ELISABETH, EURIC, LANCASTRE, GARDES.

LE DUC DE NORFOLC.

QUoi! Madame, ſi tard n'être pas retirée?
Pendant qu'un plein repos régne dans vos Etats,
Vous qui le procurez, vous n'en jouiſſez pas!
Donnez quelque relâche au ſoin qui vous dévore.
Vous expoſez des jours que l'univers adore.

ELISABETH.

L'intérêt de l'Etat m'impoſe cette loi.
Je me dois toute à lui puiſqu'il eſt tout à moi.
Quelque ſoin que je prenne, il eſt toujours des traîtres

Qui ſuivent à grands pas leurs coupables ancêtres.
Vous qui ne craignez point qu'on vous manque de foi,
Sans avoir mes raiſons, vous veillez comme moi.
Avez-vous eu du ciel un plus grand privilége ?

LE DUC DE NORFOLC.

Aux rigueurs du deſtin quelle vie expoſai-je,
Madame ? Et que m'importe, enfin, par quel ſecours,
Du malheur qui me ſuit je termine le cours ?
A qui depuis ſix mois mes jours ſont-ils utiles ?
Je ne donne à l'Etat que des deſirs ſteriles.
Depuis que ma conduite eſt ſuſpecte à vos yeux,
Par-tout où je me vois je me trouve odieux :
Et pourſuivi par-tout du remords qui me gêne,
De ne plus mériter les bontés de ma Reine,
On doit peu s'étonner, quand tout m'oſe trahir,
S'il n'eſt point de repos dont je puiſſe jouir.
Pour vous, de qui les jours tout rayonnans de gloire,
De tant d'heureux ſuccès embelliront l'Hiſtoire,
Vous ne pouvez, Madame, en avoir trop de ſoin ;
Conſervez-les long-temps, le trône en a beſoin.

Plus un régne ſi doux nous étale de charmes ;
Plus à notre tendreſſe il en coute d'allarmes.
Le mal le plus leger que vous puiſſiez avoir,
Sur nos fronts déſolés peint nôtre deſeſpoir,
Préferez le repos à vos ſoins politiques.
Demain vous vous rendrez aux affaires publiques.
Demain....

ELISABETH.

C'eſt aſſez, Duc. Votre zéle eſt ſi grand
Qu'on ne peut réſiſter à ce qu'il entreprend.
Je viens de reconnoître à ce conſeil ſincere,
Que malgré mes ſoupçons je vous ſuis toujours chere :
Et que je ne pouvois pour mon propre bonheur,
En de plus dignes mains dépoſer ma faveur.
Je vous la rends. Demain, pour jouir de ma grace,
Reprenez au Conſeil la principale place.
Je vous fais après moi le premier en tout lieu.
Méritez mes bienfaits par votre zéle. Adieu.

En ſortant.

Le perfide eſt contraint, ma préſence le gêne.

SCENE IV.

LE DUC DE NORFOLC *ſeul.*

ME trompez-vous mes ſens ! Ai-je entendu la Reine !
Quelle profuſion fait-elle en ma faveur !
Et que lui reſte-t-il à m'offrir que ſon cœur ?
Pour prix de ſes bienfaits faut-il être infidéle ? . . . .
Pardon, belle Stuard, ſi mon ame chancéle :
Et ſi pour un moment ébloui d'un faux jour ;
Le devoir dans mon cœur a fait taire l'amour.
Eh ! n'ai-je pas juré que je perdrois la vie ;
Avant que de ſouffrir qu'elle vous fût ravie ?
Je vous tiendrai parole ; ou mon ſang répandu
Aura fait pour le moins tout ce qu'il aura dû.
Heureux ſi par ma mort la vôtre differée. . . .

SCENE V.

LE DUC DE NORFOLC, EURIC.

EURIC.

DAns ſon appartement la Reine eſt retirée,
Seigneur ; & tout conſpire à remplir vos ſouhaits.
Nous ſommes aſſûrés des portes du Palais.
D'Ecoſſois généreux une troupe intrépide,
Doit ſervir à ſa Reine, & d'eſcorte & de guide.
Ces momens fortunés ne ſe retrouvent pas.

LE DUC DE NORFOLC.

De la Reine captive allez hâter les pas.
Je vous attens.

SCENE VI.

LE DUC DE NORFOLC *seul.*

O Ciel ! voi pour qui je t'implore.
Avant que de ce lieu tu ramenes l'aurore,
Attens qu'un long eſpace entre la Reine & nous,
Ait mis ce que j'adore à couvert de ſes coups.
Sauve de ſa fureur une Reine ſi belle....
Je ſuis trahi ſans doute, Euric revient ſans elle.

SCENE VII.

LE DUC DE NORFOLC, EURIC.

LE DUC DE NORFOLC.

A La Reine d'Ecoſſe a-t-on manqué de foi ?
Parlez, Euric.

EURIC.

Seigneur, elle vient après moi.

Touché de la frayeur dont ſon ame eſt atteinte,
Je devance ſes pas pour diſſiper ſa crainte.
Un peu d'émotion mêlée à ſes attraits,
Vous la va faire voir plus belle que jamais.

SCENE VIII.

LE DUC DE NORFOLC, MARIE STUARD, EURIC, GARDES.

LE DUC DE NORFOLC.

VENEZ, venez, Madame....

MARIE STUARD.

Ah! Duc, que j'appréhende
De vous rendre funeſte une bonté ſi grande!
Si la Reine en ſecret fait obſerver nos pas,
En voulant me ſauver ne vous perdez-vous pas?

LE DUC DE NORFOLC.

Vos jours en ſûreté, quoique je puiſſe craindre,
Mon ſort ſera trop beau pour chercher à m'en plaindre.
Profitons du ſecours que nous offre la nuit.

Sortons, Madame..... O Ciel ! d'où vient un ſi grand bruit ?

MARIE STUARD.

Quelle diſgrace ! Ah ! Duc, votre perte eſt certaine.

SCENE IX.

KILLEGRE, MARIE STUARD, LE DUC DE NORFOLC, EURIC, GARDES.

KILLEGRE.

HOLA, Gardes ? A moi : l'on veut trahir la Reine.

LE DUC DE NORFOLC.

Ouvre les yeux, de grace, & voi ce que tu fais. Le bras que tu ſaiſis t'a comblé de bienfaits. C'eſt le Duc de Norfolc, qui cent fois.....

KILLEGRE.

Il n'importe. Je ſuis ſujet, Seigneur, & ce devoir l'emporte.

SCENE X.

ELISABETH, MARIE STUART, LE DUC DE NORFOLC, LANCASTRE, KILLEGRE, EURIC, GARDES.

ELISABETH.

QUEL désordre, si tard, ose-t-on faire ici?
C'est vous, Duc! Juste ciel! mon ennemie aussi!

MARIE STUART.

Qui? moi, votre ennemie? Eh! Madame....

ELISABETH.

Ah! le traître!
Enfin, ingrat, enfin, tu t'es donc fait connoître?
A démentir mes yeux ose-appliquer tes soins.
Ce sont, pour ton malheur, de fidéles témoins.
Ils ont vû ton faux zéle; & combien ma présence
Goûtoit d'inquiétude à ton impatience;

Ces yeux qui pour les tiens n'ont jamais eu
d'appas,
Ont vû ta perfidie, & verront ton trépas.
Je t'avois averti que je ſçavois des traîtres,
Qui ſuivoient à grands pas leurs coupables ancêtres:
Et c'en étoit aſſez pour te faire ſentir,
Que je voulois ta mort moins que ton repentir.
Gardes, ſans balancer, entraînez ce perfide.
Il faut que de ſon ſort ma vengeance décide.

MARIE STUARD.

Songez-vous aux remords que vous vous préparez?

ELISABETH.

Qu'on les mette tous deux en des lieux ſéparez.
Ces coupables amans trouveroient trop de charmes,
A pouvoir l'un de l'autre adoucir les allarmes:
Juſqu'au moment fatal où l'on doit les punir,
Laiſſons au deſeſpoir à les entretenir.

A Euric.

Vous, dont le zéle ardent vient ici de paroître,
Qui pour m'être fidéle avez trahi ce traître,
Ayez ſoin d'aſſembler demain à mon réveil,
Les Pairs accoutumés à tenir mon Conſeil.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, LANCASTRE.

LANCASTRE.

NON, Madame, les Pairs ne viennent point encore.
Vous vous êtes levée auſſi-tôt que l'aurore.
Tant qu'a duré la nuit votre eſprit agité,
N'a laiſſé nul repos à votre Majeſté.

ELISABETH.

A-t-on donné mon ordre? Amene-t-on le traître?

LANCASTRE.

Oui, Madame; à l'inſtant vous l'allez voir paroître.

ELISABETH.

Et les Comtes?

LANCASTRE.

Madame, ils vont entrer tous deux.

ELISABETH.

Pour immoler le Duc je veux m'assûrer d'eux.
Ils ont pour ce perfide une haine mortelle.

SCENE II.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL, LANCASTRE.

ELISABETH.

COMTES, depuis long-temps je connois votre zéle.
Vos vœux les plus ardens vont au bien de l'Etat;
Et d'un ingrat sujet vous sçavez l'attentat.
Contente de vos soins, & Princesse équitable,
Je vous fais tous deux Pairs, & Juges du coupable.
Il vient. Souvenez-vous que ce Billet fatal
L'accuse, le convainc d'un crime capital:
Et que traître une fois, il est de la justice
D'empêcher désormais que l'ingrat me trahisse.
Allez.

SCENE III.

ELISABETH, LE DUC DE NORFOLC.

ELISABETH.

Elle fait ſigne aux Gardes de ſe retirer.

APPROCHEZ, Duc. Si le ciel l'eût permis,
Vous alliez contre nous ſervir nos ennemis.
Si le Duc de Norfolc nous déclaroit la guerre,
Contre un Heros ſi grand que feroit l'Angleterre?
Qui prendroit ſon parti dans un pareil malheur,
La voyant attaquée avec tant de valeur?
Le ciel, qui des Etats prend toujours la conduite,
A vû trop de péril à ſouffrir votre fuite.
Il a mis un obſtacle avec juſte raiſon, . . .

LE DUC DE NORFOLC.

Madame, un tel diſcours n'eſt guere de ſaiſon.
Cette foible valeur dont je vois qu'on ſe joue,

N'a rien fait juſqu'ici que la gloire n'avoue ;
Et pour nous épargner des diſcours ſuperflus,
Votre Etat chanceloit, & ne chancele plus.
La mort qu'on me prépare eſt le digne ſalaire.

ELISABETH.

Et qu'as-tu fait, ingrat, qu'un autre n'eût pû faire ?
Quel autre encor plus loin n'eût porté ſes exploits,
Si je l'euſſe honoré de tes mêmes emplois ?
Ne me reproche point quelque foible victoire,
Dont je faiſois du bruit pour te combler de gloire :
Tant je goûtois de joye à trouver un moyen
De t'acquerir un nom qui fût digne du mien.
Tout autre que toi, lâche, auroit plus fait peut-être,
Et n'auroit pas acquis l'infâme nom de traître.

LE DUC DE NORFOLC.

Au gré de votre haine avancez mon trépas ;
Mais de noms odieux ne me noirciſſez pas.
En quelque lieu du monde où l'on m'ait vû paroître,
Jamais à mon devoir on ne m'a trouvé traître ;
C'eſt un crime trop bas au rang où je me voi,

Pour tenter la vertu d'un homme tel que moi.

ELISABETH.

Et quand d'une Princeſſe odieuſe, coupable,
Je te nommai le Juge, & te crus équitable,
Séduit par le pouvoir de ſes honteux appas,
Pour lui ſauver le jour ne me trahis-tu pas?
Les Pairs qui depuis toi l'ont mieux examinée,
D'une commune voix l'ont d'abord condamnée.
En donnant cet Arrêt n'ont-ils pas conſulté? ...

LE DUC DE NORFOLC.

Oui, Madame, vos vœux; & non pas l'équité.
Pour moi, qui ne cherchois qu'à vous montrer mon zéle
Dans le funeſte emploi que je reçûs contr'elle,
Et qui par vos diſcours inſtruit de ſa fureur,
Avois conçû pour elle une invicible horreur;
Contre tous ſes appas m'étant mis en défenſe,
Sa beauté ſur mon cœur n'eut aucune puiſſance;
Et ma ſévérité repouſſant tous ſes traits,
Enviſageoit ſon crime & non pas ſes attraits.
Pour le mieux découvrir, vous le ſçavez, Madame,
Je voulus pénétrer dans le fond de ſon ame:
Mes ſouhaits ſur ce point furent tous accomplis,
Et j'en dévelopai juſqu'aux moindres replis.

Qu'y trouvai-je ? Parlons : la vérité l'ordonne.
Loin d'aucun attentat contre votre Couronne ;
Loin d'une avidité de verſer votre ſang
Pour s'ouvrir une voie à votre auguſte rang ;
Je trouvai dans l'opprobre une Reine incapable
De former un deſir qui pût être coupable.
Je trouvai la Vertu que l'on tyranniſoit,
Sans ſe plaindre un moment des maux qu'on lui faiſoit.
Je vis la cruauté, le menſonge, la haine
Pourſuivre le trépas d'une innocente Reine ;
Qui préferant la gloire à de fragiles biens,
Pour conſerver vos jours eut donné tous les ſiens.
Enfin, je fus ſurpris dans cette conjoncture,
De voir tant d'injuſtice, & ſi peu de murmure ;
Et mon cœur de retour de ſa prévention,
Ne put ſe refuſer à la compaſſion.
Je ne préſumois pas qu'une Princeſſe illuſtre
M'eût confié ſon nom pour en ternir le luſtre.
Et par quelle raiſon l'aurois-je préſumé ?
A flater l'injuſtice étois-je accoutumé ?
J'ai tâché, les effets ont dû vous en inſtruire,
D'augmenter votre gloire, & non de la détruire.
Mon corps percé de coups vous eſt un ſûr garant

Qu'entre vos Pairs & moi le zéle eſt different.
Ces Pairs, qui vers le crime ont des pentes rapides,
De votre ſang peut-être un jour ſeront avides.
Quel exemple, Madame, allez-vous eſſayer?
Et quel affreux chemin leur faites-vous frayer?
Aſſaſſins d'une Reine, à la moindre querelle,
Ils feront contre vous ce qu'ils ont fait contr'elle:
Et ce crime impuni va ſuffire aux Anglois
Pour les autoriſer à proſcrire leurs Rois.

ELISABETH.

Va, tu noircis en vain des Juges équitables.
Jamais de perfidie ils n'ont été coupables.
Animés d'un pur zéle ils périroient pour moi
Si j'avois fait pour eux ce que j'ai fait pour toi.
Eſt-il quelque grandeur que je t'aye interdite?
Juſques dans tes défauts je trouvois du mérite.
Si le trône à tes yeux eût offert des appas,
Pour t'y faire monter je te tendois les bras.
Mon cœur que tu charmois, avide de te plaire,
Te montroit le chemin qui te reſtoit à faire.
Je t'aimai: Je fis plus, je t'en fis un aveu
Qui me coûta beaucoup, & qui te toucha peu.

Voi maintenant, voi, lâche, où tu te précipites :
Voi quel étoit ton choix, & voi ce que tu quittes :
Enviſage de près, pour t'accabler d'ennuis,
L'échafaud qui t'attend & le trône où je ſuis.
Quelle indigne beauté vient de te rendre traître !
Proſcrite, abandonnée....

LE DUC DE NORFOLC.

Et devroit-elle l'être ?
Quel ſpectacle à nos yeux allez-vous étaler,
Madame ? Et que de droits faites-vous violer ?
De quelles nations obtiendrez-vous l'eſtime ?
On opprime une Reine, & vous ſouffrez ce crime !
D'une injuſte pourſuite on n'eſt pas à couvert
Dans l'aſyle ſacré que vous avez offert !
Lors qu'à quitter ſon trône elle ſe vit réduite,
Etoit-ce en Angleterre où l'adreſſoit ſa fuite ?
Pour l'attirer à vous ne jurâtes-vous pas
De la rendre paiſible au ſein de ſes Etats ;
Et de faire à l'Ecoſſe une guerre immortelle
Si jamais à ſa Reine elle étoit infidelle ?
Qui de votre injuſtice auroit eû du ſoupçon ?
Vous avez oublié cette auguſte leçon,
Que ſi la vérité ſi ſouvent violée,

Pour le malheur du monde en étoit exilée,
Il faudroit qu'en tout temps par un glorieux
choix
Elle ſe retrouvât dans la bouche des Rois.

ELISABETH.

Laiſſe-là mon devoir, & ſonge au tien, perfide,
Ton trépas....

LE DUC DE NORFOLC.

Son aſpect n'a rien qui m'intimide;
Souvent pour votre gloire ou pour vos intérêts,
Contre vos ennemis je l'ai vû d'aſſez près;
Et pour la vérité, qui m'eſt cent fois plus chere,
Quelque honteux qu'il ſoit il ne m'allarme guére,
C'eſt elle qui m'oblige à jurer à vos yeux
Que ſans trahir l'Etat j'abandonnois ces lieux.
Arracher au ſupplice un Reine innocente,
Ce n'eſt pas un forfait dont mon cœur ſe repente.
Je jure que tranquille en ſon funeſte ſort
Sans ſe plaindre de vous elle attendoit la mort:
Que touché du malheur où vous l'avez réduite,
Sans avoir ſon aveu je ménageai ſa fuite;
Qu'à ce deſſein fatal, que le ciel a rompu,
Elle s'eſt oppoſée autant qu'elle l'a pû:
Que jamais de mon cœur un deſir téméraire

N'a fait connoître au ſien qu'il cherchât à lui plaire :
Que mon reſpect pour elle égale ſes appas ;
Et qu'enfin ſi je l'aime, elle ne le ſçait pas.

ELISABETH.

Du plus énorme crime avoir été capable,
C'eſt donc envers l'Etat ne pas être coupable ?
Et de mon cœur tranquille avoir troublé la paix,
Ce n'eſt pas à ton gré le plus noir des forfaits ?
De ton ſang odieux tu me vois plus avide
Que tu ne fus ingrat, que tu ne fus perfide ;
Deux fois digne de mort, que n'eſt-il à mon choix
De te faire à mes yeux mourir autant de fois ?
Au moins ma volonté, qu'il faut qu'on accompliſſe,
Eſt que pour chaque crime on invente un ſupplice ;
Et que par des tourmens dont tu n'expires pas,
Tu ſentes à loiſir les horreurs du trépas.

LE DUC DE NOREOLC.

Hé bien, aſſouviſſez votre cruelle envie.
Au milieu des tourmens laiſſez durer ma vie.
Par l'eſpoir du ſalaire animez vos bourreaux
A me faire éprouver des ſupplices nouveaux.

Je n'ai pas attendu que ma mort fût si proche,
Pour m'avouer ingrat & m'en faire un reproche :
Mais né votre ſujet, nourri dans votre cour,
Mon reſpect, malgré moi, m'interdiſoit l'amour.
Tandis que de mon ſang j'ai pû payer vos graces,
Par-tout où l'on m'a vû j'en ai laiſſé des traces :
Et ma reconnoiſſance écrite en tant de lieux,
Aſſûre à ma mémoire un deſtin glorieux.
Si mon cœur qu'avec ſoin vous cherchez à confondre,
A vos tendres bontés n'a pû ſi bien répondre ;
Si par d'autres attraits il s'eſt laiſſé toucher,
C'eſt tout ce qu'à ma foi vous pouvez reprocher.

ELISABETH.

C'eſt tout ce qu'à ta foi je puis reprocher, traître !
Voi cette Lettre, voi. Peux-tu méconnoître ?

Elle lit,

SAUVEZ le ſang de tant de Rois
Que s'apprête à répandre une main odieuſe :
Pour s'immortaliſer on ne peut faire choix
D'une action plus glorieuſe.
Réſolus de prêter la main

A votre généreux deſſein,
De nos meilleurs vaiſſeaux la mer ſera couverte;
Et s'il faut dans la ſuite un plus puiſſant ſecours,
Nous finirons la paix, & ferons guerre ouverte,
Pour aſſurer de ſi beaux jours.

Elle continue.

Tu palis, malheureux; & ton crime t'allarme.
Cette coupable Lettre eſt du Prince de Parme.
Ridolf, ce confident par toi-même choiſi,
Arrêté de ma part s'en eſt trouvé ſaiſi.
Que peux-tu m'oppoſer pour détruire ce crime?

LE DUC DE NORFOLC.

Rien. Ce Billet ſurpris rend ma mort légitime.
Non que prêt à mourir en victime d'Etat,
Je puiſſe être accuſé d'aucun autre attentat,
Que d'avoir eſſayé d'obtenir un aſyle,
Où la Reine d'Ecoſſe eût un abri tranquille.
Examinez l'écrit qui paroit à vos yeux;
Examinez....

ELISABETH.

Les Pairs l'examineront mieux.
Ils doivent s'aſſembler dans la ſalle prochaine.
Comme ta trahiſon ma vengeance eſt certaine.

Pour en jouir plutôt je veux dès ce moment,
Expoſer ma rivale au plus cruel tourment.

Aux Gardes.

Hola ? Faites venir la Reine priſonniere.
Ma joye en t'accablant ne ſeroit pas entiere,
Si le même courroux qui termine ton ſort
Lui laiſſoit ignorer ma vengeance & ta mort.
C'eſt un plaiſir pour moi qu'aucun autre n'égale,
De trouver cette voye à punir ma rivale ;
Et puiſqu'on ne peut rompre un ſi honteux lien,
De te percer le cœur pour mieux trouver le ſien.
Je ſçai que ton malheur lui va coûter des larmes ;
Que c'eſt à ton amour offrir de nouveaux charmes ;
Mais de ma cruauté ce ſont les derniers traits :
Plus tu ſeras ſenſible à ce qu'elle a d'attraits ;
Plus au gré de mes vœux la mort qui t'en ſépare,
A ton cœur attendri va paroître barbare.
Voici cette beauté ſi digne de ton choix :
Montre-lui ton amour pour la derniere fois.
Gardes, laiſſez-les ſeuls ; & maîtres de la porte,
Empêchez ſeulement qu'aucun n'entre ou ne ſorte ;
Il y va de vos jours à répondre des leurs.

SCENE IV.

MARIE STUARD, LE DUC DE NORFOLC.

MARIE STUARD.

HE bien, Duc ! vos bontés augmentent mes malheurs.
Quelle fatalité vous inſpira l'envie,
De prodiguer vos jours pour conſerver ma vie ?
J'ai fait ce que j'ai pû pour vous en empêcher ;
Et tout ce que j'ai fait ne vous a pû toucher.

LE DUC DE NORFOLC.

J'attendrois le trépas l'ame ferme & tranquille,
Si mon ſang répandu vous devenoit utile ;
Mais tel eſt de mon ſort l'inflexible courroux,
Que je me ſacrifie, & ne fais rien pour vous.
Que dis-je ? c'eſt moi ſeul dont le ſecours funeſte
Fait que dans ce moment nul eſpoir ne vous reſte :
Si jamais de vos jours je n'avois pris le ſoin ;
Peut-être votre mort ſeroit-elle encor loin.

Le ciel qui dans nos cœurs voit tout ce qui ſe paſſe,
Du zéle qui m'anime a condamné l'audace ;
Et n'a pû conſentir que vous duſſiez vos jours
Aux efforts impuiſſans d'un ſi foible ſecours.

MARIE STUARD.

Si le ciel équitable à ma fuite s'oppoſe,
De ſon juſte courroux je ſuis la ſeule cauſe :
Innocente à vos yeux de meurtres, d'attentats,
Il eſt d'autres forfaits dont je ne le ſuis pas.
Pour vous, qui renoncez au rang le plus auguſte,
Lorſqu'il faut y monter par une voye injuſte ;
Vous, qui de la faveur ſi long-temps revêtu,
N'eûtes pour ennemis que ceux de la vertu ;
Qui de tous les bienfaits diſpenſateur fidéle,
Des Miniſtres d'Etat devîntes le modéle ;
Et laiſſâtes à tous l'exemple généreux,
De répandre les dons qu'ils retiennent pour eux ;
Vous, enfin, qui ſans fraude ayant été mon Juge,
Vouliez à l'innocence aſſûrer un réfuge,
Quel crime avez-vous fait pour ſouffrir le trepas ?

LE DUC DE NORFOLC.

Madame, j'en ſçais un que je ne vous dis pas.
Si vous aviez appris ce crime qui vous touche,

Il ſeroit condamné dè votre propre bouche :
Et j'ai peur qu'avec moi vous ne fuſſiez d'accord,
Que l'on me rend juſtice en me donnant la mort.
Tant que votre bonté préſume qu'on m'opprime,
Je me flate en mourant d'emporter votre eſtime ;
Et ſi j'avois parlé, vos mépris éclatans,
Joindroient trop d'amertume au trépas que jattens.

MARIE STUARD.

Moi, des mépris ! Ah ! Duc, qu'un tel ſoupçon m'offenſe !
Je puis manquer de tout, hors de reconnoiſſance.
C'eſt moi qui vous expoſe aux mouvemens jaloux. ...

LE DUC DE NORFOLC.

Et qu'eſt-il de plus beau que de mourir pour vous,
Madame ? A quelque affront qu'Eliſabeth me livre,
Pour un plus grand ſujet puis-je ceſſer de vivre ?
Dès peuples à venir votre nom reſpecté
Va mettre pour jamais le mien en ſûreté.
Heureux ſi le deſtin qu'il faut que je ſubiſſe,
Quand de mes triſtes jours je fais un ſacrifice,
Me peut faire expier par un trépas ſi doux,

Le crime que j'ai fait de ſoûpirer pour vous !

MARIE STUARD.

O ciel !

LE DUC DE NORFOLC.

Vous jugez bien qu'il m'eût été facile,
De ſupprimer l'aveu d'une ardeur inutile,
Si je n'euſſe eſperé que d'un crime ſi grand ;
J'obtiendrois le pardon, au moins en expirant.
Le temps que je choiſis pour parler de ma flamme,
Montre qu'aucun deſſein n'eſt entré dans mon ame ;
Et que de vos appas le pouvoir abſolu,
A fait aller mon cœur plus loin qu'il n'a voulu.
J'ai brûlé, j'ai langui, j'ai plus fait, j'ai ſçû taire
Cet amour malheureux, ce crime involontaire :
Et j'attens par reſpect à vous le faire voir ;
Qu'un trépas aſſûré m'interdiſe l'eſpoir.

MARIE STUARD.

A quelque ignominie où l'on m'ait condamnée,
Je n'ai point oublié de quel ſang je ſuis née ;
Pour en trouver la ſource en mes premiers ayeux,
Il faudroit remonter juſqu'au temps des faux Dieux.

Et le reſte d'un ſang dont la ſource féconde,
A depuis deux mille ans donné des Rois au monde,
Au rang le plus ſublime a d'aſſez juſtes droits,
Pour devoir n'écouter que les ſoûpirs des Rois.
Je ne m'attendois pas, pour ſurcroît de miſere,
Au ſurprenant aveu que vous venez de faire:
Pour eſſuyer du ſort les plus rigoureux coups,
Il ne me reſtoit plus qu'à me plaindre de vous.
Si votre cœur ſenſible au malheur qui m'opprime,
A pris en ma faveur des ſentimens d'eſtime:
Si des attraits proſcrits vous ont fait ſoûpirer,
Quel moment prenez-vous pour me le déclarer!
Si d'un feu qui me perd j'euſſe été mieux inſtruite,
Me ſerois-je avec vous expoſée à la fuite?
Ce que la médiſance oſera publier,
Chez tous les Rois voiſins va me calomnier.
On dira que le juge épris de la coupable,
A l'objet de ſes feux s'eſt montré favorable;
Et que dans un Arrêt qu'un tel juge a dicté,
L'amour eut plus de part que n'en eut l'équité.
Ah! Duc, qui dans mes maux avez vû ma conſtance,
Quel indice cruel contre mon innocence!

Quelque juſte envers moi qu'ait été votre Arrêt,
L'amour auprès d'un juge eſt un grand intérêt.
Que ne chaſſiez-vous, Duc, cet amour de votre ame ?
Que ne banniſſiez-vous....

LE DUC DE NORFOLC

Et l'ai-je pû, Madame ?
Si les hautes vertus ont droit de tout charmer,
Etoit-il à mon choix de ne pas vous aimer ?
Tant que j'ai de la Reine ignoré l'injuſtice,
De ſa haine pour vous on m'a vû le complice ;
Ennemi des forfaits qu'on vous oſe imputer,
Je trouvois de la gloire à vous perſecuter.
Enfin, Madame, enfin, s'il faut parler ſans feindre,
D'un juge prévenu vous aviez tout à craindre ;
Et pour être innocente à des yeux corrompus,
Il ne falloit pas moins que toutes vos vertus.
D'abord que leur éclat eut déſillé ma vûe,
D'une ſecrette horreur j'eus long-temps l'ame émûe ;
Et contre Eliſabeth un violent courroux,
Me déguiſa l'ardeur que je ſentois pour vous.
Plus entre vous & moi le ciel mit de diſtance,
Moins à vous offenſer je voyois d'apparence :

Sur la foi d'un reſpect qui ne me quittoit pas,
J'adorois vos vertus, j'admirois vos appas:
Si j'euſſe oſé prévoir qu'ils pouvoient me ſurprendre,
En fuyant le péril j'aurois ſçû m'en défendre;
Mais votre auguſte rang, & mon cruel devoir,
Sembloient me diſpenſer de craindre & de prévoir.
Je croyois être ſûr en cherchant à vous plaire,
Que mon zéle tout ſeul m'obligoit à le faire;
Et j'ignorois, Madame, en prenant ce parti,
L'amour le plus puiſſant qu'on ait jamais ſenti.
Tout pur qu'eſt cet amour mes deſirs ne prétendent....

SCENE V.

KILLEGRE, MARIE STUARD, LE DUC DE NORFOLC.

KILLEGRE.

LEs Pairs ſont aſſemblés, Seigneur, & vous attendent.
On me vient d'ordonner dans le même moment,

De vous faire rentrer dans votre appartement,
Madame.

LE DUC DE NORFOLC.

Adieu, Madame. Une autre deſtinée
Termine de vos jours la courſe infortunée.
Quels que ſoient les tourmens qui me ſont préparez,
Mes maux les plus cruels ſont ceux que vous aurez.
Que la mort qui m'attend ſeroit digne d'envie,
Si le jour que je perds vous conſervoit la vie!
Mais du ſort le plus rude éprouvant le courroux,
Pour tout fruit de mes ſoins je meurs haï de vous.
Ne me condamnez pas au plus grand des ſupplices;
Vos vertus de mon crime ont été les complices:
En vain à mon reſpect je m'étois confié,
Séduit par leur pouvoir je me ſuis oublié.
Peut-être que la Reine après mon ſort funeſte,
De vos jours précieux épargnera le reſte.
Puiſſe le juſte ciel en finiſſant les miens,
Vous affranchir de maux, & vous combler de biens!

MARIE STUARD.

Puiſſe du juſte ciel la ſageſſe profonde,

Qui vous ôte avant moi des miſeres du monde,
Pour remplir mon attente & mes vœux les plus doux,
M'appeller à la mort un moment après vous!

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE NORFOLC, LE COMTE DE NEUCASTEL, GARDES.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

OUI, Seigneur, je vous plains; une chute ſi prompte....

LE DUC DE NORFOLC.

D'un homme tel que toi la pitié me fait honte.
Retire-toi.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

La Reine attend l'Ordre ſacré
Dont ſa main autrefois vous avoit honoré.
Cette pompeuſe marque en ce lieu ſi chérie,
Sous le fer d'un bourreau lui ſembleroit flétrie.
Elle m'envoye exprès pour vous la demander.

LE DUC DE NORFOLC.

Mon ſort eſt d'obéir, le ſien de commander.
Pour en faire un préſent que l'avenir abhorre,
De cette illuſtre marque il faut qu'elle t'honore.
Ton zéle pour l'Etat la rend digne de toi:
Tu lui viens d'immoler ton honneur & ta foi:
Aprés ce coup d'eſſai, ton penchant vers le crime,
Te peut faire prétendre au rang le plus ſublime;
Toi, qui né dans la boue y ſerois demeuré,
Si ma compaſſion ne t'en eût retiré.
Tien, reporte à la Reine un préſent, qui ſans doute
Devoit m'appartenir par le ſang qu'il me coûte:
Et pour jouir en paix de ton malheureux ſort,
Hâte, ſi tu le peux, les momens de ma mort.
Tout méchant que tu ſois, quelque effort que tu faſſes,
Tu ne peux en un jour oublier tant de graces:

De mes bienfaits paſſés le ſouvenir préſent,
Eſt un bourreau ſecret dont tu n'es pas exemt.
Encore un coup, croi-moi, fais hâter mon ſupplice.
Je t'en cauſe un trop grand ſi tu te rends juſtice.
Des crimes de ta vie acheve le plus noir;
Et ne m'expoſe plus à l'horreur de te voir.
Gardes, je voudrois bien dans mon malheur extrême,
Pouvoir quelques momens réflechir ſur moi-même.
Dans un lieu plus tranquille accompagnez mes pas.
Sa préſence eſt pour moi pire que le trépas.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

O ciel! à quelle honte aujourd'hui je m'expoſe!

SCENE II.

LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LE COMTE DE MORRAY.

A Prevenir nos vœux la Reine ſe diſpoſe.
Tantôt dans la chaleur d'un aveugle courroux,
Pour condamner le Duc elle a fait choix de nous:
Sûre que notre voix à ſes deſirs propice,
Suivroit ſa paſſion plutôt que la juſtice.
Quatre auſtéres Vieillards, conſommés dans les loix,
Dont jamais la faveur n'a corrompu la voix,
Auroient pû le ſouſtraire à ce deſtin funeſte,
Si je n'avois eu l'art de ſéduire le reſte;
Et de leur arracher leurs ſuffrages douteux,
Par de legers bienfaits que j'ai verſés ſur eux.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Je ne puis plus, Seigneur, faire un pas en arriere;
Il faut que malgré moi j'acheve ma carriere.

Après mille bienfaits honteuſement déçûs,
J'aſſaſſine un Heros dont je les ai reçûs.
Avant que de vous voir je déteſtois le crime;
Vous m'avez fait braver le honte qu'il imprime;
Un appas de grandeur a corrompu ma foi:
Et ſi vous l'oubliez lorſque vous ſerez Roi,
De méchant à méchant, quoique l'on ſe promette,
L'union la plus forte eſt toujours imparfaite;
Et juſques ſur le trône où vous ſerez aſſis,
Vous me feriez raiſon de mes forfaits trahis.
Une belle action offre au moins pour ſalaire,
A celui qui la fait, le plaiſir de la faire:
Mais des crimes perdus ne laiſſent après eux,
A qui les a commis qu'un déſeſpoir affreux.

LE COMTE DE MORRAY.

Quelle indigne pitié vous émeut, vous allarme?
Quoi! dès le premier crime un remords vous déſarme!
Eſt-ce un prix trop abject pour vous encourager,
Que l'eſpoir glorieux d'un trône à partager?
Ne donnons pas le temps à l'amour de la Reine,
D'examiner l'arrêt qu'a fait rendre ſa haine.
Pendant que ſon courroux l'aveugle & la ſéduit,
Aſſûrons notre crime, & cueillons-en le fruit.

Pour immoler le Duc la hache eſt déja prête.
Allez ſecrettement faire tomber ſa tête ;
Pendant que de ma ſœur ſujette aux mêmes loix,
J'irai ſonder l'eſprit pour la derniere fois.
Quand je perds mon rival, une fureur égale
Semble animer la Reine à perdre ſa rivale ;
Et peut-être ce jour ne ſe paſſera pas,
Sans être ſignalé par un double trépas.
J'ai déja fait....

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, je vois venir la Reine.

SCENE III.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL, GARDES.

ELISABETH.

NE vous oppoſez pas au penchant qui m'entraîne,
Comtes. Quelque fierté que m'inſpire mon ſang,

Le repos de mon cœur m'eſt plus cher que mon rang.
Pour éteindre une ardeur que j'ai laiſſé trop croître,
A de nouveaux mépris je veux forcer un traître.
Faites venir le Duc, Gardes.

LE COMTE DE MORRAY

Que faites-vous, Madame?

ELISABETH *aux Gardes.*

Obéiſſez, ou craignez mon courroux.

LE COMTE DE MORRAY.

Vous frémiſſez pour lui du ſort qui le menace:
Et s'il pouſſe un ſoûpir il obtiendra ſa grace, Madame.

ELISABETH.

S'il l'obtient, vous ſçaurez à quel prix;
Et peut-être tous deux en ſerez-vous ſurpris.
Jamais contre l'ingrat je ne fus plus émûe.
Je demande à le voir, & j'abhorre ſa vûe.
Tantôt à ma douleur ne pouvant réſiſter,
De ſon coupable amour je cherchois à douter:
Je l'ai joint à l'objet pour qui ſon cœur ſoûpire,
Dans l'eſpoir que la mort l'alloit faire dédire;
Ou que dans une Palais plein d'un nom redouté,

L'infidéle du moins craindroit d'être écouté.
Mais mépriſant la mort, & bravant ma puiſſance,
Rien n'a pû le contraindre à garder le ſilence.
De l'air tendre & touchant dont il s'eſt exprimé,
Jamais de plus d'amour on ne fut enflammé.
L'ingrat, qui me préfere une indigne rivale,
Trouvoit-il dans ſes fers une fortune égale?
Elle le fait mourir: & je l'aurois fait Roi,
Si ce qu'il ſent pour elle il l'eût ſenti pour moi.
Le voici. Demeurez. Quoique ſon air menace,
Je veux de ce perfide humilier l'audace:
Et pour peu qu'il s'échappe à braver mon courroux,
Pour me venger de lui j'aurai beſoin de vous.

SCENE IV.

ELISABETH, LE DUC DE NORFOLC, LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL, GARDES.

ELISABETH.

UN reſte de bonté dont s'indigne mon ame,
Me fait faire des pas que j'ai peur qu'on ne blâme.
Ceux que noircit le crime, & qu'ont proſcrit les loix,
Souillent de leur aſpect la Majeſté des Rois.
Je paſſe en ta faveur par deſſus ces maximes,
Quelque horreur que pour toi m'ayent inſpiré tes crimes:
Et pour récompenſer d'aſſez foibles exploits,
Je veux fermer les yeux ſur ce que je me dois.
Conçois-tu, malheureux, une infamie égale
A l'ardeur criminelle où ton cœur ſe ravale?

Comblé par mes bontés & de gloire & de biens,
Pouvois-tu te choisir de plus honteux liens ?
Depuis deux mois entiers que des loix légitimes,
Dans la Reine d'Ecosse ont puni tant de crimes,
Qu'offroit-elle à tes yeux que d'indignes attraits ?
Le jour qu'elle respire est un de mes bienfaits.
J'ai pû deux mois plutôt trancher sa destinée ;
Et tu n'ignores pas qu'elle étoit condamnée.

LE DUC DE NORFOLC.

Condamnée ! Eh ! Madame, ayez soin de vos droits ;
Ce mot injurieux n'est point fait pour les Rois.
Dans la gloire suprême où le ciel les fait naître,
Maîtres de tout le monde, ils n'ont que Dieu pour Maître.
La Reine qu'on opprime, & dont il est l'appui,
De tout ce qu'elle a fait n'est comptable qu'à lui.
Mais fût-elle Sujette, & non Reine absolue,
De quels crimes, Madame, est-elle convaincue ?
Pour noircir sa mémoire apprenez-les moi tous.

ELISABETH.

D'avoir fait lâchement massacrer son Epoux.
D'avoir dans mes Etats, où tout étoit tranquille,
Attenté sur mes jours, violé son asyle,
Attiré l'étranger, corrompu mes sujets ;

Voilà

Voilà quelle eſt ma plainte, & quels ſont ſes forfaits.

LE DUC DE NORFOLC.

On vous trompe, Madame ; elle a l'ame trop belle :
Son plus auſtere juge eſt plus coupable qu'elle.
Vous ſouffrez cependant qu'on l'envoye au trépas
Pour des crimes forgés, que vous ne croyez pas.
A des Pairs corrompus dont la vûe épouvante,
Vous livrez ſans ſcrupule une Reine innocente.
Votre haine obſtinée à finir ſes deſtins,
Erige un tribunal d'un amas d'aſſaſſins.
Il en eſt un, Madame, où régne un autre Juge,
Qui donne à l'innocence un éternel réfuge :
Le plus grand Roy du monde y paroît ſans appui ;
Et s'il n'a des vertus rien n'y parle pour lui.
Comme il eſt de ſon Dieu la plus parfaite image,
Dans ce degré ſublime il lui doit davantage ;
Et devient reſponſable après tant de bienfaits,
Et des crimes qu'il ſouffre, & de ceux qu'il a faits.
Si vous pouviez, Madame, oublier votre haine,
Et voir ſans paſſion une adorable Reine,
A de lâches ſujets ſous le vice abbatus,
Devenue odieuſe à force de vertus :

Si par vos propres yeux vous vouliez la connoître,
Et non ſur le rapport que vous en fait un traître,
Qui pour eſſai de crime a conçû ſans effroi
L'execrable deſſein d'aſſaſſiner ſon Roi,...

LE COMTE DE MORRAY.

Impoſteur ! Le reſpect qu'ici vous devez rendre,...

ELISABETH.

C'eſt un déſeſperé qui ne ſçait où ſe prendre,
Pour ſe venger de vous qui l'avez condamné,
Il voudroit avec lui vous avoir entraîné.
Effrayé du péril que ſon crime lui montre,
Il s'attache en coupable à tout ce qu'il rencontre;
Et loin que le perfide implore ma pitié,
Il croit par un menſonge être juſtifié.

LE DUC DE NORFOLC.

Et de quelle pitié vous croirai-je capable,
En faveur d'un ſujet que vous trouvez coupable,
Si d'une Reine auguſte, à qui le ſang vous joint,
L'innocence eſt connue & ne vous touche point?
Prêt à perdre le jour, ſi je parle pour elle,
Ce n'eſt point en amant, c'eſt en ſujet fidéle,
Qui voudroit en mourant vous pouvoir dérober

Au crime où malgré vous on vous force à tomber.

Juſqu'ici votre régne heureux à l'Angleterre,
A porté votre nom aux deux bouts de la terre ;
De l'aurore au couchant les plus auguſtes Rois
Briguent votre alliance, on craignent vos exploits :
Pour rendre déſormais votre gloire immortelle,
D'une Reine opprimée embraſſez la querelle :
Elle eſt de même rang, de même autorité,
Enfin, de même ſang que votre Majeſté.
De vos ſacrés ayeux laiſſez en paix la cendre :
C'eſt leur ſang le plus pur qu'on s'apprête à répandre :
Du fond de leur cercueil ils empruntent ma voix,
Pour vous repréſenter qu'on viole leurs droits.
Mépriſez les conſeils de ces petites ames,
Que le courroux du ciel a voulu rendre infames :
Le ſoin de s'aggrandir par d'injuſtes moyens....

ELISABETH.

Je les veux ſuivre, traître, & mépriſer les tiens.
Si je prends leur conſeil, j'en connois la juſtice.
Ils m'animent tous deux à hâter ton ſupplice :
Leur zéle impatient en preſſe l'appareil ;

Et je n'heſite point à ſuivre ce conſeil.
Va, lâche, va périr par une main infâme:
Va prouver ta conſtance à l'objet qui t'enflamme;
Et te précipitant du degré le plus haut,
Va de ton ſang impur rougir un échafaud.
Ce ſang qu'en divers temps ont noirci tant de crimes,
Ce ſang toujours rebelle à ſes Rois légitimes,
S'eſt vû pour ſes forfaits par l'acier d'un bourreau,
Privé plus d'une fois des honneurs du tombeau.
Tu ſerois le premier de ta race odieuſe,
Qu'eût rendu mémorable une mort glorieuſe:
Ton pere & ton ayeul, dont tu ſçais le deſtin,
De la honte où tu cours t'ont frayé le chemin;
C'eſt ſur un échafaud qu'ils ont ceſſé de vivre,
Tu dégenererois en manquant à les ſuivre;
Et le remords vengeur qui ſuit la trahiſon,
Fut toujours inſenſible à ceux de ta Maiſon.

LE DUC DE NORFOLC,

Madame, je ne puis, à ce torrent d'injures,
De mon cœur qu'on déchire étouffer les murmures:
Tant que votre courroux m'a pris ſeul pour objet,
Je ne ſuis point ſorti du devoir d'un ſujet:

Mais quand de mes ayeux on ternit la mémoire ;
Quand de leur deſtinée on déguiſe la gloire ;
Leur ſang qui ſans opprobre eſt venu juſqu'à moi,
Me défend de manquer à ce que je leur doi.
Mon pere & mon ayeul, dont vous taiſez les crimes ;
De leur Religion volontaires victimes,
Préférérent les fers, la torture, la mort
Aux appas ſéducteurs dont on flatoit leur ſort.
Voilà les grands forfaits dont ils furent coupables.
Voilà les trahiſons dont nous ſommes capables.
Voilà pour quel ſujet le glaive d'un bourreau,
A privé mes ayeux des honneurs du tombeau.
Qui voudroit d'auſſi près examiner les choſes,
Trouveroit des proſcrits pour de plus juſtes cauſes.
Vous m'entendez.

ELISABETH.

Oui, traître : Et tu ne peux jamais
Faire aller plus avant ma haine & tes forfaits.
Je ne ſçai rien en moi ſuſceptible d'outrage,
Qui de ton lâche cœur n'ait éprouvé la rage.
Quand j'aurois oublié tes autres attentats,
Ta derniere inſolence eſt digne du trépas :

Mais, perfide, ta Reine eſt aſſez magnanime,
Pour porter ſa clémence auſſi loin que ton crime?
T'en laiſſer malgré toi le honteux ſouvenir,
C'eſt le tourment affreux dont je veux te punir.
Ma bonté fatiguée autant qu'elle doit l'être,
Pour la derniere fois va parler, va paroître;
Si tu peux concevoir quel effort je me fais,
Par un effort pareil mérite mes bienfaits.
Prêt à voir par ta mort me vengeance aſſouvie,
Veux-tu ta grace?

LE COMTE DE MORRAY.

O ciel!

LE DUC DE NORFOLC.

Je ne hais point la vie.
Si vous me la laiſſez il me ſera bien doux,
De pouvoir de nouveau la prodiguer pour vous.
D'un fidéle ſujet l'infatigable zéle....

ELISABETH.

Et qui me répondra que tu me ſois fidéle?
Pour me juſtifier que ton zéle ſoit grand,
Une foi violée eſt un mauvais garant.
C'eſt par un grand effort qu'un grand crime s'efface;
Et j'en veux un de toi qui mérite ta grace.
Je ne te la promets qu'à ce prix.

LE DUC DE NORFOLC.

Commandez.
Je puis faire encor plus que vous ne demandez.
Rien ne m'eſt impoſſible où je vois de la gloire.
(Car par reſpect pour vous j'ai de la peine à croire,
Que vous me commandiez pour éprouver ma foi,
Rien d'indigne de vous, ni d'indigne de moi.)

ELISABETH.

Les Pairs, dont l'équité s'eſt acquis tant d'eſtime,
Eux, qui dans aucun rang n'autoriſent le crime,
Pour rendre à l'Angleterre un plus tranquille ſort,
De la Reine d'Ecoſſe ont tous ſigné la mort.
Ton nom manque à l'Arrêt qu'on a donné contr'elle :
Et je ne croirai point que tu me ſois fidéle,
Qu'en qualité de Pair zélé pour mes Etats,
Tu ne ſignes comme eux l'Arrêt de ſon trépas,
Un refus échapé rend ta perte certaine.
Répons ſans balancer.

LE DUC DE NORFOLC.

Gardes, qu'on me reméne.
C'eſt ma réponſe.

SCENE V.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL, SUITE.

ELISABETH.

AH ciel ! l'ingrat n'heſite pas !
Ma rivale à la mort va devancer tes pas,
Traître. Dès ce moment pour contenter ma haine,
Allez y préparer cette coupable Reine.
Tant que ma lâcheté lui laiſſera le jour,
L'ingrat qu'elle a charmé gardera ſon amour.
Dût ſa tête en tombant armer toute la terre,
Pour venir à grands pas fondre ſur l'Angleterre,
Comte de Neucaſtel, ne me revoyez pas
Que vous n'ayez été témoin de ſon trépas.

SCENE VI.

LE COMTE DE MORRAY, LE COMTE DE NEUCASTEL.

LE COMTE DE MORRAY.

SEs ordres ſont précis pour perdre ſa rivale,
Mais ſa haine pour l'autre en paroles s'exhale:
Elle veut faire grace à l'objet de ſes feux;
Et s'il rentre en faveur il nous perdra tous deux.
Un amour ſans eſpoir dure peu dans une ame:
Sa maitreſſe en mourant fera mourir ſa flamme;
Et l'ayant condamné, s'il échape au trépas
A ſon reſſentiment nous n'échaperons pas.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Ainſi, Seigneur, ainſi pour toute récompenſe,
Nous aurons la douleur d'opprimer l'innocence.
Ne vaudroit-il pas mieux faire un plus noble effort,
Et chercher des moyens pour détourner leur mort?

Le Duc avec plaiſir épouſeroit la Reine,
S'il voyoit votre ſœur à couvert de ſa haine:
Et dans leurs intérêts les nôtres confondus....

LE COMTE DE MORRAY.

Ah! perdons-les, vous dis-je, ou nous ſommes perdus.
Après de tels affronts, quelque effort qu'on ſe faſſe,
Il en reſte une horreur qui jamais ne s'efface:
C'eſt par des flots de ſang que l'on doit s'en laver;
Et nous avons trop fait pour ne pas achever.
Puiſqu'au trône où j'aſpire une voye eſt ouverte,
De la Reine d'Ecoſſe allez hâter la perte;
Et laiſſez-moi le ſoin, dût-il m'être fatal,
D'aller ſecrettement immoler mon rival.
Que la Reine en courroux tonne, éclate, foudroye,
Il faut que de ma haine il devienne la proye;
Et dut-elle ſur moi le venger aujourd'hui,
Je mourrai ſans regret ſi je meurs après lui.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIE STUARD KILLEGRE, MELVIN, KENEDE, ALBIONE, GARDES.

MARIE STUARD *à Killegre.*

QUAND il faudra partir je n'ai rien qui m'arrête,
Allez dire à vos Pairs que leur victime eſt prête,
Et qu'à leur premier ordre ils ſeront obéis ;
Quoique par mon trépas tous les droits ſoient trahis.

Killegre ſort.

A Melvin.

Le Comte de Morray viendra-t-il ?

MELVIN.

Oui, Madame.

MARIE STUARD.

Votre zéle ; Melvin, eſt gravé dans mon ame.
Vous avez de mon ſort partagé le courroux,
Et je vais au trépas ſans rien faire pour vous.
Je meurs, vous le ſçavez, Femme, Sœur, Fille & Mere
Des plus auguſtes Rois que l'Europe révére :
Et dans ce rang ſuprême il ne m'eſt pas reſté,
De quoi récompenſer votre fidélité.
Victime d'un arrêt qu'a dicté l'injuſtice,
L'état où je vous laiſſe augmente mon ſupplice:
Après un ſort ſi rude il m'eût été bien doux,
De combler de bienfaits..... Et quoi ! vous pleurez tous !
Témoins infortunés des malheurs de ma vie,
En voyez-vous la fin avec un œil d'envie ?
Dans un ſi long orage ai-je trop peu ſouffert ?
Faut-il verſer des pleurs quand un port m'eſt offert ?
Si vous aimez ma gloire épargnez ma foibleſſe ;
Et ne m'accablez point à force de tendreſſe.

MELVIN.

Madame, vos bontés, mon devoir, votre rang
Ne demandent ici que des larmes de ſang.

Plût au Ciel que le mien plus ardent que tout autre,
A vos perſecuteurs pût arracher le vôtre ?
Que votre injuſte mort nous va couter de pleurs !
Et qu'un jour....

MARIE STUARD.

Quelqu'un vient. Contraignez vos douleurs.

SCENE II.

MARIE STUARD, LE COMTE DE MORRAY, MELVIN, KENEDE, ALBIONE.

MARIE STUARD.

APPROCHE, ingrat ſujet, dont la haine m'accable,
Viens me dire du moins de quoi je ſuis coupable.
Apprens-moi quel outrage & quels maux je t'ai faits.
Cruel, mon ſouvenir n'eſt plein que de bienfaits.
Quoique l'on doute encor de qui tu reçûs l'être,

Pour enfant du feu Roy je t'ai fait reconnoître ;
Et ſans approfondir ſi tu ſors de ſon ſang,
Je t'ai fait dans ma Cour tenir le premier rang.
Tu ne fais que trop voir que tu n'es pas mon frere,
Par les ſoins que tu prens à m'être ſi contraire.
Si le ſang qui t'anime étoit le ſang d'un Roi,
Serois-tu ſans honneur, ſans tendreſſe, ſans foi ?
Elevé dans ma Cour, ta criminelle audace,
Entre le trône & toi ne put ſouffrir d'eſpace :
Pour m'en faire tomber par de ſanglans effets,
La mort de mon époux fut un de tes forfaits :
Mais ce qui de l'enfer eſt le plus noir ouvrage,
Tu me fis imputer ce qu'avoit fait ta rage ;
Et par des trahiſons conduites avec art,
J'expire pour un crime où je n'ai point de part.
Tu ſçais, toi qui l'as fait, que j'en ſuis innocente.

LE COMTE DE MORRAY.

Un trône prêt à choir n'offre rien qui me tente.
Du ciel qui le foudroye appuyant le courroux,
C'eſt ſon intérêt ſeul que je prens contre vous.
Pour détruire une erreur dont j'abhorre le culte,
Les liens les plus doux n'ont rien que je conſulte ;
Et ce que votre haine appelle ambition,

Eſt un zéle épuré pour ma Religion.

MARIE STUARD.

Si ta Religion t'acquiert le privilege
D'être envers une ſœur perfide & ſacrilege,
La mienne, ſi contraire à celle où tu t'es mis,
M'apprend à pardonner à tous mes ennemis.

Killegre revient.

On me vient avertir qu'il faut quitter la vie.
Séparons-nous en paix, c'eſt moi qui t'en convie.
Inſenſible aux affronts où l'on m'expoſe ici,
Je pardonne à la Reine, & te pardonne auſſi.
Puiſſe mon ſang verſé par vos brigues ſecrettes,
Vous retirer bientôt de l'erreur où vous êtes!
Si par le juſte Ciel mes vœux ſon écoutez,
J'en vais faire pour vous qui me perſecutez.
Adieu.

SCENE III.

LE COMTE DE MORRAY *seul.*

JE ſens mon cœur qui s'émeut, qui chancele.
La voix de la nature au repentir m'appelle.
Silence, indigne voix, qui me veux attendrir:
Qu'importe pour régner qui je faſſe périr;
Un Prince ambitieux que la raiſon éclaire,
Doit faire une vertu d'un crime néceſſaire;
Et préferer toujours, ſans en être confus,
Les utiles forfaits aux ingrates vertus.

SCENE IV.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LANCASTRE, GARDES.

ELISABETH.

COmte, j'allois vous voir. Malgré toute ma haine,
Je ne puis réſiſter au remords qui me gêne.
En vain ma politique en veut rompre le cours :
Quelque effort que je faſſe il me revient toujours.
Je crois de toutes parts entendre le tonnerre :
Je crois voir contre moi tous les Rois de la terre
De qui la Majeſté violée à mes yeux,
Rendroit mon nom infame, & mon régne odieux.
Quoi qu'ait fait votre ſœur je lui donne ſa grace.

LE COMTE DE MORRAY.

La clémence ſied bien à qui tient votre place.
Cette grande vertu, la plus digne des Rois,
Eſt le plus glorieux, le plus ſaint de leurs droits.
Mais je doute, Madame, & ne puis vous le taire,

Qu'on approuve jamais ce que vous allez faire.

ELISABETH.

Et peut-on approuver l'implacable fureur,
Qui vous fait avec joye immoler votre sœur?
Est-ce l'injuste espoir de régner après elle,
Qui vous rend frere ingrat & sujet infidéle?
Quand j'impose silence à mon juste courroux,
Si je suis à blâmer, devroit-ce être par vous?

LE COMTE DE MORRAY.

Pour peu qu'à mon devoir je demeure fidéle,
Quels sacrileges vœux puis-je faire pour elle?
C'est ma sœur, il est vrai; mais périsse ma sœur
Si sa vie en ces lieux fait revivre l'erreur.
Si de vos jours sacrés le ciel bornoit la course,
D'un déluge de maux elle ouvriroit la source;
Vos sujets qu'elle hait devenus ses sujets,
Seroient de sa fureur les funestes objets.
Ce trône qu'avec soin vos vertus affermissent,
Où vous donnez des loix dont les méchans frémissent,
Deviendroit par son ordre un lieu d'impunité,
Où l'erreur pour jamais seroit en sûreté.
On verroit sous ses loix par des mains étrangeres,
Arracher les enfans du tendre sein des meres,

Pour leur faire ſuccer, éloignés de ces murs,
Avec un lait moins cher des préceptes moins purs.
En vous parlant ainſi je trahis la nature ;
Mon ſang qui ſe révolte en ſoupire, en murmure ;
Je me ſens comme vous accablé de remords ;
Et pour les étouffer je fais de vains efforts.
A lui ſauver le jour je trouverois des charmes.
Sa mort que je pourſuis me coutera des larmes :
Mais ſi de ſes deſſeins elle venoit à bout,
Le carnage & l'horreur triompheroient par-tout.
Je prévois des malheurs qui ſeroient ſans limites.

ELISABETH.

Comte, je me ſuis dit tout ce que vous me dites.
Si ma main ſecourable oſe briſer ſes fers,
Sa haine pour me perdre armera l'univers :
Mais pour venger ſa mort honteuſe aux diadêmes,
Tous les Rois offenſés m'accableront eux-mêmes ;
Et pour le bien commun oubliant leurs débats,
Viendront d'intelligence envahir mes Etats.

LE COMTE DE MORRAY.

Ma crainte ſur ce point égaleroit la vôtre,
Si les Princes voiſins ſe fioient l'un à l'autre.

Un Roy qui s'affoiblit offre une occaſion,
Qui de ſes ennemis tente l'ambition;
De peur de la flater par de telles amorces,
Pour ſes propres Etats chacun garde ſes forces;
Et vous verrez de loin leur impuiſſant courroux,
Borner ſa violence à ſe plaindre de vous.
Quoiqu'il en ſoit, Madame, il eſt temps de ré-
ſoudre;
Si vous voulez lancer ou retenir la foudre.
Ma ſœur touche à ſon terme, & dans quelques
inſtans
On voudroit la ſauver qu'il ne ſeroit plus temps.
Suivez votre penchant ſans aucune contrainte.

ELISABETH.

Vos dernieres raiſons ont diſſipé ma crainte.
Qu'elle meure. Et pourquoi me ferois-je un ef-
fort,
Pour conſerver la vie à qui cherche ma mort?
Qu'elle meure. Le Duc, qui me fut ſi fidéle,
Si je lui rends le jour me rendra tout ſon zéle.

LE COMTE DE MORRAY.

Le Duc, Madame? O ciel?

ELISABETH.

Tout coupable qu'il eſt,
Il eſt aſſez puni de ſçavoir ſon arrêt;

Et s'il faut m'expliquer, quoi qu'ait fait ſon audace,
Ce qu'a fait ſa valeur ſollicite ſa grace.
Un pardon généreux me l'acquiert pour jamais.

LE COMTE DE MORRAY.

Madame, croyez-moi, placez mieux vos bienfaits,
Plus fidéle que lui, s'il faut prendre les armes,
Je mettrai votre thrône à l'abri des allarmes.
Le Duc dont vos bontés ont voulu faire un Roi,
Ingrat à votre amour vous a manqué de foi.
Que tout autre que lui vous eût montré de zéle!
Aimé comme il l'étoit, que j'euſſe été fidéle!

ELISABETH.

Inſolent! Vous ſçauriez juſqu'où va mon courroux,
Si je pouvois ſans honte éclater contre vous.
Si je laiſſe impuni l'affront que vous me faites,
Comte, remerciez la baſſeſſe où vous êtes:
L'intervalle eſt plus grand, quoiqu'il manque de foi,
Entre vous & le Duc, qu'entre le Duc & moi.
Pour joindre à ce mépris de plus ſenſibles peines,
D'un criminel ſi cher allez rompre les chaînes:
Je lui cauſe des maux où je prens trop de part.

Portez-lui le pardon....

LE COMTE DE MORRAY.

Madame, il eſt trop tard.
Il eſt mort.

ELISABETH.

Il eſt mort! Ah! perfide, qu'entens-je!

LE COMTE DE MORRAY.

Un ſi juſte trépas le punit & vous venge.
Coupable envers l'Etat ſi lâchement trahi,
Condamné par les Pairs, haï de vous....

ELISABETH.

Haï!
Ah, traître! Dans mon cœur tu ſçais ce qui ſe paſſe!
A la Reine d'Ecoſſe allez porter ſa grace,
Lancaſtre. Ce perfide, ennemi de ſa ſœur,
M'a peut-être engagée à ſervir ſa fureur.
Qu'on la raméne. Et toi, je veux que tu périſſes.

SCENE V.

LE COMTE DE NEUCASTEL, ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LANCASTRE, GARDES.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

MADAME, à mes forfaits préparez des ſupplices.
Interdit, pénétré d'une juſte douleur,
Je ne parois ici que pour vous faire horreur.
Je ne m'offre à vos yeux que pour groſſir la foudre,
Dont il faut vous armer pour me réduire en poudre.
Je me ſerois puni, mais mon ſang répandu,
L'exemple que je dois auroit été perdu;
Et pour voir avec fruit ma trahiſon punie,
Il faut que je périſſe avec ignominie.

ELISABETH.

Quel ſujet vous anime à tenir ce diſcours?

LE COMTE DE NEUCASTEL.

D'une Reine innocente on a tranché les jours,
Par les crimes d'autrui la vertu malheureuſe,
A de toutes les morts ſouffert la plus affreuſe.
J'ai vû ce que le ciel avoit fait de plus beau,
Tendre ſa tête auguſte à l'acier d'un bourreau:
Et mes remords trop lents n'ont point formé d'obſtacle,
Au barbare ſuccès d'un ſi triſte ſpectacle.
Euſſai-je pour tout crime approuvé ſon trépas,
Ma main à m'en punir ne balanceroit pas:
Jugez, par cette loi que l'équité m'impoſe,
Ce que je dois ſouffrir puiſque j'en ſuis la cauſe.

ELISABETH.

Vous, ô ciel!

LE COMTE DE NEUCASTEL

Moi, Madame, Un aveu ſi honteux
Vous anime à ma perte; & c'eſt ce que je veux.
J'offre à votre juſtice une digne matiere.
Ne la trahiſſez point, faites-là toute entiere.
Ce monſtre dont la vûe infecte vos regards,
Cet ennemi public haï de toutes parts,
Qui juſqu'à vous aimer a porté ſon audace,
Plus coupable que moi mérite moins de grace.
C'eſt lui qui par l'appas d'un criminel eſpoir,
A ſéduit

A ſéduit ma vertu, corrompu mon devoir,
Imprimé dans mon cœur l'effroyable maxime,
Qu'un crime couronné perdoit le nom de crime.
Aſſaſſin de ſon Roy, ſa rapide fureur
A par une autre voye aſſaſſiné ſa ſœur;
Et ſi l'on ne prévient ſa déteſtable envie,
Leur fils en [redacted] pouvoir doit trembler pour ſa vie.

ELISABETH.

Holà, Gardes.

EURIC.

Madame.

ELISABETH *en montrant le Comte de Morray.*

Aſſûrez-vous de lui.
Traître, qui de mon trône as fait tomber l'appui,
Ton ſang pour le venger répandu goute à goute....

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Pour commencer ſa peine ordonnez qu'il m'écoute.
La douloureuſe mort de ſon auguſte ſœur,
Tout barbare qu'il eſt, va lui percer le cœur.
Si de mes trahiſons le repentir extrême,
Peut vous autoriſer à m'écouter vous-même,

Vous n'avez plus à craindre aucun trouble inteſtin ;
Tout cede à l'aſcendant de votre heureux deſtin,
Faites que la pitié ſuccede à votre haine :
Des larmes d'une Reine honorez une Reine ;
L'adorable Stuard vient de finir ſon ſort,
Et vous allez frémir au récit de ſa mort,
Au funeſte appareil de ſon cruel ſupplice,
Elle atteſte le ciel qu'on lui fait injuſtice :
Que pendant ſa priſon, quoiqu'elle ait enduré,
Jamais contre vos jours elle n'a conſpiré ;
Et que du fond des cœurs ayant ſeul connoiſſance,
Dieu qu'on ne trompe point ſçavoit ſon innocence.
Là, de tendres ſoûpirs s'étant joints à ſa voix,
Seigneur, écoutez-moi pour la derniere fois,
Dit-elle. Je ſuis mere, & mon cœur qui ſoûpire,
Croit que pour vous toucher ce nom ſeul doit ſuffire.
Un fils que de mes pleurs j'ai ſouvent arroſé,
Au plus grand des malheurs eſt peut-être expoſé :
Ce ſang de tant de Rois le déplorable reſte,
Eſt peut-être élevé dans un culte funeſte.

Dans un péril ſi grand devenez ſon appui.
Contre ſes ennemis déclarez-vous pour lui.
Montrez-vous-en le pere ; & pour faveur inſigne,
Avant que de régner faites qu'il en ſoit digne.
J'implore pour tous deux votre divin ſecours :
Et je vous recommande & mon ame & ſes jours.
Pendant que de ſon cœur la tendreſſe s'explique,
L'abominable objet de la haine publique,
Par une indignité qu'elle n'attendoit pas,
Oſe ſe préſenter pour lui lier les bras.
Senſible à cet opprobre une modeſte plainte,
A trahi la douleur qu'elle tenoit contrainte :
Réſerve, a-t-elle dit, cet infame lien
Pour flétrir quelque nom moins fameux que le mien :
Quoique juſqu'au tombeau la fortune me brave,
Je veux mourir en Reine & non pas en eſclave :
Et malgré le ſilence où s'obſtinent les Rois,
Juſqu'au dernier ſoûpir je ſoûtiendrai leurs droits.
Ses filles, cependant, les yeux baignés de larmes,
De ſon pudique ſein font entrevoir les charmes,
Pour ouvrir un paſſage à l'acier criminel,
Dont la Reine innocente attend le coup mortel.

Par un cruel devoir, dont la rigueur les tue,
Quelques momens après elles voilent ſa vûe;
Et cachent pour jamais les malheureux appas,
Qui ſans l'aveu du cœur ont fait tant d'attentats.
Leur zéle conſommé par ce dernier ſervice,
Et la victime prête à ce grand ſacrifice,
Plus on eſt attentif à ce lugubre aſpect,
Plus on ſent de pitié, de terreur, de reſpect.
Tous les cœurs ſont touchés; tous les yeux ſont humides;
On mêle à des ſoûpirs des murmures timides;
Et tous les gens de bien plaignant ſon triſte ſort,
D'un éloge funebre accompagnent ſa mort.
Enfin, Madame, enfin, humblement proſternée,
Je pardonne, dit-elle, à qui m'a condamnée:
Faſſe le juſte ciel que ces Juges pervers,
Ayent le cœur plus auſtere, & les yeux mieux ouverts;
Et que leur cruauté ſur moi ſeule épuiſée,
L'innocence à la mort ne ſoit plus expoſée.
Pendant ces derniers mots le Miniſtre inhumain,
Qui d'un glaive funeſte avoit armé ſa main,
Fidéle executeur de votre injuſte haine,
A tranché le deſtin de cette grande Reine.

Mais, ô prodige affreux ! qui me vient de troubler !
Prodige, dont vous-même avez lieu de trembler !
Deux fois ſur l'échafaud ſa tête bondiſſante,
A répété deux fois qu'elle étoit innocente ;
Et dans tous les eſprits répandu tant d'effroi ;
Que tous les ſpectateurs ont frémi comme moi.
Pour venger ſon trépas l'ardeur qui les anime,
A choiſi ſon bourreau pour premiere victime ;
Et ſi votre pouvoir n'arrête ce tranſport,
Tous ſes Juges, ſans doute, auront un même ſort.
Pour moi qui déſormais aurois honte de vivre,
Il faut qu'à leur fureur mon déſeſpoir me livre ;
Et pour mieux me punir, s'ils épargnent mes jours,
C'eſt à votre juſtice où ſera mon recours.
Je l'attens.

Il ſort.

ELISABETH.

Qu'on le ſuive, & que l'on m'en réponde.

SCENE VI.

ELISABETH, LE COMTE DE MORRAY, LANCASTRE, GARDES.

ELISABETH.

HE bien ; ſens-tu, méchant, que ton cœur te confonde ?
Te ſens-tu dans le crime aſſez bien affermi,
Monſtre, que dans ces lieux les enfers ont vomi ?
De tes lâches projets la fortune ſe joue.

LE COMTE DE MORRAY.

On ne vous a rien dit que mon cœur déſavoue.
A qui veut que le crime éterniſe ſes ans,
Les forfaits les plus noirs ſont les plus éclatans.
Le Roy que fit ma ſœur par ſon hymen funeſte,
A péri par mon bras, & vous ſçavez le reſte.
Fier de ce premier crime, & ſûr de votre appui,
Je n'ai rien oublié pour la perdre après lui.
La mort qu'elle a ſoufferte eſt mon dernier ouvrage ;

Et ſon fils à ſon tour eût aſſouvi ma rage :
J'en avois donné l'ordre, & j'allois être Roi,
Si le ſort inconſtant ne m'eût manqué de foi.
Vos droits à l'Angleterre étant peu légitimes,
Et les miens à l'Ecoſſe étant crimes ſur crimes,
Pour les mieux affermir je cherchois les moyens,
D'unir mon ſceptre au vôtre, & vos crimes aux miens.
Le ciel cruel aux uns, & favorable aux autres,
S'oppoſe à mes deſſeins, & ſeconde les vôtres :
Tous deux enfans de Rois par un ſemblable ſort,
Il vous éleve au trône, & me livre à la mort.
Mais s'il croit la choiſir ſon attente eſt trompée.
Quoiqu'on m'ait par ſon ordre arraché mon épée,
Son aveugle colere a manqué de prévoir,
Que j'avois, malgré lui, ma mort en mon pouvoir.
Lorſqu'on tombe d'un trône où l'on a dû prétendre,
Voilà ſans balancer le parti qu'on doit prendre.

Il s'enfonce un poignard dans le ſein.

ELISABET, H.

Faites tous vos efforts pour tromper ſes projets.
Il eſt trop peu puni pour de ſi grands forfaits.
Il mérite, le traître, une plus longue peine.

LE COMTE DE MORRAY.

L'endroit où j'ai frappé rend votre attente vaine :
Et j'ai la gloire au moins, dans un ſort ſi fatal,
De mourir autrement que n'eſt mort mon rival.
J'expire.

SCENE DERNIERE.

ELISABETH, LANCASTRE.

ELISABETH.

JUSTE ciel ! quelle ſuite de crimes !
Que la haine & l'amour ont d'injuſtes maximes !
Et qu'un cœur déréglé qui ſuit leurs mouvemens,
Se condamne ſoi-même à de cruels tourmens !
Heros trop malheureux ! trop malheureuſe Reine !
Victime tout enſemble & d'amour & de haine,
Ne me reprochez point votre injuſte trépas :
Vous goûtez un repos dont je ne jouis pas.

FIN.

LA COMÉDIE SANS TITRE.

(1679)

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE DUC

DE S^T AIGNAN,

PAIR DE FRANCE,

Chevalier des Ordres du Roy, Premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majeſté, &c.

MONSEIGNEUR,

Je vous ai des obligations de tant de manieres, que je ne puis m'empêcher de vous en rendre graces en toute

ſorte de genres. J'avoue que la Comédie ſans Titre eſt une offrande bien indigne de l'illuſtre Nom qui fait le Titre de cette Lettre : mais, MONSEIGNEUR, quand je me gendarmerai contre la nature de ce qu'elle ne m'a pas donné d'aſſez beaux talens pour faire quelque choſe de proportionné à ce que vous êtes, il n'en ſera déſormais ni plus ni moins. Vous êtes naturellement ſi grand, & moi naturellement ſi petit, que vous ne pouvez aſſez vous abbaiſſer pour moi, ni moi aſſez me hauſſer pour Vous : Je le ſçai ; je me le ſuis dit ; mais MONSEIGNEUR, mon zéle l'a emporté ſur tout ce que je ſçai, & ſur tout ce que j'ai pû me dire : Et j'ai cru ne vous en pouvoir donner de plus grandes marques, qu'en vous dédiant ce que j'ai fait de moins mauvais. Comme la piéce que je vous conſacre a peu de reſſemblance avec toutes celles qui juſqu'ici ont été repréſentées, je voudrois que l'Epître que

je prens la liberté de vous faire ne reſſemblât à aucune de toutes celles qu'on vous a faites ; & je ne ſçai qu'un moyen pour y réuſſir : C'eſt, MONSEIGNEUR, de ne vous point donner de louanges, quoique ce ſoit l'ornement des Lettres Dédicatoires, & qu'il y ait peu d'hommes dans le monde à qui l'on en puiſſe donner plus légitimement qu'à Vous. Eh ! que vous dirois-je que ne vous ayent dit des plumes plus délicates que la mienne ; & par conſequent plus délicatement que je ne vous le dirois ? Puis-je parler de l'illuſtre Sang dont vous ſortez, plus avantageuſement que toutes les Hiſtoires que l'on a faites ; Et n'eſt-ce pas là que les fréquentes défaites des ennemis de l'Etat ſont autant d'éloges pour vos Ayeux ? Quelque grands hommes qu'ils ayent été, ſeroit-ce apprendre quelque choſe au ſiecle où nous vivons, de dire que vous êtes encore plus grand homme qu'eux ? Et pourrois-je, en parlant de votre valeur,

lui donner autant d'éclat que lui en ont donné vos actions ? Ne ſeroit-ce pas des répetitions uſées de parler de la fidélité inviolable que vous avez toujours eue pour le Roy ; Et quand j'oſerois me le permettre, qu'en pourrois-je dire qui ne fût au deſſous, non ſeulement des preuves que vous en avez données, mais encore de ce que le Roy en croit lui-même. Enfin, MONSEIGNEUR, quand je dirois que tout le cours de votre vie eſt un exemple continuel de généroſité ; qu'on ne vous eſt pas moins redevable de la maniere obligeante dont vous accordez une grace, que de la grace que vous accordez ; & qu'à l'imitation du plus honnête homme de l'antiquité, perſonne n'eſt jamais ſorti mécontent d'auprès de Vous : à qui le dirois-je qui n'en ſoit convaincu par experience, ou qui n'en ſoit inſtruit par la voix publique ; Non, MONSEIGNEUR, non, je ne puis me réſoudre à vous louer, puiſque vos louanges ſont dans la bouche de tout le

monde, & que tous ceux à qui l'on vante vos vertus encheriſſent ſur ce qu'ils entendent dire. Je ſouhaiterois même qu'on n'eût jamais fini de lettre comme je vais finir celle-ci, pour avoir l'honneur de vous aſſûrer le premier, qu'on ne peut être avec un reſpect plus grand que celui que j'ai pour Vous,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur,
BOURSAULT.

AU LECTEUR.

MON deſſein, en faiſant cette piéce de Théâtre, n'a pas été de donner aucune atteinte à un Livre que ſon débit juſtifie aſſez ; mais ſeulement de ſatyriſer un nombre de gens de differens caracteres, qui prétendent être en droit d'occuper dans le Mercure Galant la place qu'y pourroient légitimement tenir des perſonnes d'un véritable mérite. Je croirois avoir rendu un ſervice important à ſon Auteur, & même à ceux dont je veux parler, ſi j'avois fait des portraits aſſez reſſemblans pour épargner à l'un la peine d'écouter tant de ſotiſes, & aux autres la honte de les dire. Des perſonnes qui ont autant de probité que d'eſprit, pourroient rendre témoignage que je les ai conſultées, moins pour les prier de me donner des lumieres ſur mon ouvrage, que pour ſçavoir s'il y avoit apparence que je pûſſe faire tort à quelqu'un ; & s'il m'étoit reſté quelque ſcrupule ſur ce ſujet, peut-être n'y auroit-il eu aucun eſpoir de ſuccès qui m'eût obligé à mettre cette Comédie au jour.

Je ne prendrai pas tant de ſoin à juſtifier

ma piéce que ma conduite. Je dirai ſeulement qu'il y a long-temps qu'on n'en a repréſenté, dont on ſoit ſorti avec plus de ſatisfaction que de celle-ci ; & qu'on n'a point eu de peine à faire grace aux défauts qui y ſont, en faveur des beautés qu'on y a trouvées. Monſieur Poiſſon, que je priai de la mettre ſous ſon nom, pour quelques raiſons que j'avois, & qui ont ceſſé, eut aſſez de ſcrupule pour ne vouloir être que l'œconome d'un bien dont je lui avois abandonné la proprieté. Quand il eut aſſûré le ſuccès de cet ouvrage, il ceſſa d'en vouloir être l'Auteur. Et le refus qu'il fit d'accepter une réputation qui ne lui appartenoit pas, mérite que ma reconnoiſſance ajoûte ce témoignage à celle qu'il s'eſt acquiſe.

J'oublioís à dire que l'Enigme qui eſt à la fin du cinquiéme Acte, n'eſt point de ma façon : mais dans le deſſein que j'avois de critiquer les Enigmes, qui d'ordinaire cachent des ſotiſes ſous de pompeuſes paroles, je crus ne pouvoir faire un meilleur choix, pour en montrer tout le ridicule, qu'en jettant les yeux ſur celle-là.

ACTEURS.

ORONTE, Gentilhomme, Cousin de l'Auteur du Mercure Galant, & Amant de Cecile.

Mr DE BOISLUISANT, Pere de Cecile.

CECILE, Maitresse d'Oronte.

MERLIN, Valet d'Oronte.

LISETTE, Suivante de Cecile.

Mr MICHAUT.

Mad. GUILLEMOT.

LONGUEMAIN, Receveur des Gabelles.

BONIFACE, Imprimeur.

Mr DE LA MOTTE, Amant de Claire.

CLAIRE, Maitresse de Mr de la Motte.

DUMESNIL, Professeur de Langues.

Mr BRIGANDEAU, Procureur du Châtelet.

Mr SANGSUE, Procureur de la Cour.

Mad. DE CALVILLE, Veuve.

LE MARQUIS.

ORIANE, } Sœurs, qui ont appris l'art de se
ELISE, } taire.

BEAUGENIE, Poëte.

LARISSOLE, Soldat.

DEUX LAQUAIS.

La Scêne est dans la Maison de l'Auteur du Mercure Galant.

LA COMÉDIE SANS TITRE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

ECILE eſt arrivée ?

MERLIN.

Oui, la choſe eſt certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge ? . . .

MERLIN.

A l'Hôtel de Touraine ?
Je vous l'ai déja dit cinq ou six fois.

ORONTE.

Helas !
Redis-le moi ſans ceſſe, & ne t'en laſſe pas.
Quoique tu puiſſes faire il ſeroit impoſſible,
De me rien annoncer qui me ſoit plus ſenſible :
T'a-t-elle vû ?

MERLIN.

Vraiment, tout comme je vous voi.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon ?

MERLIN.

Non, ma foi ;
Car depuis le Pont-neuf où je l'ai rencontrée,
Juſqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée,
Son pere encor galant la tenant par la main,
Un mot qu'elle m'eût dit trahiſſoit ſon deſſein.
Sa langue s'eſt contrainte, & je n'ai rien ſçû d'elle :

Mais ſes yeux plus hardis jouoient de la pru-
nelle ;
Et ſi de leur jargon je ſuis bon truchement,
Il s'expliquoient pour vous intelligiblement.

ORONTE.

Quand de ce que l'on aime on a l'ame occupée,
Merlin, une parole eſt bientôt échapée.
Elle ne t'a rien dit pour me redire ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que ſon indifference a de cruauté !

MERLIN.

Bon !
Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être,
M'auroit-elle jetté ceci de ſa fenêtre ?

ORONTE.

Qu'eſt-ce ?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

A toi ?

MERLIN.

C'eſt la premiere fois :
Encor ſuis-je trompé, car il n'eſt pas de poids.

Je ſerai bienheureux ſi j'en ai trois piſtoles.

ORONTE.

Tien, ne perds point de temps en de vaines paroles.

Prens ces quatre louis, & me fais ce preſent.

MERLIN *après avoir pris les quatre louis.*

Pour vous les refuſer je ſuis trop complaiſant;

Je vous l'offre.

ORONTE.

Il ſuffit qu'il ſoit de ce que j'aime,

Il m'eſt cher. Juſte ciel! ma ſurpriſe eſt extrême!

Un louis peſe plus que ce quadruple-là.

Cecile avoit ſa vûe en te jettant cela.

Avec autant d'eſprit que j'en trouve à Cecile,

Un objet ſi charmant ne fait rien d'inutile;

Et puiſque ſon deſir eſt de me rendre heureux....

Ah Merlin! Je me trompe, ou ce quadruple eſt creux.

Je ne me trompe point, il eſt creux; oui, ſans doute:

Et je crois qu'il enferme un Billet. Tien, écoute.

MERLIN.

Oui, j'entens remuer quelque choſe.

ORONTE.

Ah! Merlin,

Qu'elle a d'eſprit ?

MERLIN.

D'accord ; mais il eſt bien malin,
C'eſt en ſçavoir beaucoup à ſon âge.

ORONTE.

Elle charme,
Son eſprit me ravit, ſa beauté me déſarme.
Le ciel en la formant épuiſa ſes tréſors :
Elle a l'ame, Merlin, belle comme le corps.
Plus on la conſidére, & plus on y découvre....

MERLIN.

Voyez, ſans perdre temps, comment ſa piéce s'ouvre.
La choſe eſt curieuſe à ſçavoir.

ORONTE

C'eſt par-là.
Juſtement. J'apperçois ſon Billet ; le voilà.

IL LIT.

J'Arrivai hier au ſoir à Paris avec mon Pere, qui eſt plus entêté que jamais de l'Auteur du Mercure Galant. Il ne trouve point de mérite égal au ſien. Si vous avez fait ce que je vous ai mandé par ma derniere Lettre, nos affaires ſont dans le meilleur état du monde.

Juſqu'ici pour mes feux tout eſt de bon augure:
Je ſuis Couſin germain de l'Auteur du Mercure:
Et pour contribuer au ſuccès de mes feux,
Il en uſe ſans doute en parent généreux.
Quel zéle plus ardent peut-on faire paroître?
De ſon logis entier il me laiſſe le maître:
Déja depuis trois jours, ſans avoir ſon talent,
Je paſſe pour l'Auteur du Mercure Galant;
Et ſelon l'apparence il me ſera facile,
De plaire ſous ce nom au Pere de Cecile.
Jamais rien à mon ſens ne fut mieux inventé.

MERLIN.

Oui, pour vous: mais pour moi j'en ſuis fort dégoûté.

ORONTE.

La raiſon?

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle aſſez bonne,
Pour réſiſter long-temps à l'emploi qu'on me donne?
Tant que dure le jour j'ai la plume à la main:
Je ſers de Secretaire à tout le genre humain:
Fable, Hiſtoire, Aventure, Enigme, Idylle,
Eglogue,
Epigramme, Sonnet, Madrigal, Dialogue,
Noces,

Noces, Concerts, Cadeaux, Fêtes, Bals, Enjoûmens,
Soûpirs, Larmes, Clameurs, Trépas, Enterremens;
Enfin, quoique ce ſoit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un mémoire fidéle.
Je me tue, en un mot, puiſque vous le voulez.

ORONTE.

Croi-moi, cinq ou ſix jours ſont bientôt écoulez.
Tu ſçais que Licidas, pour me rendre ſervice,
Me fait de ſa fortune un entier ſacrifice:
A ſon propre intérêt il préfere le mien;
Et je ſerois ingrat de négliger le ſien.
Je te l'ai déja dit, une de mes ſurpriſes,
C'eſt de voir tant de gens dire tant de ſotiſes;
Licidas eſt le ſeul, délicat comme il eſt,
Qui puiſſe avec tant d'art démêler ce qui plaît.
Depuis deux ou trois jours que je le repréſente,
Je ne vois que des fous d'eſpece differente.
L'un qui veut qu'on l'imprime, & n'a point d'autre but,
Croit que hors du Mercure il n'eſt point de ſalut.
L'autre dans la Muſique ayant quelque ſcience,
Croit de celle du Roy mériter l'intendance.

Celui-ci d'une Enigme ayant trouvé le mot,
Se croit un grand génie, & ſouvent n'eſt qu'un ſot;
Cet autre d'un Sonnet ayant donné les rimes,
Croit tenir un haut rang chez les eſprits ſublimes.
Enfin, pour être fou, j'entens fou confirmé,
A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le Libraire appris quelques nouvelles?

MERLIN.

Oui, Monſieur.

ORONTE.

Et de qui?

MERLIN.

D'un Commis des Gabelles,
Qui n'ayant pas trouvé ſes profits aſſez grands,
A fait un petit vol de deux cens mille francs.
Qui pourroit de ſa route avoir un ſûr mémoire,
Auroit pour droit d'avis, mille louis pour boire,
Voyez. *Il donne un papier à Oronte.*

ORONTE.

Mille louis? C'eſt un homme perdu,

MERLIN.

Plût à Dieu les avoir, & qu'il fût bien pendu!

ORONTE.

Cela, qu'eſt-ce?

MERLIN.

Un Portrait d'une jeune Ducheſſe,
Qui ſe fait diſtinguer par ſa délicateſſe.
Un pli qui par hazard eſt reſté dans ſes draps,
Lui ſemble un guet-appens pour lui meurtrir les bras:
Il n'eſt point de repas qui pour elle ait des charmes,
Si l'on met de travers l'écuſſon de ſes armes:
Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop ſalé,
D'auprès de ſa perſonne eſt ſûr d'être exilé:
Et même elle refuſe, étant fort enrhumée,
De prendre un lavement lorſqu'il ſent la fumée.
Mais, chut. Un Gentilhomme entre ici.

SCENE II.

MONSIEUR MICHAUT, ORONTE, MERLIN.

Mr MICHAUT.

SERVITEUR!

N'êtes-vous pas l'Auteur du Mercure?

ORONTE.

Oui, Monsieur.

A Merlin.

Laisse-nous.

Mr MICHAUT.

Le Mercure est une bonne chose!

On y trouve de tout, Fable, Histoire, Vers, Prose,

Sieges, Combats, Procès, Mort, Mariage, Amour,

Nouvelles de Province, & Nouvelles de cour,

Jamais Livre à mon gré ne fut plus nécessaire.

ORONTE.

Je suis ravi, Monsieur, qu'il ait l'heur de vous plaire.

Je ne le cele point, j'ai toujours ſouhaité
Les applaudiſſemens des gens de qualité.
Je ne puis exprimer le plaiſir que je goûte....

Mr MICHAUT.

Vous trouvez donc, Monſieur, que j'ai l'air grand?

ORONTE.

Sans doute.
Vous êtes fort bien fait; on ne peut l'être mieux.

Mr MICHAUT.

Pourriez-vous, en payant, me faire des Ayeux?

ORONTE.

Des Ayeux?

Mr MICHAUT.

Ecoutez, je parle avec franchiſe.
J'aime depuis ſix mois une jeune Marquiſe,
Belle, bien faite, noble: & graces à mes ſoins,
Si j'ai beaucoup d'amour elle n'en a pas moins.
Ses parens, dont le moindre eſt Baron ou Vicomte,
Délicats ſur l'honneur, ſenſibles à la honte,
Conſultés tous enſemble ont approuvé mes feux,
Pourvû que mes parens ſoient auſſi Nobles qu'eux:
Et je viens vous trouver pour annoblir ma race.

ORONTE.

Moi, Monſieur ? Et comment voulez-vous que
je faſſe ?
A moins d'avoir un titre & ſolide & conſtant,
Puis-je....

Mr MICHAUT.

Bon ! tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient poſſible étant ce que vous êtes.
Vos Mercures ſont pleins de Nobles que vous
faites :
De noms ſi biſcornus, s'il faut dire cela,
Qu'on ne peut être Noble & porter ces noms-là.
Ne me refuſez pas ce que je vous demande :
De toutes les rigueurs ce ſeroit la plus grande ;
Et mon hymen rompu me feroit enrager.

ORONTE.

Je voudrois fort, Monſieur, vous pouvoir obli-
ger.
Je puis à la nobleſſe ajoûter quelque luſtre ;
Et rappeller de loin une famille illuſtre :
Mais dans tous mes écrits jamais aucun appas,
Ne m'a fait annoblir ce qui ne l'étoit pas.
N'entre-voyez-vous point dans toute votre race,
De gloire ou de valeur quelque légere trace ?
Aucun de vos ayeux ne s'eſt-il ſignalé ?

Mr MICHAUT.

Ma foi, mon Pere eſt mort ſans m'en avoir parlé :
Et de tous mes ayeux, puiſqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par delà mon grand Pere.

ORONTE.

Qu'étoit-il ? Avoit-il quelque grade ?

Mr MICHAUT.

Entre nous,
Feu mon grand Pere étoit Mouſquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge eſt-ce là ?

Mr MICHAUT.

C'eſt ce que le vulgaire
En langage commun appelle Apoticaire.

ORONTE.

Fi !

Mr MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité ?
Quand on m'a voulu faire ai-je été conſulté ?
Sans ſçavoir ce qu'il fait le hazard nous fait naître,
Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon Pere fut d'un cran plus noble que le ſien :
Il ſe fit Medecin ; gagna beaucoup de bien ;

N'eut que moi ſeul d'enfans ; & paſſant mon attente,
Me laiſſa par ſa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris eſt grand j'ai changé de quartier :
Je me fais par mes gens appeller Chevalier :
La maiſon que j'occupe a beaucoup d'apparence,
Et perſonne à préſent ne ſçait plus ma naiſſance.
Faites-moi Gentilhomme, il n'eſt rien plus aiſé.

ORONTE.

Je voudrois le pouvoir, j'y ſerois diſpoſé :
Mais le Roy qui peut tout auroit peine à le faire.
Le Pere Medecin, l'Ayeul Apoticaire,
Le Biſayeul peut-être encore moins que cela,
Qui, diable, ſeroit Noble à deſcendre de là ?
Pour remplir vos deſirs il faut faire un prodige ;
Je ne puis.

Mr MICHAUT.

Greffez-moi ſur quelque vieille tige.
Cherchez quelque Maiſon dont le nom ſoit péri :
Ajoûtez une branche à quelque arbre pourri,
Enfin, pour m'obliger inventez quelque fable ;
Et ce qui n'eſt pas vrai rendez-le vraiſemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut ?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous ?

Mr MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'eſt point noble, aſſûrément.

Mr MICHAUT.

Qu'importe ?

ORONTE.

Michaut ? Un Gentilhomme avoir nom de la ſorte,
Cela ne ſe peut pas, vous dis-je.

Mr MICHAUT.

Pourquoi non :
Croyez-vous qu'à la Cour chacun ait ſon vrai nom ?
De tant de grands Seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille ?
Si les morts revenoient ou d'en haut ou d'en bas,
Les peres & les fils ne ſe connoitroient pas.
Le Seigneur d'une terre un peu conſiderable,
En préfere le nom à ſon nom véritable :
Ce nom de pere en fils ſe perpetue à tort ;
Et cinquante ans après on ne ſçait d'où l'on ſort.
Je n'excroquerai point vos ſoins ni vos paroles :
J'ai certain Diamant de quatre-vingt piſtoles....

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, Monſieur, aucun appas

Ne me fera jamais dire ce qui n'eſt pas.

Mr MICHAUT.

Parbleu ! tant pis pour vous d'être ſi formaliſte.
Adieu. Je vais trouver un Généalogiſte,
Qui pour quelques louis que je lui donnerai,
Me fera ſur le champ venir d'où je voudrai.

ORONTE *ſeul.*

Qui jamais de nobleſſe a vû ſource moins pure ?
Medecin !

SCENE III.

MADAME GUILLEMOT, ORONTE, JASMIN.

Me GUILLEMOT.

Est-ce vous qui faites le Mercure, Monſieur ?

ORONTE.

Oui, Madame.

Me GUILLEMOT.

Oui ? l'aveu m'en ſemble bon !

ORONTE.

En avez-vous beſoin, Madame!

Me GUILLEMOT.

Qui? moi? non.

A moins d'être d'un goût inſipide & malade,
Peut-on s'accommoder d'une choſe ſi fade?

ORONTE.

Ah! ah! voici d'un ſtyle un peu rude.

Me GUILLEMOT.

Pour vous
Quelque rude qu'il ſoit il eſt encor trop doux.

ORONTE.

Je crois qu'avec raiſon vous êtes en colere:
Mais je ne ſçai par où je vous ai pû déplaire.
Je m'examine en vain, & vous m'embarraſſez.

Me GUILLEMOT.

Regardez mon habit, il vous en dit aſſez.
Ne l'entendez-vous pas?

ORONTE.

Non, je vous le confeſſe.

Me GUILLEMOT.

O ciel! que vous avez l'intelligence épaiſſe!
Puiſqu'il faut avec vous ne rien diſſimuler,
On dit que c'eſt de moi dont vous vouliez parler,

Quand certaine Bourgeoiſe à qui la mode eſt douce,
Pour être en cramoiſi fit défaire une houſſe.

ORONTE.

De vous ?

Me GUILLEMOT.

J'en défis une, & ne m'en cache pas ;
J'avois un lit fort ample, & d'un beau taffetas :
A force d'être large, il étoit incommode ;
Et le Tapiſſier Bon le remit à la mode.
Par les ſoins que je pris, j'eus de reſte un rideau :
Le cramoiſi régnant j'en fis faire un manteau :
Voilà la vérité comme elle eſt dans ſa ſource,
Et non que mon mari m'ait refuſé ſa bourſe.
Pour le mot de Bourgeoiſe un peu trop répété,
Les Bourgeois de ma ſorte ont de la qualité.
Quand vous voudrez écrire ajuſtez mieux vos contes ;
Et ſçachez que je ſuis Auditrice des Comptes.

ORONTE.

Quand je fis cet article, il le faut avouer,
Mon unique deſſein étoit de me jouer :
Je ne préſumois pas en contant cette fable,
Qu'elle dût par vos ſoins devenir véritable.
Loin de vous en blamer, j'admire votre eſprit,

De trouver un manteau dans un rideau de lit ;
Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne,
De votre invention plutôt que de la mienne.
Jamais dans ſes deſſeins on n'a mieux réuſſi :
Vous êtes à la mode, & votre lit auſſi.
C'eſt un avantage....

Me GUILLEMOT.

Oui : mais ce qui me courrouce,
On ſçait que mon habit eſt d'une vieille houſſe.
Que ce ſoit par hazard ou par malignité,
Votre indiſcret Mercure a dit la vérité.
J'entens à chaque pas la baſſe Bourgeoiſie,
Qui me nomme en raillant la houſſe craimoiſie ;
Et par tout mon quartier la canaille ſe plaint,
Que je prens des couleurs qui font ſortir le teint.
Il eſt vrai, le gros rouge eſt une couleur ſombre,
Qui détache le clair par le ſecours de l'ombre :
Qu'on en ait un manteau, ſans ornemens deſſus,
Pour peu que l'on ſoit blanche ou le paroit bien plus :
C'eſt un fard innocent, ſans pommade ni drogue ;
Et voilà la raiſon qui l'a tant mis en vogue.

ORONTE.

Redites-moi, de grace, un certain mot choiſi
Qui vous eſt échapé, pour dire cramoiſi.

Me GUILLEMOT.

Du gros Rouge ?

ORONTE.

A mon ſens il a beaucoup de grace :
Jamais le mot de gros ne fut mieux en ſa place ;
Il charme.

Me GUILLEMOT.

Il m'eſt venu ſans affectation.

ORONTE.

Votre eſprit eſt fertile en belle invention.
J'ai de votre mérite une idée aſſez haute,
Pour me faire un plaiſir de réparer ma faute ;
A Jaſmin.
Le nom de Madame eſt....

Me GUILLEMOT.

Parlez donc, petit ſot.

JASMIN.

Monſieur, Madame a nom Madame Guillemot.

ORONTE.

C'eſt aſſez. Vous verrez dans le premier Mercure,
Que j'aurai de la houſſe adouci l'aventure.
Si le mot de Bourgeoiſe aigrit votre courroux,
Je mettrai tout au long, par eſtime pour vous,
En bon Hiſtorien, qui ne fait point de contes,
Madame Guillemot, Auditrice des Comptes.

Me GUILLEMOT.

Y ferez-vous entrer mon éloge ?

ORONTE.

Oui, vraiment.

Me GUILLEMOT.

Louez-moi, je vous prie, imperceptiblement.
J'ai pour la flaterie une haine invincible.
Si louer ſans flater vous paroit impoſſible,
J'aime mieux vous donner, ſi vous le ſouhaitez,
Un mémoire où ſeront mes bonnes qualitez.
J'ai de la modeſtie, & me rendrai juſtice.
Adieu. Ne bougez.

ORONTE.

Moi, Madame l'Auditrice ?

Me GUILLEMOT.

De grace....

ORONTE.

Je prétens, pour finir tous débats,
Juſqu'à votre carroſſe accompagner vos pas.

Me GUILLEMOT *à Jaſmin.*

Voyez ſi mon carroſſe eſt venu me reprendre.
J'avois quelques parens qu'il eſt allé deſcendre.
Voyez donc promptement ſi la Fleur eſt là bas,
Mon cocher.

JASMIN.

Je ſuis ſûr de ne le trouver pas,
Madame.

Me GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue.
Si je vous....

JASMIN.

C'eſt à pied que vous êtes venue.

Me GUILLEMOT.

Ah, Coquin! Ne bougez, pour raiſon.

ORONTE.

J'obéis.

Me GUILLEMOT *en ſortant.*

Vous aurez le fouet en entrant au logis,
Petit gueux.

JASMIN.

Qu'ai-je fait?

Me GUILLEMOT.

Comment! petite roſſe,
Sans vous on auroit cru que j'avois un carroſſe.
Je vous ferai ſentir ce que peſent mes coups.

JASMIN.

Dame! je ne ſçai pas ſi bien mentir que vous.

ORONTE *ſeul.*

Madame l'Auditrice eſt enfin appaiſée.

La louange à propos rend toute choſe aiſée.
Allons fermer la porte ; & juſqu'après diné,
Paſſons quelques momens ſans être importuné.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

On heurte aſſez rudement.

QUI diable eſt l'animal qui heurte de la ſorte ?

ORONTE.

Ouvre ſans heſiter, & l'une & l'autre porte.

On redouble.

MERLIN.

Je voudrois qu'en heurtant il ſe rompît les bras.

SCENE II.

LISETTE, MERLIN, ORONTE.

LISETTE.

Est-ce ici le logis de Monsieur Licidas?

MERLIN.

Ah, Monsieur! c'est Lisette, ou bien j'ai la berlue.

ORONTE.

Lisette! quel bonheur! Vien que je te salue.
Comment te portes-tu, ma pauvre enfant?

LISETTE.

Fort bien,
Monsieur.

MERLIN *la veut saluer aussi.*

Je suis ravi.... Comment, je n'aurai rien?
Tu reviendras des champs sans me baiser?

LISETTE.

Ta bouche
Doit avoir du respect pour ce que Monsieur touche.

MERLIN.

Patience ; à ton tour tu verras ma fierté.

ORONTE.

Cecile eſt revenue en parfaite ſanté ?
Pour elle mon ardeur va juſques à l'extrême.

LISETTE.

Et la ſienne pour vous eſt preſque tout de même.
Monſieur de Boiſluiſant qui brûle de vous voir,
L'a déja diſpoſée à faire ſon devoir.
On ne voit rien d'égal, c'eſt moi qui vous le jure,
A ſon entêtement pour l'Auteur du Mercure :
S'il peut l'avoir pour gendre, il ſera trop content.
Le fils d'un Duc & Pair ne lui plairoit pas tant,
Il ne voit qu'en lui ſeul un mérite qui brille ;
Et tout autre lui ſemble indigne de ſa fille.
Il va dans un moment vous l'amener ici.
Cecile de frayeur en a le cœur tranſi.
Elle craint, & ſa crainte eſt aſſez raiſonnable,
Qu'elle ne ſoit offerte à l'Auteur véritable ;
Et de Monſieur ſon pere ayant loué le choix,
Pour oſer ſe dédire elle eût manqué de voix.
Pour détourner un coup à ſes veux ſi contraire,
J'ai cherché ce logis de Libraire en Libraire.
Enfin, Monſieur Blageard, qu'on a fait à deſſein,

Trop petit pour un homme, & trop grand pour un nain,
Avec civilité m'en a donné l'adreſſe:
Et par le zéle ardent que j'ai pour ma maitreſſe,
A vous trouver chez vous n'ayant pas réuſſi,
Je me ſuis hazardée à venir juſqu'ici.
Avant qu'à vous y voir elle-même s'expoſe,
Apprenez-moi, Monſieur, comment va toute choſe.

ORONTE.

Tout va comme Cecile à peu près l'a voulu.
De ce logis entier je ſuis Maître abſolu.
La plus tendre amitié qu'inſpire la nature,
M'unit étroitement à l'Auteur du Mercure.
Nous portons même nom; avons mêmes ayeux;
Et ſon pere & le mien étoient freres.

LISETTE.

Tant mieux.
Pour faire le contrat qui vous eſt néceſſaire,
A point nommé, Monſieur, il falloit un fauſſaire,
Un Notaire fripon, prêt à prévariquer;
Je ſçai bien qu'à Paris vous n'en pouviez manquer:
En payant largement, ſans autre inquiétude,

On rencontre ſon fait en bien plus d'une Etude.
Mais du gendre qu'on cherche ayant le même
nom,
De votre tricherie on n'aura nul ſoupçon.
Ce qui peut mettre obſtacle au bien qu'on vous
deſtine,
C'eſt que pour un Auteur vous avez bonne mine:
Cette grande perruque, & ce linge & ce point,
Avec le nom d'Auteur ne ſympathiſent point.
J'en vois par-ci, par-là; mais il ont tous l'air
mince:
Et ſous cet équipage on vous croiroit un Prince.
Par là votre deſſein peut être divulgué.
Songez.....

ORONTE.

Je repréſente un Auteur diſtingué:
A qui, de compte fait, le débit de ſes Livres
Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.

LISETTE.

Vous ne me dites pas que je m'arrête trop.
Pour regagner le temps je m'en vais au galop.
Encore une parole & puis adieu. Cecile,
Comme je vous ai dit, n'a pas l'eſprit tranquille:
Et pour chagrin nouveau, ce matin d'un Billet
Ayant incognito chargé votre Valet,

Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille,
A qui le convieroit d'aller boire bouteille :
Et qu'après le repas il ne fût aſſez ſot,
Pour offrir un quadruple à payer ſon écot.
Celui qu'il croit avoir, & dont l'appas le touche,
Quoique marqué de même, eſt une boëte à mouche.
Elle enferme un Billet, à l'aide d'un reſſort.

MERLIN.

Monſieur, qui l'a reçû m'en a payé le port.
Tu peux lui demander ſi je ments.

ORONTE.

Non ſans doute :
Mais je l'ai mal payé, quelque prix qu'il m'en coute.
De la part de Cecile un Billet m'eſt ſi doux...

LISETTE.

Il ſuffit que le ſien ſoit venu juſqu'à vous.
Dans le cœur inquiet de ma jeune maitreſſe,
Je vais diligemment reporter l'allegreſſe ;
En diſſiper la crainte ; y remettre l'eſpoir ;
Et flater ſon amour du plaiſir de vous voir.
Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maître :
Gardez qu'il ne paroiſſe en la voyant paroître :

Monſieur de Boiſluiſant, le beau-pere futur.
A toujours l'œil au guet, & n'a pas l'eſprit dur.
Profitez de l'avis que mon zéle vous donne.
Adieu, Monſieur. Adieu, Monſieur Merlin.

MERLIN.

Friponne,
Tu m'as fait un affront dont il te ſouviendra.

LISETTE.

A la premiere vûe on le réparera:
Prens courage.

SCENE III.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

TU vois comme elle agit de tête:
Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête?

MERLIN.

Aſſurément.

ORONTE.

Veux-tu l'épouſer?

s

t

re

it.

:t.

MERLIN.

Non, Monſieur,
Vous prétendriez ſur elle avoir droit de Seigneur ;
Droit de dixme.

ORONTE.

Es-tu fou ?

MERLIN.

Cela n'eſt point folie:
Un valet marié dont la femme eſt jolie,
Et de qui le Patron eſt bâti comme Vous,
A de juſtes raiſons de paroître jaloux.
Je connois plus d'un ſot que je ne veux point ſuivre.

SCENE

SCENE IV.

LONGUEMAIN, ORONTE, MERLIN.

LONGUEMAIN.

N'Est-ce pas vous, Monsieur, qui faites ce beau Livre,
Qui n'est pas plutôt vieux qu'il redevient nouveau?
Le Mercure?

ORONTE.

Je n'ose avouer qu'il soit beau.
Mais tel qu'il soit, Monsieur, oui c'est moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
Que par toute la France on chérit le Mercure.
A Tours, il faut sçavoir quelle estime on en fait.

ORONTE.

Passons. Que vous plaît-il?

LONGUEMAIN.

Vous parler en secret.

J'ai mes raiſons.

ORONTE *à Merlin.*

Va-t-en.

LONGUEMAIN.

Avant que je me nomme,
Je crois en vous, Monſieur, trouver un honnête homme.

ORONTE.

Si vous m'eſtimez tel, quoique vous me diſiez,
Vous ne trouverez point que vous vous abuſiez,
Croyez-en ma parole, & n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

Etes-vous aſſûré que perſonne n'écoute?

ORONTE.

Parlez ſans vous contraindre, & n'apprehendez rien.

LONGUEMAIN.

Pour vivre en honnête homme il faut avoir du bien.
La Vertu toute nue autrefois étoit belle,
Mais le Vice à ſon aiſe eſt aujourd'hui plus qu'elle;
Et de quelques talens dont on ſoit revêtu,
On ne fait point fortune avec trop de vertu.
Cela poſé, j'ai cru pouvoir tout me permettre,
Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre.

Dès mes plus jeunes ans, dans mes plus bas emplois,
J'ai toujours eu le ſoin d'étendre un peu mes droits.
Cette inclination augmentant avec l'âge,
Dans des poſtes meilleurs je prenois davantage;
Mais tous ces petits gains par leurs foibles appas,
En flatant mes deſirs ne les rempliſſoient pas.
Si bien que tout d'un coup l'occurrence étant belle,
De deux cens mille francs j'ai fraudé la Gabelle:
Et vous m'obligeriez, après ce beau coup-là,
De donner dans le monde un bon tour à cela.
Quand, on a comme vous, une plume ſi bonne....

ORONTE.

Et quel diable de tour voulez-vous que j'y donne?
Après un vol ſi grand....

LONGUEMAIN.

Comment, vol! parlez mieux,
Et ne vous ſervez point de ce terme odieux.
Tant pour vous que pour moi mettez-vous dans la tête,
Que fraüder la Gabelle eſt un mot plus honnête:
C'eſt me deshonorer qu'employer de tels mots.

ORONTE.

Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
Si ce mot vous fait honte, & vous ſemble un outrage,
L'action qui le cauſe en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en eſt aſſez inſtruit.

LONGUEMAIN.

Quel grand mal ai-je fait pour tant faire de bruit?

ORONTE.

Quel grand mal? Trouvez-vous qu'il ſoit petit?

LONGUEMAIN.

Sans doute.
Ce n'eſt au pis aller faire que Banqueroute.
Combien d'autres l'ont faite, & qui n'ont pas peri?

ORONTE.

Et comptez-vous pour rien l'affront du Pilori?

LONGUEMAIN.

L'affront du Pilori me paroît quelque choſe;
Je plains ceux qu'en ſpectacle en ce lieu l'on expoſe:
Mais combien en voit-on, Banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits?
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,

Plus de dix à Paris ont deux ou trois carroſſes.
Qu'un homme ait de bien clair juſqu'à cent mille écus,
On lui prête ſans peine un million, & plus:
Chacun ouvrant ſa bourſe à ſa moindre requête,
Lui jette avec plaiſir ſon argent à la tête;
Et quand ſes creanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidéle abandonnant le ſien,
A la face des Loix fait un vol manifeſte;
Et pour cent mille écus un million lui reſte.

ORONTE.

Les gens que vous citez, dont vous ſuivez le train,
Sont l'execration de tout le genre humain.
Les affronts qu'on leur fait ont de ſi juſtes cauſes....

LONGUEMAIN.

Trois carroſſes roulans rajuſtent bien des choſes.
Et pour un million immoler ſon devoir,
C'eſt vendre ſon honneur tout ce qu'il peut valoir.
Avec ce que j'ai pris comparez cette ſomme,
Vous verrez que j'en uſe en bien plus galant homme.

Pour Meſſieurs les Fermiers, qui ſont des gains ſi grands,
Qu'eſt-ce de bonne foi que deux cens mille francs ?
Gros Seigneurs comme ils ſont, ont-ils lieu de ſe plaindre ?
A rien de plus modique ai-je pû me reſtreindre ?
Et de vuider ma Caiſſe ayant fait un ſerment,
Pouvois-je en conſcience un uſer autrement ?
Mettez-vous en ma place, & penſez bien....

ORONTE.

De grace,
Ne me propoſez point cette odieuſe place.
Quel ſecours de ce crime oſez-vous eſperer ?
Vous vous êtes fait riche, & n'oſez vous montrer :
De vos meilleurs amis vous craignez la préſence.
Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence.
Vous marchiez librement, ſans peur d'être arrêté ;
Et vous avez perdu juſqu'à la liberté.

LONGUEMAIN.

Je ſçais un ſûr moyen de me la faire rendre.

ORONTE.

Quel moyen ?

LONGUEMAIN.

Ecoutez, & vous l'allez apprendre :

C'eſt l'unique ſujet qui m'améne en ce lieu.
De deux extrémités j'ai choiſi le milieu :
De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre :
Mais on ſouffre encor plus quand on ſe laiſſe pendre ;
Ainſi, ſoit par foibleſſe, ou par bonne amitié,
Des deux cens mille francs je rendrai la moitié.
Ce ſont cent mille francs que je perds ; mais qu'y faire ?
J'aime quand je le puis, à conclure une affaire.
Les Fermiers Généraux voyant ma bonne foi,
Me pourront confier quelque meilleur emploi.
C'eſt ce qu'avec grand art, comme par bonté pure,
Il faut inſinuer dans le premier Mercure.
Si je ſuis par vos ſoins à l'abri de la Hart,
Du butin que j'ai fait vous aurez votre part :
Et cent louis....

ORONTE.

Monſieur, en m'offrant cette ſomme,
Vous oubliez, je crois, que je ſuis honnête homme ?
Et ſi je l'étois moins que je ne le prétens,
Vous paſſeriez peut-être aſſez mal votre temps.
Vous offrez cent louis pour vous faire un aſyle,

Et qui vous fera prendre eſt ſur d'en gagner mille ;
On les donne ; on vous cherche, il n'eſt rien plus certain :
Et vous vous appellez Monſieur de Longuemain.
C'eſt un ſenſible appas qu'une ſomme ſi forte ;
Je n'ai pour la gagner qu'à fermer cette porte :
Mais allez, ſauvez-vous ; & ne m'apprenez pas
En quel lieu le deſtin va conduire vos pas.
Que ſçai-je ſi demain j'aurois encor la force
De pouvoir réſiſter à cette douce amorce :
Rien ne peut vous ſauver, ſi l'on vous pouſſe à bout.
Pour vous mettre en repos reſtituez le tout.
Mais il faut vous hâter. Si vous vous laiſſiez prendre,
Il ne ſeroit plus temps de s'offrir à tout rendre :
On vous y forceroit, & vous ſeriez pendu.

LONGUEMAIN.

Ne me pendrois-je pas ſi j'avois tout rendu ?
Un bien de ſes ayeux qu'un heritage améne,
Comme il vient ſans travail peut ſe perdre ſans peine :
Mais un bien étranger que le plus grand bonheur

Ne peut faire acquerir qu'aux dépens de l'honneur ;
Un bien qui m'a couté plus de ſoins & d'allarmes ;
Qu'à mes yeux éblouis il n'étaloit de charmes ;
Enfin, pour expliquer la choſe comme elle eſt,
Un bien que j'ai volé, puiſque ce mot vous plaît ;
Quand tout eſt eſſuyé me parler de tout rendre,
C'eſt un pire deſtin que de ſe laiſſer pendre.
Je renonce au ſecours d'un tel médiateur,
Et ſuis de vos conſeils très-humble ſerviteur.
S'il faut être pendu, ce n'eſt pas une affaire.

Il ſort.

ORONTE *ſeul.*

Ce Monſieur le Commis a l'air patibulaire.
Si je ne ſuis trompé ſa mort ſera du bruit.

SCENE V.

MERLIN, ORONTE.

MERLIN.

MONSIEUR, voici Cecile, & tout ce qui s'enſuit.

Pere, Fille, Soubrette & Laquais vont paroître.

ORONTE.

Suis-je bien ? Ma perruque....

MERLIN.

On ne ſçauroit mieux être.

Ils entrent.

SCENE VI.

Mr DE BOISLUISANT, CECILE, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

Mr DE BOISLUISANT.

MON abord ſans doute vous ſurprend.

De vos admirateurs vous voyez le plus grand.

Le bonheur de vous voir, dont j'ai l'ame ravie,
Eſt pour moi le plus doux que j'aye eu de ma vie :
Avant que de mourir je bornois mon eſpoir,
Au ſenſible plaiſir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime, & que je vous embraſſe.

ORONTE.

Monſieur, avec reſpect je reçois cette grace.
De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré....

Mr DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'eſt jamais rencontré ?
Avant que vous fuſſiez, quelles rapides plumes
Enfantoient tous les ans juſqu'à ſeize volumes ?
Au moindre évenement qui fait un peu de bruit,
Votre fécondité va juſques à dix-huit.
Ah, ma Fille !

ORONTE.

Eſt-ce là Madame votre fille,
En qui tant de beauté, tant de ſageſſe brille ?

Mr DE BOISLUISANT.

Oui, Monſieur.

ORONTE.

Accordez à mon empreſſement

L'honneur de ſaluer un objet ſi charmant.

Il la ſalue & la baiſe ; & dans le même temps Merlin en fait autant à Liſette.

Madame, pardonnez ſi j'ai l'ame interdite.
C'eſt un charme pour moi qu'une telle viſite :
Et du langage humain les termes impuiſſans,
Ne peuvent exprimer les tranſports que je ſens.
Que je ſuis redevable à Monſieur votre Pere !

CECILE.

Votre joye à nous voir me paroit ſi ſincere,
Que je répondrois mal à cet accueil ſi doux,
Si je vous témoignois en avoir moins que vous.
Quelque eſtime pour vous que mon Pere ait conçûe,
Je vois avec plaiſir qu'elle vous eſt bien dûe :
Et comme ſon exemple a ſur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.

SCENE VII.

BONIFACE, ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

BONIFACE.

QUi de vous, s'il vous plaît, eſt l'Auteur du Mercure?

ORONTE.

Qui diable améne ici cette ſote figure? Que voulez-vous?

Mr DE BOISLUISANT *à Oronte.*

Adieu. Tantôt nous reviendrons.

ORONTE.

Non, Monſieur.

BONIFACE.

Pardonnez, ſi je vous interromps.

ORONTE.

Voulez-vous quelque choſe?

BONIFACE.

Oui, Monſieur.

ORONTE.

Parlez-vîte,

De grace.

BONIFACE.

J'aime mieux differer ma visite,

Que d'avoir le malheur de vous être importun,

Et de ne prendre pas un moment opportun.

ORONTE *à Mr de Boisluisant.*

Monsieur, vous voulez bien me donner la licence....

Mr DE BOISLUILANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE *à Boniface.*

Qu'est-ce ?

BONIFACE.

Un Avis d'importance,

Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Hé bien ?

Dites-moi ce que c'est.

BONIFACE.

Ce que c'est ? C'est un bien,

Mais d'une utilité si grande, si féconde,

Qu'on vous en sçaura gré jusques dans l'autre monde.

C'eſt un bien, grace au ciel, & grace à mes efforts,
Honorable aux vivans, & plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de temps, Monſieur. Que faut-il faire ?
Parlez.

BONIFACE.

Monſieur Blageard, dont je ſuis le Confrere,
M'avoit promis, Monſieur, de vous faire un récit
Du deſſein qui m'améne.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique !
On ne déſerte point ſon heureuſe boutique :
Du matin juſqu'au ſoir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit, comme certains Auteurs,
Qui feroient beaucoup mieux de jamais ne rien faire,
Que de mettre à l'aumône un malheureux Libraire.
Un Livre in-folio m'a mis à l'Hôpital.

ORONTE

Pour vous dédommager d'un Livre qui va mal,

Que puis-je ?

BONIFACE.

Vous ſçavez qu'il faut que chacun meure ;
On le voit tous les jours, on l'éprouve à toute heure ;
Et juſques à ce jour on n'a pû découvrir,
D'infaillible moyen pour jamais ne mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait prétendez-vous le faire ?

Mr DE BOISLUISANT.

Le ſecret ſeroit beau !

BONIFACE.

Non, Monſieur. Au contraire ;
Je ſerois bien fâché que l'on ne mourût pas :
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.
Mais, Monſieur, juſqu'ici les Billets néceſſaires,
Pour inviter le monde aux Convois mortuaires,
Ont été ſi mal faits qu'on ſouffroit à les voir ;
Et pour le bien public j'ai tâché d'y pourvoir.
J'ai fait graver exprès avec des ſoins extrêmes,
De petits ornemens de Deviſes, d'Emblêmes,
Pour égayer la vûe, & ſervir d'agrémens,
Aux Billets deſtinés pour les Enterremens.
Vous jugez bien, Monſieur, qu'embellis de la ſorte,

Ils feront plus d'honneur à la perſonne morte ;
Et que les curieux, amateurs des beaux Arts,
Au Convoi de ſon corps viendront de toutes parts.
A l'égard des vivans, dont l'orgueil eſt ſi vaſte,
Qu'en eſcortant la mort ils demandent du faſte,
Tout le long d'une rue ils ſeront trop heureux,
De traîner à leur ſuite un cortége nombreux.

CECILE.

Cet avis eſt fort beau !

ORONTE.

Mais, ſur-tout, fort utile ?

BONIFACE.

Je vendrai ces Billets trois louis d'or le mille ;
Et ſi l'année eſt bonne & fertile en trepas,
Je crois gagner aſſez pour ne me plaindre pas.
La grace que j'eſpere, & qui m'eſt importante,
C'eſt un peu de ſecours d'une plume ſçavante :
Et la vôtre aujourd'hui par ſon invention,
Met ce que bon lui ſemble en réputation.
Pour être dans le monde illuſtre à juſte titre,
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
Vous diſpenſez la gloire. Et ſi votre bonté
Vouloit de mes Billets montrer l'utilité,
Il vaudroit mieux, Monſieur, dans le premier
Mercure,

Retrancher quelque Fable, ou bien quelque Aventure ;
Et dans un long article avertir les défunts,
De ne plus ſe ſervir de Billets ſi communs :
Leur bien repréſenter qu'il y va de leur gloire ;
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une Hiſtoire ;
Le prouver par raiſons ; & leur faire eſperer
Qu'ils auront du plaiſir à ſe faire enterrer.
Vous voyez bien, Monſieur, que rien n'eſt plus facile.

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, cet avis eſt utile.
Pour le faire valoir je n'épargnerai rien.
Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chreſtien,
Depuis plus de vingt ans Imprimeur & Libraire,
Et je tiens ma boutique auprès de ſaint Hilaire.
Vous en ſouviendrez-vous, Monſieur ?

ORONTE.

Aſſurément.

BONIFACE.

Votre temps vous eſt cher juſqu'au moindre moment.

Le Public eſt lezé quand on vous importune.
Adieu ; ménagez-moi ma petite fortune.
Je ne vous parle point de mon remerciment ;
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement.

En montrant Monſieur de Boiſluiſant.

Si Monſieur vous eſt joint de ſang ou d'alliance,
Il peut hâter l'effet de ma reconnoiſſance.

ORONTE.

Comment ?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin :
Il va de mes Billets avoir bientôt beſoin :
Et j'aurois un plaiſir, que je puis dire extrême,
De pouvoir pour Monſieur les imprimer moi-même.
A tel prix qu'il voudroit il auroit les meilleurs ;
Et s'il perdoit la vie, il gagneroit d'ailleurs.
Je m'oblige de plus, lorſque vous rendrez l'ame,
De les fournir *gratis* pour Vous & pour Madame.
Mourez quand vous voudrez, & comptez là-deſſus.

SCENE VIII.

ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

DEs sotises d'un fat vous me voyez confus.
Victime du Public, le Mercure m'expose
A la nécessité d'écouter toute chose.
Mais pour nous dérober aux surprises des sots,
Dans mon appartement nous serons en repos.
Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

Mr DE BOISLUISANT.

C'est vous incommoder.

ORONTE

Non; c'est me faire grace.
Ne la differez point. Entrez, Madame.

Mr DE BOISLUISANT.

Entrons.

D'un deſſein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

ORONTE *à Merlin.*

Merlin, voilà ma bourſe, & je connois ton zéle;
Donne-m'en je te prie une preuve nouvelle.
Deux ou trois Confiſeurs ſont mes proches Voiſins:
De ce qu'ils ont de bon fais emplir deux Baſſins.

MERLIN.

A montrer mes talens l'occaſion eſt belle.
Sçavoir ferrer la Mule eſt un art où j'excelle.
Secretaire bannal je m'en vais eſſayer,
Puiſqu'il me met en œuvre à m'en faire payer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr DE BOISLUISANT, ORONTE.

Mr DE BOISLUISANT.

OUI, Monſieur; c'eſt ſans fard qu'avec vous je m'explique.
Il n'eſt rien de plus propre & de plus magnifique.
Je connois quatre Ducs, & plus de vingt Marquis,
Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus exquis.
Je n'ai vû que Miroirs, que Pendules, que Luſtres,
Que Tableaux mis au jour par des Peintres illuſtres;
Et ce qui m'a ſurpris, une Collation
Où la délicateſſe & la profuſion....

ORONTE.

Et de grace, Monſieur, un peu plus d'indulgence;
J'ai ſans doute abuſé de votre complaiſance.
Je vous en fais excuſe, & vous conjure....

Mr DE BOISLUISANT.

Hé bien!
Puiſque vous le voulez je n'en dirai plus rien.
Diſons un mot ou deux ſur une autre matiere.
Je vous ai là dedans ouvert mon ame entiere.
Vous ſçavez le penchant qui m'entraîne vers vous;
Et ma fille, en un mot, n'eſt plus ſi près de nous.
Peut-être que contraint par l'aſpect de Cecile,
Un refus à ſes yeux vous ſembloit difficile.
Pendant que votre aveu peut être rétracté,
Ne vous contraignez point; parlez en liberté.
Dites-moi franchement ſi votre cœur chancele.

ORONTE.

Tout ce qu'on peut ſentir mon cœur le ſent pour elle.
Charmé de vos bontés comme de ſes attraits,
A vous plaire, à l'aimer je borne mes ſouhaits:
Et quoique mon amour ne faſſe que de naître,

Il eſt dans un état à ne pouvoir plus croître.
Puiſqu'à me rendre heureux vous vous intéreſſez,
Je vous donne ma foi que jamais....

Mr DE BOISLUISANT.

C'eſt aſſez.
Vous pouvez librement entretenir Cecile,
Pendant une heure ou deux que je vais par la Ville.
J'aime mieux la laiſſer à vos ſoins obligeans,
Qu'en un Hôtel garni, rempli de mille gens.
Pénétrez ſi pour vous elle aura le cœur tendre.
Quand j'aurai fait mon tour, je viendra la reprendre.
Adieu. Si vous m'aimez traitez-moi ſans façon.

SCENE

SCENE II.

LISETTE, CECILE, ORONTE.

LISETTE.

MONSIEUR de Boiſſuiſant eſt-il dehors ?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

A Cecile. Bon.

Il eſt ſorti, Madame. Avancez.

ORONTE.

Ah, Madame !

Je puis donc à la fin vous parler de ma flamme.

Je puis dans le tranſport dont je ſuis animé,

M'expliquer ſans contrainte aux yeux qui m'ont charmé.

Mon aimable Cecile !

CECILE.

Hé bien, mon cher Oronte !

ORONTE.

M'aimez-vous toujours ?

CECILE

Oui ; j'en fais l'aveu ſans honte.
Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux inſtant,
C'eſt d'abuſer mon Pere, & de lui devoir tant.
Prévenu, comme il eſt, pour l'Auteur du Mercure,
Nous pardonnera-t-il cette douce impoſture ?
Je crains....

LISETTE.

A cela près hâtez le *conjungo*.
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo.
Qu'eſt-ce que votre Pere après tout pourra dire ?
N'êtes-vous pas ſoumiſe à tout ce qu'il déſire ?
C'eſt lui qui dans ce lieu vient de vous amener ;
A Monſieur qu'il y trouve il prétend vous donner ;
Loin de blâmer ſon choix vous en êtes contente ;
Et vous taupez à tout en fille obéiſſante.
Etes-vous obligée à ſçavoir ſi Monſieur
Eſt Auteur véritable, ou bien façon d'Auteur ?
Vous ſoupçonnera-t-il d'être d'intelligence ?

CECILE.

Oronte, là-deſſus, ne dit point ce qu'il penſe ?

ORONTE.

Je penſois être aimé plus que je ne le ſuis,

Madame.

CECILE.

Je vous aime autant que je le puis.
Vous n'en pouvez douter ſans me faire un outrage ;
Et comment feroit-on pour aimer davantage ?

ORONTE.

Hé bien ; ſi vous m'aimez n'apprehendez plus rien.
Le reſte me regarde, & j'en ſortirai bien.
Qui n'eût pas accepté comme je viens de faire,
L'ineſtimable bien que m'offre votre Pere ?
Falloit-il renoncer à vos divins appas,
Parce qu'il me croyoit ce que je ne ſuis pas ?
Et lorſqu'il ſera temps que je le déſabuſe,
N'êtes-vous pas, Madame, une aſſez belle excuſe ?
Repoſez-vous ſur moi de tout l'évenement.

LISETTE.

J'entens monter quelqu'un : parlez plus doucement.

CECILE.

Une Dame paroit dont j'admire la mine.
Elle a grand air.

SCENE. III.

CLAIRE, ORONTE, CECILE, LISETTE.

ORONTE.

C'Est vous, ma charmante Couſine ? A quand la Nôce ?

CLAIRE.

A quand ? Tout eſt rompu.

ORONTE.

Comment ?

CLAIRE.

Peut-on ſe marier quand on n'a plus d'amant ?

ORONTE.

Parlez-moi ſans énigme ; êtes-vous mariée ? Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je ; on m'a répudiée. Je viens en avertir mon Couſin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.

Il eſt à Saint Germain, pour quelques jours peut-être,
Et de tout ſon logis il m'a laiſſé le maître.
Voyez, en ſon abſence, à quoi je vous ſuis bon.
J'aurai le même zéle ayant le même nom :
Et cette Dame enfin que j'eſtime & reſpecte,
Ne doit ni vous gêner, ni vous être ſuſpecte.
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts.
J'en ſuis ſûr.

CLAIRE.

Mon Couſin, je n'ai point de ſecrets.
On m'avoit accordée à Monſieur de la Motte :
Il en eſt de moins foux que je crois qu'on garotte.
Dénué de cervelle, il fait l'eſprit profond ;
Ne s'habille jamais comme les autres ſont ;
Et pour tout dire enfin, il ſemble qu'il ſe pique
D'être dans ſon eſpece un animal unique.
Mais comme il eſt fort riche, & que j'ai peu de bien,
On lui promit ma foi ſans que j'en ſçûſſe rien.
La ſemaine paſſée, avec une Compagne,
Je fus voir au Pleſſis ſa maiſon de Campagne :
Je fis pour l'obliger cette débauche-là ;
Et ce fut de ſon mieux qu'il nous y régala.
Comme jeudi dernier j'étois un peu malade,
Seul mon bourru d'amant fut à la promenade :

Je ne ſçai ſi c'eſt-là qu'on m'a volé ſon cœur ;
Mais quand il en revint je le trouvai rêveur.
Le ſoir, en confidence, il me dit que ſon âge
N'étoit plus guere propre au joug du mariage ;
Qu'il avoit cinquante ans ; & qu'avec un vieillard,
L'hymen de ſes plaiſirs me feroit peu de part.
Le lendemain matin, ſans garder de meſure,
Il revint bruſquement me parler de rupture ;
Et pour le méptiſer comme il me mépriſoit,
J'acceptai ſur le champ ce qu'il me propoſoit.
Voilà ce que je ſçais, ſans en ſçavoir la cauſe.

CECILE.

Perdre un pareil amant, c'eſt perdre peu de choſe.

LISETTE.

Belle, bien faite, jeune, & ſans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'eſt pas ce qu'il vous faut.
Qu'en feriez-vous ? A vingt la reſſource eſt plus grande.

CLAIRE.

Il m'a fait un préſent qu'il faut que je lui rende.

ORONTE.

Puiſqu'il rompt ſans ſujet je n'en ſuis pas d'avis.
Et de combien eſt-il ?

CLAIRE.

De deux mille louis.

ORONTE.

Il vous les a donnés ?

CLAIRE.

A moi-même en perſonne.

ORONTE.

Le bien le mieux acquis eſt celui que l'on donne:
Ils ſont à vous.

LISETTE.

Pour moi, je ne les rendrois pas.

CLAIRE.

Il va, je crois, monter ; je l'ai laiſſé là-bas.
Je l'entens.

ORONTE.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre ?

CLAIRE.

Je ne ſçais.

SCENE IV.

MONSIEUR DE LA MOTTE, CLAIRE, ORONTE, CECILE, LISETTE.

ORONTE.

SERVITEUR, Monſieur.

Mr DE LA MOTTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bonheur de vous voir m'eſt un plaiſir bien doux.

Mr DE LA MOTTE.

D'où vient ?

ORONTE.

Mademoiſelle eſt ma Couſine.

Mr DE LA MOTTE.

A Vous ?

Tout de bon ?

ORONTE.

Oui, Monſieur.

Mr DE LA MOTTE.

J'en ſuis vraiment bien aiſe.

ORONTE.

Et moi je ſuis ravi, Monſieur, qu'elle vous plaiſe.

Quel jour avez-vous pris pour un hymen ſi beau ?

Mr DE LA MOTTE.

Bon ! la paille eſt rompue, & tout eſt à vau-l'eau.

Vous le ſçavez fort bien, fin matois que vous êtes.

ORONTE.

Vous, Monſieur, ſçavez-vous quelle faute vous faites ?

Mr DE LA MOTTE.

Eh oui ! Par cet hymen je m'étois figuré,
Que j'aurois des enfans qui m'en ſçauroient bon gré :
J'entens, par des raiſons que moi-même je forge,
Que ma poſterité ſe plaint que je l'égorge ;
Et frapé quelquefois par de triſtes accens,
Je penſe maſſacrer de petits innocens.
Mais tout dût-il crever, que tout creve n'importe,
La raiſon oppoſée eſt toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle eſt la raiſon qui vous fait héſiter, Monſieur ?

CECILE.

Mademoiſelle eſt-elle à rebuter ?

CLAIRE.

Ai-je par ma conduite attiré votre haine ?

Mr DE LA MOTTE.

Je n'ai rien à répondre, & c'eſt ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que ſon ſang ſoit indigne de vous ?

CECILE.

A-t-elle quelque amant dont vous ſoyez jaloux ?

CLAIRE.

A vos yeux détrompés ne parois-je plus belle ?

Mr DE LA MOTTE.

Ce n'eſt point tout cela, ma chere Demoiſelle.

ORONTE.

Vous a-t-elle engagé par d'indignes moyens ?

CECILE.

Vous a-t- on déguiſé ſa naiſſance & ſes biens ?

CLAIRE.

Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée ?

Mr DE LA MOTTE.

Non ; vous êtes en tout bien conditionnée ;

Belle, ſage, fidelle; & malgré tout cela,
Il plait à mon deſtin que je vous plante-là.
Laiſſez-moi, pour raiſon, m'excuſer ſur mon âge;
Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE.

Non, Monſieur; dites tout, ne ſoyez point contraint;
Vous laiſſez des ſoupçons dont ma vertu ſe plaint.

ORONTE.

Elle a raiſon; parlez. Que voulez-vous qu'on penſe?

Mr DE LA MOTTE.

Mais je vais l'offenſer, ſi je romps le ſilence.
Pour n'en pas venir-là je fais ce que je puis.
Rendez-moi ſeulement mes deux mille louis,
Et bon jour.

CLAIRE.

Pour cela, c'eſt un autre chapitre.
Je les prétens à moi par un aſſez bon titre:
En m'en faiſant un don vous en fîtes mon bien.
Mais vuidons l'autre affaire, & ne confondons rien.
Duſſiez-vous m'offenſer, expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute.

Je ſçaurai de Monſieur quel affront il redoute ;
Il ne ſortira point qu'il ne m'ait convaincu. ...

Mr DE LA MOTTE.

Puiſqu'il faut m'expliquer, je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent !

ORONTE.

Supprimez ces diſcours téméraires.

Mr DE LA MOTTE.

Mon prétendu Couſin, chacun ſçait ſes affaires.
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur ?

CECILE.

C'eſt à tort ;
Mademoiſelle eſt ſage, a de l'honneur.

Mr DE LA MOTTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manieres, ſon air, ſa pudeur naturelle,
Ce ſont des cautions qui vous répondent d'elle.

Mr DE LA MOTTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas,
C'eſt je crois dire aſſez qu'elle n'en manque pas.
De quelqu'autre que moi qu'elle ſoit la conquête,
Des dangers de l'hymen je garantis ſa tête :
Mais tout ce que j'entens, & tout ce que je vois,

Pour m'appeller Cocu ſemble prendre une voix.
Ecoutez quatre mots, ſans aucune incartade,
Et traitez-moi de fou ſi j'ai l'eſprit malade.
Ce fut Jeudi dernier que l'enfer en courroux,
Du plaiſir que j'aurois ſi j'étois votre époux,
Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable,
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour-là, que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché ſans deſſein & ſans choix,
Je fus me repoſer vers des bornes de pierre,
Qui d'un jaloux voiſin ont ſéparé ma terre;
Pour rêver à mon aiſe au moment bienheureux,
Où l'amour dans vos bras rempliroit tous mes veux.
A peine étois-je aſſis ſur une de ces bornes,
Que deux gros Limaçons me préſentent les cornes;
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,
Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer;
Et de leur inſolence ayant pris quelque ombrage,
Je me levai ſur l'heure, & les tuai de rage;
Etant perſuadé qu'à moins d'un prompt trepas,
Les affronts à l'honneur ne ſe réparent pas.
Je venois en Heros de venger mon injure,

Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure,
Une miſerable Oiſeau penſa me rendre fou,
A force de crier *coucou*, *coucou*, *coucou*.
Enragé contre lui, mon fuſil ſur l'épaule,
J'entre dans la forêt, & je cherche le drôle,
Fortement réſolu pour venger mes ſoupçons,
De lui faire éprouver le ſort des Limaçons.
Mais zeſte! Le conquin de branchage en branchage,
De ſon maudit *coucou* redoubla le ramage;
Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
Lui ſervirent d'appas pour le faire chanter.
Limaçons & Coucou, mon âge & votre ſexe,
Tout rendoit à l'envi ma pauvre ame perplexe,
Lorſque dans mon chemin, & preſque ſous mes pas,
Je trouve un bois de Cerf fraîchement mis à bas;
Et vois un peu plus loin cette maligne bête,
Qui ſembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête.
Vous en aurez menti, malheureux animaux,
Je rendrai malgré vous tous vos préſages faux,
M'écriai-je, & ſoudain je gagnai ma chaumiere,
Sans vouloir regarder ni devant ni derriere.
Ainſi vous avez beau menacer ou prier,
Qui diable après cela voudroit ſe marier?

ORONTE.

Eh ! Monſieur, donnez-nous des raiſons plus
honnêtes.
Ma Couſine eſt croyable un peu plus que vos
bêtes :
Et c'eſt de ſa vertu faire trop peu de cas,
Que des les vouloir croire, & ne la croire pas.
Je ſuis las de ſouffrir un ſi cruel outrage.

Mr DE LA MOTTE.

Je vous ai déja dit que je la crois fort ſage ;
Mais ſi l'aſtre s'en mêle, & veut me voir cocu,
Penſez-vous que par elle il puiſſe être vaincu ?
Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'inno-
cence,
Deviendra contre moi fidéle à l'influence ;
Et moins par ſon penchant que pour remplir mon
ſort,
Je me verrai cocu, ſans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur ſauver Mademoiſelle.
Elle me touche aſſez pour ne vouloir point d'elle.
S'il faut être cocu, c'eſt par un autre choix
Que je veux reſſembler à tous ceux que je vois.
Pour l'honneur de mon front & de votre mérite,
Rendez-moi mon argent, & ſortons quitte à
quitte.

ORONTE.

Puiſque par ſes raiſons Monſieur eſt convaincu,
Qu'on lui rendra juſtice en le faiſant cocu,
La rupture qu'il cherche eſt une preuve inſigne,
Que de remplir ſon ſort il ne vous croit pas digne,
Vous n'auriez pas l'eſprit de lui manquer de foi.
Finiſſez. Quel argent lui devez-vous ?

CLAIRE.

Qui ? moi ?
Rien du tout.

Mr DE LA MOTTE.

En trois mots, c'eſt me payer ma ſomme.

CLAIRE.

Que me demandez-vous ? Parlez en honnête homme.
Que vous dois-je ?

Mr DE LA MOTTE.

L'argent que vous me retenez,
Les deux mille louis que je vous ai donnez.

CLAIRE.

A moi, Monſieur ?

Mr DE LA MOTTE.

A vous. Pourquoi tant de grimaces ?

CLAIRE.

Lorſque je les reçûs je vous en rendis graces.

Me les ayant donnés, ils ne sont plus à vous.

Mr DE LA MOTTE.

Je me flatois alors de me voir votre époux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE.

Si vous ne l'êtes pas, Monsieur, est-ce ma faute?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits,
Me sont trop précieux pour les rendre jamais.

CECILE.

Ce refus obligeant que fait Mademoiselle,
Marque pour un volage une bonté nouvelle:
Retenir vos présens c'est vous aimer encor.

Mr. DE LA MOTTE.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or.
Quand je fis ce présent elle m'étoit acquise.
Je n'ai fait avec elle aucune autre sotise.
Demandez-lui plutôt si jamais....

ORONTE.

Ecoutez,
(Aussi-bien suis-je sûr que vous en doutez)
C'est par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rendre;
Et si vous l'ignorez je veux bien vous l'apprendre.
Epousez ma Cousine, ou ne prétendez pas....

Mr DE LA MOTTE.

Quand je ſerai cocu, qu'il ſera bien plus gras!
Sçachez, petit Couſin, qui par votre menace
Prétendez m'ajoûter aux cocus de ma race,
Que malgré mon étoile & malgré vos leçons,
Je veux faire mentir, Cerf, Coucou, Limaçons,
Et fuir le mariage un peu plus que la peſte.
Licidas à l'inſtant va décider du reſte:
Nos communs intérêts ſont remis en ſa main.
N'eſt-il pas ici?

ORONTE.

Non; il eſt à Saint Germain.

Mr DE LA MOTTE.

Pour long-temps?

ORONTE.

On ne ſçait.

Mr DE LA MOTTE.

Attendons qu'il revienne;
Il entendra plaider votre cauſe & la mienne.
De mes prétentions quel que ſoit le ſuccès,
Ne me pas marier c'eſt gagner mon procès:
Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître,

Qui pour bien plus d'argent voudroient ne le pas être ?
Tant ils ſont aſſûrés de trouver au logis,
Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis.
Serviteur.

SCENE V.

CECILE, ORONTE, CLAIRE, LISETTE.

CECILE.

QUEL amant pour une belle amante !

LISETTE.

Je n'en voudrois point, moi, qui ne ſuis que ſervante ;
Ou ſi j'étois réduite à cette extrémité,
Je crois que ſon Coucou diroit la vérité.

ORONTE.

Conſolez-vous, Couſine ; il en viendra quelqu'autre.
Apprenez mon deſtin, puiſque je ſçai le vôtre.

Je vous prie à mon tour de ma noce.

CLAIRE.

Comment !

ORONTE.

Nous ſommes mieux unis que vous & votre amant.

Ma Maitreſſe ni moi nous ne voulons pas rompre.

Mais j'apperçois quelqu'un qui nous vient interrompre.

Paſſez dans l'autre chambre, où bientôt je vous ſui.

SCENE VI.

DU MESNIL, ORONTE.

DU MESNIL.

MONSIEUR, je ſuis perdu ſi je n'ai votre appui.

ORONTE.

Qu'eſt-ce, Monſieur ? Parlez. Quel ſujet vous oblige....

DU MESNIL.

Si je n'ai votre appui je ſuis perdu, vous dis je.

ORONTE.

Vous eſt-il arrivé quelque accident fâcheux?

DU MESNIL.

Il n'eſt point ſous le ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

Avez-vous ſur les bras quelque méchante affaire?
Etes-vous aſſaſſin, empoiſonneur, fauſſaire?
Etes-vous pourſuivi des Archers?

DU MESNIL.

Moi, Monſieur?
Ai-je l'air d'un fauſſaire, ou d'un empoiſonneur?

ORONTE.

Vous a-t-on dérobé quelque ſomme un peu forte?

DU MESNIL.

Non, Monſieur.

ORONTE.

N'eſt-ce point que votre femme eſt morte?

DU MESNIL.

Eh! ſi c'étoit cela, ſerois-je malheureux?

ORONTE.

Dites donc quel obſtacle eſt contraire à vos vœux.
J'écoute; mais ſur-tout, point de longue harangue.

DU MESNIL.

Force gens à Paris enſeignent quelque langue.
Celui-là l'Eſpagnol, celui-ci le Latin;
Et ſans autre ſecours ils ſubſiſtent enfin.
J'en connois deux ou trois tellement à leur aiſe,
Que depuis quelque temps ils ne vont plus qu'en chaiſe:
Et cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter,
Je crus pour m'enrichir les devoir imiter.
Je pris dans un Fouxbourg une maiſon fort grande,
Et mis un écriteau pour *la Langue Normande*;
M'offrant de l'enſeigner avec affection
Avec les tons, l'accent, dans ſa perfection.
Pendant le premier mois il ne me vint perſonne.

ORONTE.

Quoi! pas un Ecolier!

DU MESNIL.

Pas un.

ORONTE.

Je m'en étonne.
Un ſuccès plus heureux devoit ſuivre vos ſoins.
Le ſecond mois, ſans doute, alla bien?

DU MESNIL.

Encor moins.

Pour me manifeſter, tant aux pauvres qu'aux riches,

Ces deux mois écoulés j'eus recours aux affiches;
Et par tous le endroits où j'étois affiché,
Je voyois en paſſant force monde attaché.
J'en conçûs de le joye, & la choſe étant ſçûe,
Je me tins aſſûré d'en avoir bonne iſſue,
Et crus que ma maiſon creveroit d'écoliers;
Mais le troiſiéme mois eut le ſort des premiers.
Pas une ame ne vint. Je diſois à moi-même,
En ſongeant quelquefois à mon malheur extrême,
Tous les gens de commerce ont affaire à Rouen,
A Bayeux, à Falaiſe, à Dieppe, au Havre, à Caen,
Peu de gens ont affaire, à Florence, à Veniſe:
Et c'eſt par conſéquent une grande ſotiſe,
D'ignorer le Normand & de ſçavoir ſi bien
L'extravagant Jargon qu'on nomme Italien.
L'un eſt infructueux, & l'autre fort utile.
Comme on a vers l'eſpoir une pente facile,
Je me flatois alors, & même avec excès,
Qu'à la fin mon deſſein auroit un grand ſuccès.
Je faiſois afficher de nouveau: mais ma peine
Pendant quatorze mois a toujours été vaine;
Et quoique cette Langue ait de particulier,
Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un Ecolier.

Le croiriez-vous ?

ORONTE.

Moi ? non ; cela n'eſt pas croyable.

DU MESNIL.

Rien n'eſt plus vrai pourtant, ou je me donne au Diable.

Pas un ſeul n'a paru pendant quatorze mois :

Tant il eſt vrai qu'en France on fait peu de bons choix !

ORONTE.

Et que puis-je pour vous en ſemblable occurrence, Monſieur ?

DU MESNIL.

Réprimender la Nobleſſe de France,

Qui parle Italien, Eſpagnol, Allemand,

Et qui ne peut parler le langage Normand :

Qui ſçait parfaitement deux ou trois langues mortes,

Et qui n'en ſçait pas une uſitée à ſes portes :

Qui ſans avoir deſſein d'aller jamais fort loin,

Des pays étrangers apprend le baragouin ;

Et qui par une erreur que le bon ſens condamne,

Aime mieux *Signorſi*, que *vaire*, ou *Dieu me damne*.

Vous voyez cependant quelle comparaiſon ?

ORONTE.

ORONTE.

Il eſt vrai ; je vois bien que vous avez raiſon.
Mais comme à ce deſſein la fortune s'oppoſe,
Je vous conſeillerois de tenter autre choſe.
Quand on veut ſe tirer d'un fâcheux embarras,
Il eſt bon qu'avec elle on ne s'obſtine pas.
Croyez-moi, faites choix de quelqu'autre exercice.

DU MESNIL.

Non, Monſieur ; tôt ou tard on me rendra juſtice.
De quoi que l'on ſe mêle en un même quartier,
Quarante quelquefois ſont d'un pareil métier ;
Et par cette raiſon, que je crois pertinente,
Ce qu'un ſeul gagneroit ſe partage à quarante :
Mais par l'heureux effet de mon invention,
Je ſuis ſeul à Paris de ma profeſſion.
Publiez mes talens dans le premier Mercure,
Si le Roy par hazard en faiſoit la lecture,
Bienfaiſant comme il eſt par inclination,
Doutez-vous que bientôt je n'euſſe penſion ?
Comme de mes pareils la nature eſt avare,
On a quelques égards pour un homme ſi rare.

ORONTE.

Pour rare, il eſt certain ; on ne peut l'être plus.

Me louer devant moi, c'eſt me rendre confus :
Je ſuis déconcerté d'une louange en face ;
Et votre honnêteté me fait quitter la place.
Adieu ; le mois prochain parlez ſi bien de moi,
Que de voir mon viſage il prenne envie au Roi.
C'eſt la grace qu'eſpere & que vous recommande
Du Meſnil, Profeſſeur de la langue Normande.

ORONTE *ſeul.*

Juſte ciel ! que ces foux qui fatiguent mes yeux,
Volent à mon amour de momens précieux !

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

DEMEUREZ, mon Conſin, vous avez compagnie.
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi, qui ſuis ravi d'accompagner vos pas,
De votre ſentiment je ne vous quitte pas.
Vous avez à loiſir parcouru ma Maitreſſe,
Et vous jugez de tout avec délicateſſe :
Comment la trouvez-vous ? Ai-je fait un bon choix ?

CLAIRE.

Elle eſt belle, à mes yeux, juſques au bout des doigts.

Son teint, ſon air, ſa taille, en un mot tout m'enchante ;
Et de la tête aux pieds, elle eſt toute charmante.
Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
Eh ! Comment feriez-vous pour ne la pas aimer ?
Une Dame qui vient m'empêche de pourſuivre.
Adieu. Je vous défens de ſonger à me ſuivre.
Un pas que vous feriez me mettroit en courroux ;
Et ce ſeroit bannir tout commerce entre nous.

ORONTE.

A ce que vous voulez il faut que je conſente.

CLAIRE.

Vous m'obligez.

SCENE II.

Mad. DE CALVILLE, ORONTE.

Mad. DE CALVILLE *en deuil.*

MONSIEUR, je ſuis votre ſervante.
Je vous ſuis inconnue & redevable,

ORONTE.

A moi,

Madame ?

Mad. DE CALVILLE.

Oui, Monſieur, à vous-même.

ORONTE.

Et de quoi ?

En quelle occaſion la fortune propice,
M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre ſervice ?

Mad. DE CALVILLE.

En trois occaſions, où vous avez appris,
Mais galamment, la mort de trois de mes Maris,
En liſant ces endroits j'eus un plaiſir extrême.
Et comme je fis hier enterrer le quatriéme,
J'offre cette matiere à votre heureux talent,
Pour en faire un article au Mercure Galant.
Je lui dois de mes feux cette marque fidelle.

ORONTE.

Pour un Mari défunt c'eſt montrer bien du zéle.
Je ne m'étonne pas après cette action,
Qu'on brigue avec chaleur votre poſſeſſion.
A votre âge, Madame, être quatre fois veuve,
C'eſt de votre mérite une aſſez grande preuve.
Sur un ſi bel exemple on ſe doit écrier.

Mad. DE CALVILLE.

On me parle déja de me remarier :
Mais je tiens au défunt par de ſi fortes chaînes,

Que je n'y veux penſer de plus de trois ſemaines.
Il verra ſi pour lui mes feux étoient conſtans.

ORONTE.

Quoi ! Vous vous réſoudrez à pâtir ſi long-temps,
Madame ? Je vous plains : cet effort eſt pénible.

Mad. DE CALVILLE.

J'aimois feu mon Mari ; l'amour rend tout poſſible.

ORONTE.

Qui croiroit qu'une Dame auſſi jeune que vous,
Eût eu le déplaiſir de perdre quatre époux ?
Comment ont fait vos yeux pour conſerver leurs charmes,
Après s'être occupés à verſer tant de larmes ?
Voir mourir ce qu'on aime eſt un ſort ſi fatal....

Mad. DE CALVILLE.

De tous les maux du monde il n'en eſt point d'égal.
Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve.
J'avourai cependant, moi qui ſuis ſouvent veuve,
Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf,
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
Je ſçais bien au ſurplus ce qu'il faut que je faſſe :
J'ai pleuré le défunt avec aſſez de grace.
Pendant qu'il ſe mouroit, fidelle à mon devoir,

J'apprenois à pleurer devant un grand miroir.
Pour pleurer un Mari d'une maniere honnête,
Il faut négligemment ſçavoir pencher la tête ;
Avoir la gorge nue, & laiſſer à deſſein
Couler par-ci, par-là, des larmes ſur ſon ſein,
Eviter les hauts cris que la canaille jette ;
Avoir un air ſtupide ; une douleur muette ;
Regarder ſon malheur avec tranquillité.
Voilà comme l'on pleure en gens de qualité ;
Mais ſi quelque Bourgeoiſe, ou ſimple Demoiſelle
Oſoit pleurer de même, on ſe moqueroit d'elle.

ORONTE.

Pour avoir le plaiſir d'être pleuré de vous,
On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
Comment le nommoit-on ?

Mad. DE CALVILLE.

Le Comte de Calville.

ORONTE.

Je vais marquer ſa mort du plus ſublime ſtyle.
Vous ſerez au Mercure avec diſtinction.

Mad. DE CALVILLE.

Marquez-y bien l'excès de mon affliction.
Comme une tourterelle à tous momens je pleure....

Si je me remarie, & que mon mari meure ;
Je viendrai vous l'apprendre, & n'y manquerai pas.

ORONTE *seul.*

Que l'Auteur du Mercure a de foux sur les bras !
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille,
Mon cœur impatient de rejoindre Cecile.....
Ciel ! on vient mettre obstacle à mon expressement.

SCENE III.

ORIANE, ORONTE, ELISE.

ORIANE.

MONSIEUR, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi, Madame ? En tout ce que vous faites,
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes :
On découvre d'abord un mérite si grand.....

ELISE.

Nous ſçavons bien, Monſieur, que vous êtes Galant.
On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres :
Que d'éloges charmans couſus les uns aux autres !
Vous louez avec grace, il le faut avouer.

ORONTE.

D'agréables objets ſont aiſés à louer.
Vos manieres, votre air. . . .

ORIANE.

Briſons-là, je vous prie ;
La louange affectée eſt une raillerie.
Tirez-nous ſeulement d'une groſſiere erreur,
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma ſœur.
Si-tôt qu'un mois commence on m'apporte un Mercure.
C'eſt mon plaiſir d'élite & ma chere lecture ;
Et depuis qu'il paroit, ce qui m'en a déplû,
C'eſt qu'il eſt trop petit, & qu'on l'a trop tôt lû:
Mais un des plus charmans que l'on vous ait vû faire,
C'en eſt un où j'ai vû le grand art de ſe taire :
Art qui pour notre ſexe eſt plein d'utilité,
Et dont ma ſœur & moi nous avons profité.

Nous avons toutes deux purifié nos ames,
D'un défaut qui par-tout deshonore les femmes ;
Et nous faiſons un vœu qui ſans doute tiendra,
De ne parler jamais que lorſqu'il le faudra.
N'eſt-il pas juſte auſſi que des femmes ſe taiſent ?
Leurs diſcours éternels fatiguent & déplaiſent.
Tout ce qui leur échape eſt de ſi peu de poids,
Qu'un ſilence modeſte eſt plus beau mille fois.
S'il n'étoit des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour de quoi parleroient-elles ?
Je ſéche de chagrin lorſque j'entens cela.

ELISE.

Et qui pourroit tenir à ces ſotiſes-là ?
Eſt-ce un ſi grand effort qu'être femme & ſe taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encor pû le faire ?
(Car ma ſœur franchement, nous pourrions avouer,
N'étoit qu'il eſt honteux de vouloir ſe louer,
Que l'on ne voit que nous ſe faire violence,
Et trouver du plaiſir à garder le ſilence.)
Mais je ne comprens point par quelle injuſte loi,
Vous prétendez, ma ſœur, vous mieux taire que moi.
Depuis ſix mois entiers que j'apprens à me taire,
J'ai fait pour réuſſir tout ce que j'ai pû faire ;

Et dans ce grand deſſein je vous ſuis d'aſſez près,
Pour devoir me flater d'un ſemblable progrès.
Je conſens comme vous, que Monſieur en décide.

ORONTE.

Moi, Meſdames?

ORIANE.

Monſieur, ſoyez juge rigide.
Ma ſœur, me voilà prête à vous faire un aveu,
Que vous ne parlez point, ou que vous parlez peu;
Que vous avez ſur vous un merveilleux empire;
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire;
Que le don de vous taire eſt l'effet de vos ſoins;
Mais avouez auſſi que je parle encor moins:
Si ce n'eſt par devoir, que ce ſoit par tendreſſe.

ELISE.

Sur tout autre ſujet vous ſeriez la maitreſſe,
Ma ſœur; mais ſur cela ne me demandez rien.
Je donnerois pour vous tout mon ſang, tout mon bien.
Mais je ne puis celer que la gloire m'eſt chere:
Eh! quelle gloire encor? être fille & ſe taire!
Souffrez-moi votre égale, & par cette équité....

ORIANE.

Non, ma ſœur; je ne puis ſouffrir d'égalité.

Je parle moins que vous, j'en ſuis ſûre.

ELISE.

Au contraire,
Si vous en jugez bien; vous ſçavez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art. Sans moi vous l'ignoriez.

ELISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en ſçaviez.

ORIANE.

Monſieur eſt ſur ce point plus éclairé que d'autres:
Prions-le d'écouter mes raiſons & les vôtres.
Nous verrons ſur le champ notre doute éclairci.

ELISE.

J'en conjure Monſieur.

ORIANE.

Je l'en conjure auſſi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du déſir de vous plaire:
Mais comment en parlant montrer qu'on ſçait ſe taire?

ORIANE.

Ecoutez mes raiſons; & j'eſpere....

ELISE.

Ma ſœur,

Qui parle la premiere a le plus de faveur.
Que dirai-je après vous ſur la même matiere ?

ORIANE.

L'une de nous, ma ſœur, doit parler la premiere.
Et par mon droit d'aîneſſe il me ſemble devoir....

ELISE.

La qualité d'aînée eſt ici ſans pouvoir.

ORIANE.

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette ;
Une aînée en tous lieux parle avant ſa cadette.

ELISE.

Je ſçais bien qu'en tous lieux & qu'en toute ſaiſon,
C'eſt un droit de l'aînée alors qu'elle a raiſon :
Mais ſi j'ai raiſon, moi, qu'ai-je affaire de l'âge ?

ORIANE.

Apprenez que ſur vous j'ai ce double avantage :
Que l'âge & la raiſon ſont pour moi contre vous ;
Et que votre ſotiſe excite mon courroux.
Vous croyez que par-tout votre mérite brille.

ELISE.

Ah ! que par le babil vous êtes encor fille,
Ma ſœur ! Et que cet art que vous citez toujours.

A votre pétulence offre un foible ſecours
Vous me traitez de ſote ; & par ce que vous faites ,
Je vois qu'au lieu de moi c'eſt vous-même qui l'êtes :
Et cependant , ma ſœur , quoique vous la ſoyez ,
Je ne vous en dis rien comme vous le voyez.
Je ſçais dans quel reſpect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux eſt aiſée à connoître.

* *Elles parlent toutes deux le plus vîte qu'il leur eſt poſſible.*

Vous avez quelque eſprit , quelque rayon de feu ;
Mais pour du jugement vous en avez ſi peu ,
Qu'en voulant faire voir que vous ſçavez vous taire ,
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ELISE.

Monſieur en eſt le juge , il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas preſſer.

ELISE.

Pour comble de bonté faites-moi grace entiere ;

Permettez qu'à Monſieur je parle la premiere.

ORIANE.

Vous ? me faire l'affront de parler avant moi !
Vous ne le ferez point, & j'en jure ma foi.

ELISE.

Ni vous auſſi, ma ſœur, & j'en jure la mienne.
Je vous interromprai, ſans que rien me retienne.

ORONTE *à Oriane.*

Madame.....

ORIANE.

Non, Monſieur ; je veux le premier pas.

ORONTE *à Eliſe.*

Madame.....

ELISE.

Non, Monſieur ; je n'en démordrai pas.

ORONTE *à Oriane.*

Si vous.....

ORIANE.

Je céderois à cette audacieuſe !

ORONTE *à Eliſe.*

Croyez.....

ELISE.

J'obéirois à cette imperieuſe !

ORONTE *à Oriane.*

Montrez-vous ſon aînée, & conſiderez bien.....

ORIANE.

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE *à Eliſe.*

Montrez-vous ſa cadette, & cherchez une voye.....

ELISE.

A la contrequarrer je mets toute ma joye.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'impoſez la loi.
Que ſçais-je qui des deux parle le moins?

Toutes deux enſemble.

C'eſt moi.

ORIANE.

Et par bonnes raiſons je m'en vais vous l'apprendre.

ELISE.

* Et pour en être inſtruit vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'eſt moi qui la premiere ai formé le deſſein,

ELISE.

J'ai pour les grands parleurs conçû tant de dédain,

* *A peine l'une donne-t-elle le temps d'achever à l'autre.*

ORIANE.

De captiver ma langue & d'être distinguée.

ELISE.

Que du moindre discours j'ai l'ame fatiguée.

ORIANE.

Pour peu qu'on me { fréquente on admire / ELISE. / regarde on devine } cela.

ORONTE.

Vous taisez-vous souvent de cette force-là ?
Tout franc, je ne vois goute en toutes vos manieres.

ORIANE.

Je ne vous croyois pas de si courtes
** ELISE. } lumieres.
C'est pour un grand génie avoir peu de

ORIANE.

Pour juger qui de nous étoit digne du
ELISE. } prix.
Vous ne deviez pas craindre en me
donnant le

** *Elles parlent en même temps.*

ORIANE.

Je ne ſçais que vous ſeul qui pût s'
ELISE. } être mépris.
Que l'on vous ſoupçonnât de vous

Toutes deux.

Adieu, Monſieur.

SCENE IV.

ORONTE *ſeul.*

MA foi, voilà deux ſœurs bien folles!
Quel rapide torrent d'inutiles paroles,
Pour me perſuader qu'elles ne parlent point!
Jamais extravagance alla-t-elle à ce point?
Et peut-on faire voir par un trait plus ſenſible,
Qu'être fille & ſe taire eſt choſe incompatible?
A force de babil elles m'ont enyvré.
Mais enfin par bonheur m'en voilà délivré.
Holà, Merlin!

SCENE V.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

MONSIEUR.

ORONTE.

Non cher Merlin, de grace,
Pendant quelques momens occupe ici ma place,
Ma Cecile m'appelle auprès de ſes appas.
Si l'on me vient chercher, di que je n'y ſuis pas.

MERLIN *ſeul.*

Je me paſſerois bien d'une pareille aubade:
Mais que veut ce ſoldat?

SCENE VI.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

BOn jour, mon Camarade.
J'entre ſans dire gare, & cherche à m'informer
Où demeure un Monſieur que je ne puis nommer.
Eſt-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme eſt-ce ?

LA RISSOLE.

Un bon vivant ; alaigre :
Qui n'eſt grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ai ſçû de ſon Libraire, où ſouvent je le vois,
Qu'il fait jetter en moule un Livre tous les mois.
C'eſt un vrai Juif errant, qui jamais ne repoſe.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque choſe ?
L'homme que vous cherchez eſt mon Maître.

LA RISSOLE.

Eſt-il là ?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulois lui parler.

MERLIN.

Me voilà,
L'un vaut l'autre. Je tiens un regiſtre fidéle,
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle:
Fable, Hiſtoire, Aventure, enfin quoi que ce ſoit,
Par ordre alphabetique eſt mis en ſon endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrois bien être dans le Mercure:
J'y ferois, que je crois, une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois un belle action;
Si le Roy la ſçavoit j'en aurois de quoi vivre.
La guerre eſt un métier que je ſuis las de ſuivre.
Mon Capitaine, inſtruit du courage que j'ai,
Ne ſçauroit ſe réſoudre à me donner congé.
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien; donnez-vous patience....

LA RISSOLE.

Mordié je ne ſçaurois avoir ma ſubſiſtance.

MERLIN.

Il eſt vrai, le pauvre homme ! il fait compaſſion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous ſçaurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave ſur la mer autant que ſur la terre.
J'étois ſur un Vaiſſeau quand Ruyter fut tué;
Et j'ai même à ſa mort le plus contribué;
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du Canon qui lui fit rendre l'ame par force.
Lui mort, les Hollandois ſouffrirent bien des mals!
On fit couler à fond les deux Vice-Amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, Vice-Amiraux. C'eſt l'ordre.

LA RISSOLE.

Les Vice-Amiraux donc ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux,
Nous gagnâmes ſur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals, & navals. C'eſt la regle.

LA RISSOLE.

Les Hollandois réduits à du biſcuit de ſeigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégals ;
Firent prendre la fuite aux Vaiſſeaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux. C'eſt le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela nous fûmes à Palerme.
Les Bourgeois à l'envi nous firent des régaux :
Les huit jours qu'on y fut furent huit Carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire régals & Carnavals.

LA RISSOLE.

Oh ! Dame,
M'interrompre à tous coups, c'eſt me chiffonner l'ame,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que Carnavaux.
Vouloir parler ainſi, c'eſt faire une ſotiſe.

LA RISSOLE.

Eh ! mordié ; comment donc voulez-vous que je diſe ?

Si vous me reprenez lorſque je dis des mals,
Inégals, principals, & des Vice-Amirals;
Lorſqu'un moment après pour mieux me faire entendre,
Je dis fataux, navaux, devez-vous me reprendre?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaud,
Qui ſouffle tout enſemble & le froid & le chaud.

MERLIN.

J'ai la raiſon pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al eſt un ſingulier dont le plurier fait *Aux*.
On dit, c'eſt mon *égal*, & ce ſont mes *égaux*.
C'eſt l'uſage.

LA RISSOLE.

L'uſage? Hé bien ſoit. Je l'accepte.

MERLIN.

Fatal, naval, régal, ſont des mots qu'on excepte.
Pour peu qu'on ait de ſens, ou d'érudition,
On ſçait que chaque régle a ſon exception.
Par conſéquent on voit par cette raiſon ſeule....

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaiſons de te caſſer la gueule.

MERLIN.

Vous?

LA RISSOLE.

Oui, palſandié moi : je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout de bout :
Lorſqu'on veut me railler je donne ſur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place,
Toi ? Tu n'y ſeras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié ! je me bas l'œil du Mercure & de toi.
Pour vous faire dépit tant à toi qu'à ton Maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être :
Plus de mille Soldats en auroient acheté,
Pour voir en quel endroit la Riſſole eût été :
C'étoit argent comptant ; j'en avois leur parole.
Adieu, Pays. C'eſt moi qu'on nomme la Riſſole.
Ces bras te deviendront on fatals, ou fataux.

MERLIN.

Adieu, Guerrier fameux par tes Combats navaux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

JE viens te relayer ; Cécile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre ? Eſt-il venu perſonne ?

MERLIN.

Un Soldat, dont j'ai ſçû les Exploits éclatans ;
Un brave homme.

SCENE II.

Mr DE BOISLUISANT, ORONTE, MERLIN.

Mr DE BOISLUISANT.

PARDON, si j'ai mis si long-temps,
Mon cher Monsieur. Hé bien ! vous sera-t-il facile
De faire des progrès sur le cœur de Cécile ?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés
Ce sont vos seuls désirs qui sont ses volontés.

Mr DE BOISLUISANT.

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.

Merlin sort.

J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille :
Mon devoir le vouloit, je m'en suis acquitté :
Vous avez du mérite & de la qualité :
On m'a dit de quel sang vous avez reçû l'être :
Enfin je suis content tout ce qu'on le peut être.

Si douze mille francs d'un revenu certain,
Qui doivent de ma fille accompagner la main;
Peuvent contribuer à vous la rendre chere,
Je ſerai trop heureux d'être votre beau-pere.

ORONTE.

Ah! Monſieur, quels devoirs m'acquitteront jamais....

SCENE III.

CECILE, Mr DE BOISLUISANT, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

Mr DE BOISLUISANT.

MA fille, vos deſirs ſeront-ils ſatisfaits,
Si demain de Monſieur vous devenez la femme?
Avez-vous du penchant à l'aimer?

ORONTE.

Quoi! Madame,
Vous ne répondez rien! Que dois-je croire, helas!

CECILE.

Si je vous haiſſois je ne me tairois pas.

Mr DE BOISLUISANT.

C'eſt dire en peu de mots tout ce que je ſouhaite.

LISETTE *à Cécile.*

Dites-moi, s'il vous plaît : Que deviendra Liſette,
Madame? Il me ſouvient qu'autrefois vous diſiez
Quand on vous mariroit que vous me maririez :
Vous allez devenir Madame la Mercure,
Pendant que je ſerai Liſette toute pure.
Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas.

CECILE.

Eh, quoi ! te laſſes-tu d'accompagner mes pas ?

LISETTE.

Non, je ſuis toute à vous, & mon ſort tient au vôtre :
Mais je voudrois, Madame, être encore à quelqu'autre.
Tant qu'on demeure fille on n'eſt point en repos ;
Et quoiqu'on ſoit ſuivante on eſt de chair & d'os.
Un tronc ſemble maudit s'il n'en ſort quelque branche.
Et ſi Merlin penchoit du côté que je penche....

MERLIN.

Tu me parois jolie, à parler tout de bon,

Mais....

LISETTE.

Quoi ! mais ?

MERLIN.

Je te trouve un certain air fripon....

LISETTE.

Je ne ſçais ſi mon air eſt fripon ou modeſte ;
Mais juſqu'à ce moment je te répons du reſte.

Mr DE BOISLUISANT.

Pour leur tendre la main dans un pas ſi gliſſant,
Je donne cent louis.

CECILE.

Et moi cent.

ORONTE.

Et moi cent.

MERLIN.

Trois cens louis ! Meſſieurs, je l'épouſe au plus vite.
Tu m'aimes ?

LISETTE.

Oui.

MERLIN.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISTETE, MERLIN.

LE MARQUIS.

SERVITEUR. Vous voyez un Marquis diſtingué,
Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué.
Du Mercure Galant adorateur fidéle,
J'ai fait un Air nouveau ſur la ſaiſon nouvelle.
Ah ! je croyois parler à Monſieur Licidas.
Eſt-il là ?

ORONTE.

Non, Monſieur ; mais il n'importe pas :
Je tiens ici ſa place, & ſçais la Tablature.

LE MARQUIS.

Tous les mois de mes Airs j'embellis le Mercure.
S'il a ce grand débit dont chacun s'apperçoit,
A parler entre nous c'eſt à moi qu'il le doit.
L'éclat que je lui donne en eſt la ſeule cauſe.

ORONTE.

Je croi vos Airs fort beaux, mais il faut autre
choſe:
Qui ne veut que des Airs achete un Opera.

LE MARQUIS.

Parbleu! je vais gager tout ce que l'on voudra,
Que dans tout Phaeton, quelque bruit qu'on en
faſſe,
On ne verra point d'Air que celui-ci n'efface.
Vous vous y connoiſſez; & cela me ſuffit.
D'ailleurs ce que je dis ne s'eſt point encor dit:
La route que je tiens eſt fraîchement tracée:
Tout y ſera nouveau juſques à la penſée;
Et comme c'eſt un Air à demi guoguenard,
Je l'ai pris ſur un ton entre doux & hagard.
Je voudrois qu'en cet art Madame fût congrue:
Il ſeroit mal aiſé qu'elle n'eût l'ame émue.

CECILE.

Pour tous les Airs nouveaux j'ai de la paſſion;
Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

Je vous demande à tous une équitable oreille.

Il prélude, & dit enſuite ce vers.

Les paroles & l'Air n'ont couté qu'une veille.

Il chante.

Tant que l'hyver a duré
Margot m'a fait la grimace :
Mon cœur n'a point murmuré
De voir le ſien tout de glace.
Mais le Printemps de retour
Elle doit changer de note ;
Ou bientôt avec la ſote
J'enverrai paître l'Amour.

Comment le trouvez-vous ?

ORONTE.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

Je me pique
D'avoir dans l'univers peu d'égaux en Muſique.
Outre qu'avec plaiſir les tons ſont variés,
Les Paroles & l'Air ſont ſi bien mariés,
Qu'il ſemble qu'on ait fait, ſans préceptes frivoles,
Les Paroles pour l'Air, & l'Air pour les paroles.
Vous faites tous des vœux pour un ſecond couplet,
J'en ſuis ſûr.

CECILE.

Le plaiſir en ſeroit plus complet.

LE MARQUIS.

Pour vous refuſer rien je vous trouve trop belle.
Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.

Second Couplet.

Avant le temps des frimats
Dans une grotte champêtre,
De ſes plus charmans appas
Elle me faiſoit le maître :
Et je prétens dès ce jour
La ramener dans la grotte ;
Ou bientôt avec la ſote
J'enverrai paître l'Amour.

Hé bien ! que vous en ſemble ?

ORONTE.

Il eſt beau, je vous jure.

LE MARQUIS.

Il faut le faire entrer dans le premier Mercure.
Le temps preſſe.

ORONTE.

Il eſt vrai. L'avez-vous tout noté,
Monſieur ?

LE MARQUIS.

Assûrement. Et de plus cacheté.

Il montre le paquet, & lit le dessus.

A Monsieur Licidas, à son accoutumée
Substitut de la Renommée.

Mon Air aura pour lui des appas éclatans.
Adieu, mon cher.

SCENE V.

Mr DE BOISLUISANT, ORONTE, CECILE, LISETTE, MERLIN.

Mr DE BOISLUISANT.

MONSIEUR, ménageons ces instans.
Nous chanterions ici sur de meilleures notes
Avec des Conseillers surnommés Gardenotes.

ORONTE *à Merlin.*

Va chercher un Notaire, & reviens promptement.

Brigandeau parroit.

MERLIN.

J'en crois voir un, qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En Robe ?

MERLIN.

C'eſt ainſi qu'ils ſont mis d'ordinaire,
Quand ils vont d'un défunt mandier l'Inventaire.

SCENE VI.

Mr BRIGANDEAU, ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE *à Brigandeau.*

NOus vous croyons Notaire. Il en faut un ici.

Mr BRIGANDEAU.

Dieu m'en garde. Je ſuis Procureur, Dieu merci:
Et ma Communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire eſt ce qu'on perſecute:
Et elle eſt aujourd'hui la licence des mœurs,

Que des hommes de bien, comme des Procu-
reurs,
Qui de tant d'opprimés embraſſent la défenſe,
Ne ſont pas à couvert contre la médiſance,
Depuis que dans le monde Arlequin Procureur,
Pour un Corps ſi célébre a donné tant d'horreur.
Mais ce n'eſt point, Monſieur, comme on ſe le
figure,
De ceux du Châtelet dont on fait la peinture:
Nous ſçavons de l'Auteur qui mit la piece au jour,
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour;
Et ma Communauté par ma voix vous conjure,
D'en inſtruire Paris dans le premiere Mercure.
Mais, Monſieur, eſt-ce ici votre Procureur?

Mr Sangſue paroit.

ORONTE.

Non.
Je ne le connois pas ſeulement.

Mr BRIGANDEAU.

Tout de bon?

ORONTE.

Je n'impoſe jamais de la moindre ſyllabe.

Mr BRIGANDEAU.

De tout le Parlement c'eſt le plus grand Arabe.
Pour piller le plaideur lui ſeul en vaut un cent.

SCENE VII.

Mr SANGSUE, Mr BRIGANDEAU, ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

Mr SANGSUE *à Oronte.*

MONSIEUR, votre très-humble & très-obéissant.

Ma perſonne, je crois, ne vous eſt pas connue?

ORONTE.

Non, Monſieur, par malheur.

Mr SANGSUE.

Je me nomme Sangſue,
Procureur de la Cour, pour vous ſervir.

ORONTE.

Monſieur,
Je vous rends ſur ce point grace de tout mon cœur.

Mr SANGSUE.

Sçavez-vous quel deſſein en ce lieu me fait rendre?

ORONTE.

Non, Monsieur.

Mr SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre :
Voici le fait. En l'an six cens quatre-vingt deux,
Pour divertissement d'un Théâtre fameux,
Contre les Procureurs on fit une Satyre,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire :
Mais l'Auteur qui l'a faite a dit publiquement,
Qu'il n'entend point toucher à ceux du Parlement ;
Et je viens tout exprès pour braver l'imposture,
Vous en demander Acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été ?
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité :
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne.
Ce sont des Procureurs d'un ordre subalterne,
Comme ceux des Consuls, du Châtelet....

Mr BRIGANDEAU.

Tout beau,
Maître Sangsue, ou bien....

Mr SANGSUE.

Quoi ! Maître Brigandeau,
Prétendez-vous nier ce que je dis ?

Mr BRIGANDEAU.

Sans doute.

Mr SANGSUE.

Et moi, devant Monsieur, qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver en cas de déni.

Mr BRIGANDEAU.

Vous?

Mr SANGSUE.

Oui.

Mr BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE.

Tout doux.
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

Mr SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent au Châtelet un même Procureur,
Est pour le Demandeur & pour le Défendeur:
Si quelqu'autre Partie a part à la querelle,
A la sourdine encor il occupe pour elle.

Mr BRIGANDEAU.

Combien au Parlement, & des plus renommés,
Sont pour les Appellans & pour les Intimés,

Et ſçavent les forcer par divers ſtratagêmes,
A ſe manger les os pour les ronger eux-mêmes ?

Mr SANGSUE.

Et quand dans cette Piéce on voit un Procureur,
Qui trouve le ſecret de voler un Voleur,
Di-moi qui de nous deux on prétend contrefaire ?
C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

Mr BRIGANDEAU.

Et quand un Scelerat, qui l'eſt avec excès,
Moyennant penſion éterniſe un procès,
De qui veut-on parler ? Di-le-moi, ſi tu l'oſes.
Ce n'eſt qu'au Parlement où ſont ces grandes cauſes.

Mr SANGSUE.

Lorſque d'un Chapelier on attrape un Chapeau,
Et que d'un Patiſſier on excroque un gâteau ;
Ne m'avoueras tu pas, comme chacun l'avoue,
Que c'eſt un Procureur du Châtelet qu'on joue ?

Mr BRIGANDEAU.

C'eſt à toi le premier à me faire un aveu,
Que ceux du Parlement ne prennent point ſi peu ;
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant Monſieur dire ce que j'en croi :
On grapille chez nous, & l'on pille chez toi.

Mr SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au Fauxbourg ſaint Antoine,
Eſt-ce de grapiller, ou de ton patrimoine ?
Ton pere étoit aveugle, & jouoit du Hautbois.

Mr BRIGANDEAU.

Et tes quatre maiſons du quartier Quinquempoix:
A-ce été tes ayeux qui les ont là plantées ?
Du ſang de tes Cliens elles ſont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur conſtruction,
Qui ne te coute au moins une vexation:
Et quand tu ſeras mort ces honteux édifices,
Publieront après toi toutes tes injuſtices.

Mr SANGSUE.

Au mois de Juin dernier un memoire de frais,
Penſa dans un cachot te faire mettre au frais.
Tu l'avois fait monter à ſept cens trente livres;
Et ton papier volant tel que tu le delivres,
Etant vû de Meſſieurs, trois des plus apparens,
Réduiſirent le tout à trente-quatre francs :
Encore dirent-ils que dans cette occurrence,
Ils te paſſoient cent ſols contre leur conſcience.

Mr BRIGANDEAU.

Et l'hyver précedent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur n'étois-tu pas pendu ?

Tu pris quinze cens francs, dont on a tes quittances,
Pour avoir obtenu deux Arrêts de défenſes.

ORONTE.

Eh, Meſſieurs! il ſied mal, lorſque vous diſputez,
De dire l'un de l'autre ainſi les véritez.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je ſçais, Meſſieurs, quel deſſein vous amène.
Votre voyage ici n'aura pas été vain.
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

Mr SANGSUE.

Procureur de la Cour, j'entens qu'on me diſcerne,
D'un méchant Procureur du Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

Mr SANGSUE.

Bon.

Mr BRIGANDEAU.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris ſçait, Monſieur, de quel air je m'acquitte....

ORONTE.

Je prétens vous traiter ſelon votre mérite:

Laiſſez-moi faire. Hé bien ! vous avez tout ouï?

Mr DE BOISLUILANT.

On ſe plaint de leurs tours, mais ils m'ont réjoüi.
J'avois à les entendre une joye infinie.

SCENE VIII.

BEAUGENIE, ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE.

BEAUGENIE.

SERVITEUR à l'illuſtre & belle Compagnie.
Je vois au ſombre accueil que je reçois de tous,
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

ORONTE.

Puis-je vous être utile, & vous rendre ſervice,
Monſieur ?

BEAUGENIE.

Non. Je viens, moi, vous rendre un bon office.
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent.
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'eſt-ce, Monſieur? Voyons.

BEAUGENIE.

Une Enigme ſi belle
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle.
C'eſt un effort d'eſprit, mais ſi rempli d'attraits,
Qu'il n'a point eu d'égal, & n'en aura jamais.

CECILE.

Ecoutons, je vous prie. Une Enigme me charme.

BEAUGENIE.

L'Enigme qui jadis cauſa tant de vacarme;
Fit verſer tant de ſang; ouvrit tant de tombeaux;
Des Monarques Thébains mit le trône en lambeaux;
Et fut cauſe qu'Oedipe eut la douleur amere,
De faire des enfans à Madame ſa Mere:
Cette Enigme, en un mot, qui fit tant de fracas,
A celle que j'ai faite auroit cédé le pas.
Vous en allez juger: mais je veux par avance
Que vous me promettiez d'être ſans complaiſance.
Ecoutez,

Je ſuis un inviſible Corps,
Qui de bas lieu tire mon être;
Et je n'oſe faire connoître
Ni qui je ſuis ni d'où je ſors.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échaper j'uſe d'adreſſe ;
Et deviens femelle traîtreſſe,
De mâle que j'aurois été.

ORONTE.

Ces Vers là me ſemblent bien tournez.

CECILE.

Je brûle de ſçavoir ce que c'eſt.

BEAUGENIE.

Devinez.

CECILE.

Soit manque de lumiere, ou de bonne fortune,
Je n'ai pû de ma vie en deviner aucune.

BEAUGENIE.

Et Monſieur ?

Mr DE BOISLUISANT.

Sur ce point je demande quartier.
J'y rêverois *gratis* au moins un ſiecle entier.

BEAUGENIE.

Et vous, Monſieur ?

ORONTE.

Ma foi, je ne la puis comprendre.

BEAUGENIE.

Et vous ?

LISETTE.

Je ne l'entens, ni je ne veux l'entendre.
C'eſt du grimoire.

BEAUGENIE.

Enfin, vous ne l'entendez pas?

CECILE.

Non. Qu'eſt-ce?

BEAUGENIE.

C'eſt un vent échapé par en bas.
Vous vous regardez tous, & j'en ſçais bien la cauſe.
Tous ceux qui l'ont ouie ont fait la même choſe.
Sur un ſujet ſi foible un ouvrage ſi beau,
Paroît à tout le monde un prodige nouveau.
Mais pour voir ſi les Vers quadrent à la matiere;
Faiſons-en, vous & moi, l'anatomie entiere.

Je ſuis un inviſible Corps.
Qui de bas lieu tire mon être:
Et je n'oſe faire connoître
Ni qui je ſuis ni d'où je ſors.

Eſt-il rien de plus juſte & de mieux rencontré?
Jamais dans ſon ſujet homme eſt-il mieux entré?
Il ſemble que ce Vent ait de la connoiſſance,

Et qu'il n'oſe avouer ſon nom ni ſa naiſſance.
Rien n'eſt plus ſingulier que cette Enigme-là.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'eſt rien plus galant que votre Enigme.

BEAUGENIE.

Peſte !
Je le ſçais bien. Paſſons à l'examen du reſte.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échaper j'uſe d'adreſſe ;
Et deviens femelle traîtreſſe
De mâle que j'aurois été.

Jamais dans une Enigme a-t-on rien vû de tel ?
Qu'eſt-il de plus coulant & de plus naturel ?
Loin que ce que je dis bleſſe la vraiſemblance,
On en fait tous les jours la rude experience :
Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas,
Peut-être à quelque mâle a fait paſſer le pas.
Des injures du temps mon nom n'a rien à craindre.
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre.
Et je ſuis étonné, quand je ſonge à cela,

Comment

Comment l'eſprit humain peut aller juſques-là.
Je vais recommencer. ...

ORONTE.

Non ; je vous en ſupplie ;
Nous avons de vos Vers la mémoire remplie :
Votre nom à l'Enigme ajouteroit du poids.

BEAUGENIE.

La Nature prudente eut ſoin d'en faire choix ;
Et de mes Vers nombreux prévoyant l'harmonie,
Me doua tout exprès du nom de Beaugenie.
Je vous laiſſe l'Enigme avec mon nom au bas :
Ornez-la d'un prélude, & vantez ſes appas.
Les Vers en ſont ſi beaux, la matiere ſi belle,
Que vous n'en direz rien qui ſoit au deſſus d'elle.

ORONTE.

C'eſt aſſez ; vos déſirs ſeront tous ſatisfaits.

BEAUGENIE

Adieu ; je me retire, & je vous laiſſe en paix.

SCENE DERNIERE.

ORONTE, Mr DE BOISLUISANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

PUISQU'IL nous laisse en paix, nous ne pouvons mieux faire,
Que d'envoyer Merlin nous chercher un Notaire.

LISETTE.

Montre-moi ton amour par ton empressement:
Cours, vole.

Mr DE BOISLUISANT.

Allons l'attendre en votre appartement:
Et conduisons si bien cette heureuse aventure,
Qu'elle fasse du bruit dans le premier Mercure.

FIN.

MELEAGRE.

TRAGÉDIE

EN VERS LYRIQUES.

PERSONNAGES
du Prologue.

LE DESTIN.
LES PARQUES.
THEMIS.
MINERVE.
MERCURE.
AMOURS.
GRACES.
JEUX.
PLAISIRS.
CHŒUR, &c.

ARGUMENT.

CE Sujet eſt tout entier dans le huitiéme livre des Metamorphoſes d'Ovide. Althée, femme d'Œnée, Roy de Calidon, au moment de la naiſſance de Meleagre, ſon fils, apperçut les Parques qui décidoient de la durée de ſa vie; & leur ayant demandé ſi le cours en ſeroit long, elles lui répondirent, qu'elle ne dureroit ni plus ni moins qu'un Tiſon qui brûloit alors; dont cette mere fut ſi touchée qu'elle ſe ſaiſit promptement de ce Tiſon fatal, l'éteignit, & le conſerva précieuſement. Il arriva dans la ſuite du temps qu'Œnée, pere de Meleagre, ayant rendu graces à tous les Dieux d'une récolte abondante, oublia uniquement Diane. Cette Déeſſe fut ſi offenſée de ce mépris, qu'elle envoya un Sanglier horrible ſur les terres de Calydon, qui pendant aſſez long-temps y fit de ſi grands ravages que toute la Grece aſſembla ce qu'elle avoit de plus vaillans Princes pour délivrer ce malheureux pays d'un monſtre ſi dangereux. Atalante, fille

de Jaſius, Roy d'Arcadîe, qui n'avoit rien des foibleſſes de ſon ſexe, fut de la partie; & même ce fut elle qui bleſſa la premiere le Sanglier. Meleagre qui en étoit éperduement amoureux, ayant achevé de tuer le Monſtre, lui en préſenta la dépouille; mais Agenor & Toxée, tous deux Oncles de Meleagre, & freres d'Althée, en furent ſi jaloux qu'ils la lui ôtérent. Leur inſolence ne demeura pas ſans punition: Meleagre outré de l'affront qu'ils avoient fait à ſa Maitreſſe, les tua tous deux; & Althée étoit au Temple, où elle remercioit les Dieux de la victoire de ſon fils, lorſqu'on lui apprit la mort de ſes freres. Elle changea à l'inſtant ſes vœux en imprécations, & s'abandonna toute entiere à la rage qui la poſſedoit. Il ne lui importe à quel prix elle appaiſe les Manes de ſes freres; & ſon fils coupable de leur mort eſt un monſtre à ſes yeux, plus effroyable que celui qu'il a vaincu. Elle n'heſita point ſur la réſolution qu'elle avoit à prendre. Le Tiſon qu'elle avoit en ſon pouvoir lui offrit de quoi ſatisfaire ſa vengeance; & après pluſieurs combats, qu'elle ne put refuſer à la nature, elle abandonna aux flammes ce Tiſon funeſte, où étoit attachée la vie de ſon fils, qui diminuoit à meſure qu'il ſe conſumoit, & qui finit entierement lorſqu'il n'en reſta plus aucune étincelle.

PROLOGUE.

LE DESTIN, LES PARQUES, THEMIS, MINERVE, MERCURE, AMOURS, GRACES, JEUX, PLAISIRS, CHŒUR, &c.

LE DESTIN.

MOn pouvoir abſolu, que reſpectent les Dieux,
S'étendoit autrefois ſur la terre & ſur l'onde;
La Paix, ce bien délicieux,
Qui de mille autres biens eſt la ſource féconde,
Ne deſcendoit jamais des cieux
Sans avoir conſulté ma ſageſſe profonde.
Mais un Héros laborieux,
Qui voit tout de ſes propres yeux;
Un Heros qu'en tous lieux la Victoire ſeconde,
A briſé du Deſtin le joug imperieux:

Et par des exploits glorieux
Sa valeur aujourd'hui fait le Deſtin du monde.

CHŒUR.

Un Heros qu'en tous lieux la Victoire ſeconde,
A briſé du Deſtin le joug imperieux ;
Et par des exploits glorieux
Sa valeur aujourd'hui fait le Deſtin du monde.

THEMIS & MINERVE.

Parques, qui filez ſes jours,
Accompliſſez nôtre envie ;
De ſon auguſte Vie
Eterniſez le cours.
Que les jours précieux du plus grand des Monarques
Ne trouvent jamais de fin ;
Et qu'il ſoit maître des Parques
Auſſi-bien que du Deſtin.

LE DESTIN, LES PARQUES, MERCURE, *& tout le reſte des Acteurs.*

Que les jours précieux du plus grand des Monarques
Ne trouvent jamais de fin ;
Et qu'il ſoit maître des Parques,
Auſſi-bien que du Deſtin.

THEMIS.

C'eſt de tous les Héros le plus infatigable :
En quelque lieu qu'il ſoit j'en ſuis inſéparable :
Je marche à ſes côtés contre ſes ennemis.
Où manque la juſtice il ne voit point de gloire ;
Et ſous ſes étendars Bellone & la Victoire
Suivent les ordres de Themis.

MINERVE.

Quoi que faſſe ce Prince, adoré de la terre,
Les plus hautes vertus ne le quittent jamais ;
Si ſa juſtice fait la guerre,
Sa clémence donne la paix.
Sans ceſſe au bien public ce Héros s'abandonne :
Il careſſe Minerve au défaut de Bellone ;
Et depuis que des Arts on le voit le ſoutien,
Il n'a beſoin du ſecours de perſonne,
Et par tout l'univers on a beſoin du ſien.

MERCURE.

Venez, Jeux, Plaiſirs & Graces,
Accourez, tendres Amours,
Qui laiſſez preſque toujours
Par-tout où vous paſſez de dangereuſes traces ;
Pour célébrer le retour de la Paix,
Chantez, danſez ; le Deſtin vous l'ordonne :

Et par vos ſoins méritez les bienfaits
Du Héros qui vous la donne.

MINERVE & THEMIS.

Charmante Paix qu'on vous rend de juſtice
Lorſque de tous les biens on vous croit le plus doux.
Mais comment voulez-vous, hélas! qu'on en
jouiſſe,
Puiſque vous ramenez les Amours avec vous?
Contre les plus inſenſibles
Ils lanceront mille traits:
Il n'eſt point de cœurs paiſibles,
Quand l'Amour en eſt ſi près.

UN SUIVANT DU DESTIN.

O l'heureux ſort d'être aimé quand on aime!
Et qu'il eſt doux de l'éprouver ſoi-même:
Que de plaiſirs on goûte à tous momens!
Tendre jeuneſſe,
Aimez ſans ceſſe:
Mille enjoûmens
Rendront vos jours charmans:
Quand on s'engage
Dans le bel âge,
O l'heureux ſort d'être toujours amans:

Il faut aimer, ou renoncer à vivre ;
Jamais penchant ne fut plus doux à ſuivre ;
Les jeunes cœurs ſont faits pour les amours :
Si l'on ſoûpire
Sous leur empire,
Ils ont toujours
D'agréables retours :
Juſques aux larmes
Tout a des charmes ;
Il faut aimer pour avoir de beaux jours.

CHŒUR DE GRACES.

La Paix a beaucoup de charmes ;
Pour avoir de beaux jours
Elle eſt d'un grand ſecours :
Mais ſa tranquillité ne vaut pas les allarmes
Que cauſent les Amours.

DEUX GRACES, ET UN PLAISIR.

Sans l'Amour, les Plaiſirs, & les Jeux,
Il eſt bien mal aiſé d'être heureux :
Sans les Jeux, les Plaiſirs, & l'Amour
Que fait-on tout le jour ?
Les momens
Sont des ans
Fatigans,
A nos ſens

Languiſſans :
Du Deſtin en courroux
Nous ſentons tous les coups ;
Maux, chagrins, ſoins, dégoûts ;
Et les biens les plus doux
Ne ſont pas faits pour nous.

LE DESTIN.

De ces amuſemens interrompons la ſuite.

Pour divertir un Conquerant
Sous qui toute la terre un jour ſera réduite,
Il faut un Spectacle ſi grand
Qu'un Dieu même en ait la conduite.

MERCURE.

J'accepte avec plaiſir ce glorieux emploi.
Vous touchez de mon cœur l'endroit le plus ſenſible.
Pour divertir les ſoins d'un ſi grand Roi,
Je ne ſçais rien d'impoſſible.
Je vais dans un moment retracer à ſes yeux,
Le ſort d'un jeune Prince iſſu du ſang des Dieux ;
Qui des plus grands Héros avoit toutes les marques :
S'il n'eut jamais eu d'amour,

Jamais le courroux des Parques
N'eût pû le priver du jour.

LE DESTIN.

Hâtez-vous de donner un Spectacle à la terre,
Qui n'ait point eu d'égal, & qui n'en ait jamais.
Joignez aux doux chants de la Paix
Les bruyans concerts de la Guerre.
Divertiſſez un Roy ſur qui ſeul aujourd'hui
De l'Univers entier tout le bonheur ſe fonde :
Il prend de ſi grands ſoins pour le repos du monde,
Qu'on n'en peut trop prendre pour lui.

CHŒUR.

Divertiſſons un Roy ſur qui ſeul aujourd'hui
De l'Univers entier tout le bonheur ſe fonde :
Il prend de ſi grands ſoins pour le repos du monde,
Qu'on n'en peut trop prendre pour lui.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES.

LA NUIT.
BOREE.
Pluſieurs ASTRES MALINS.
DIANE.
L'AURORE.
ŒNE'E, Roy de Calydon.
ALTHE'E, Femme d'Œnée.
MELEAGRE, Fils d'Œnée, & d'Althée, Amant d'Atalante.
ATALANTE, Fille de Jaſius, Roy d'Arcadie.
HESIONE, Niece d'Althée, & Fille de Toxée.
TOXE'E, Frere d'Althée.
BACCHUS & ſa ſuite.
PAN & ſa ſuite.
CERE'S & ſa ſuite.
NYMPHES.
BERGERS.
GRECS, &c.

La Scéne eſt Calydon, Ville d'Ætolie.

MELEAGRE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Nuit, & dans le fond l'on voit la Lune qui éclaire, & qui marche imperceptiblement.

LA NUIT, BORE'E.

BORE'E.

NUIT, ſi favorable aux tranquilles amours,
Prolonge un peu ton cours.
Aux plaiſirs innocens ta préſence eſt plus chere

Que l'éclat des plus beaux jours :
C'eſt toi qui du repos es la paiſible Mere.
O Nuit, ſi favorable aux tranquilles amours,
Prolonge un peu ton cours.
Diane, que tu vois briller ſur l'Hemiſphere,
Avant le retour de ſon frere
A beſoin de ton ſecours.

Du Roy de Calydon l'injurieuſe offrande
Lui cauſe une douleur ſi grande,
Qu'au ſouvenir fatal de ce mortel affront
Le Sanglier affreux, plus craint dans cette terre
Que la faim, la peſte & la guerre,
N'offre pas à ſa haine un ſecours aſſez prompt.

Quoi que ſa rage
Mette en uſage
Pour la venger d'un ſi cruel outrage,
Les vœux qu'elle a formés ne ſont pas ſatisfaits :
Son inflexible courage
Pour achever ſon ouvrage
Veut de plus ſanglans effets.

LA NUIT.

Je ſçais quelle raiſon rend Diane allarmée.

Le Soleil qui la ſuit doit amener le jour.
Où toute la Grece eſt armée,
Pour rétablir le calme en ce triſte ſéjour.
Meleagre, Jaſon, Caſtor, Pollux, Theſée,
Les uns des demi-Dieux, les autres des Heros,
Trouveront une voye aiſée
D'y faire revenir la joye & le repos.

BOREE.

S'ils oſent s'en flater leur eſperance eſt vaine:
La Déeſſe offenſée eſt puiſſante en ces lieux.
Eh! que peut la valeur humaine
Contre la puiſſance des Dieux!

LA NUIT.

Eh! ſied-il bien aux Dieux d'en uſer de la ſorte,
Et de pouſſer un malheureux à bout!

BOREE.

Que leur importe!
Ils ſont au deſſus de tout.

Les Puiſſances du ciel, & celles de la terre,
Qu'on doit craindre en toute ſaiſon,
Quand il leur plaît ont en main le Tonnerre
Pour impoſer ſilence à la raiſon.

Mais Diane occupée à fournir ſa carriere,
M'a fait doubler le pas,
Pour t'avertir que ſa lumiere
Dans un moment doit s'éteindre ici bas.

Pour rendre ſa vengeance affreuſe,
Et répandre en ces lieux les maux les plus cuiſans,
Voici la troupe dangereuſe
De tous les Aſtres malfaiſans.

SCENE II.

LA NUIT, BORE'E, *Pluſieurs* ASTRES MALINS *chantans*, *Pluſieurs* ASTRES MALINS *danſans*, CHŒUR DES ASTRES.

UN ASTRE MALIN.

DEſtiné par les Dieux pour annoncer au monde
Leur redoutable courroux,
Je fais mon plaiſir le plus doux

D'être de tous les maux une source féconde ;
Les funestes évenemens
Me font passer d'heureux momens.

CHŒUR DES ASTRES.

Les funestes évenemens
Nous font passer d'heureux momens.

UN ASTRE MALIN.

Quand je vois deux Etats dans une paix profonde,
Je sens d'un dépit jaloux
Les plus épouvantables coups ;
Et je n'ai de plaisir qu'où le malheur abonde.
Les funestes évenemens
Me font passer d'heureux momens.

CHŒUR DES ASTRES.

Les funestes évenemens
Nous font passer d'heureux momens.

DEUX ASTRES MALINS.

Servons la colere
Du Ciel tout-puissant ;
Qui peut lui déplaire
N'est point innocent.

Que les meutres, les perfidies,
Les déluges, les incendies,

Et s'il ſe peut encor des malheurs plus cruels,
Vengent le mépris des autels.

LA NUIT.

J'apperçois la Déeſſe.
A ſon auguſte aſpect,
Moderez votre allegreſſe
Pour montrer votre reſpect.

SCENE III.

DIANE, LA NUIT, BORE'E, LES ASTRES MALINS, CHŒUR.

BORE'E *à Diane.*

POUR remplir vos déſirs tout me paroit facile :
Mais, Déeſſe, apprenez-moi
A quoi je vous ſuis utile.
Eole qui des Vents eſt l'impetueux Roi
Ne veut point qu'on ſoit tranquille ;
Et de tous ſes ſujets j'ai le premier emploi.
C'eſt moi qui dans les airs
Excite tant d'orages ;

C'eſt moi qui ſur les mers
Cauſe tant de naufrages ;
C'eſt moi qui par mes tourbillons
Dérobe aux laboureurs l'eſpoir de leurs ſillons.

UN ASTRE MALIN.

A venger votre affront tous les Aſtres conſpirent ;
Votre juſte courroux nous peut tout ordonner.
Nous ſommes prêts d'empoiſonner
L'air que vos ennemis reſpirent.
Mais hâtez le moment fatal
Où doit commencer leur diſgrace ;
Je languis dans une place
Où je ne fais point de mal.

DIANE.

Allez, troupe fidéle ;
Courez en ma faveur ſignaler votre zéle.
Que Borée agite les airs,
Pour faire differer la Chaſſe où l'on s'apprête.
Et vous, Aſtres malins, que rien ne vous arrête,
Aſſemblez plus de maux qu'on n'en ſouffre aux enfers ;
Et formez-en une tempête
Dont frémiſſe tout l'univers.

Borée s'envole, & les Aſtres malins vont an-

noncer les malheurs que doit cauſer la vengeance de Diane.

SCENE IV.

DIANE, LA NUIT.

LA NUIT.

L'Aurore va bientôt renaître,
Son retour doit nous ſéparer :
Jamais en même lieu l'on ne nous voit paroître.
D'abord qu'elle ſe montre ; il faut me retirer.
Mais lorſque tout ſe prépare
A ſervir votre courroux,
Avant qu'elle nous ſépare,
Que puis-je faire pour vous ?

DIANE.

Va trouver de ma part la malheureuſe Envie
Qui ſe ronge elle-même en ſon affreux ſéjour :
Fais-la venir en cette Cour
Avec toute l'horreur qui l'a toujours ſuivie.
La fureur que je ſens ne peut être aſſouvie,
A moins qu'elle ne m'aide à finir ce grand jour.

LA NUIT.

Jamais à la vertu les Dieux ne font la guerre,
Et de votre courroux Meleagre eſt exempt:
Ce Prince généreux eſt le plus beau préſent
Que le ciel ait fait à la terre.
C'eſt un aſtre naiſſant adoré de ſa Cour,
Qui par-tout ſur ſes pas fait marcher la Victoire.
Et de qui les ſoupirs ſeroient tous pour la gloire,
Si l'on ſe diſpenſoit d'en donner à l'amour.

DIANE.

Plus il eſt magnanime,
Plus il eſt en danger:
Je ne veux point me venger
Sur une indigne victime:
L'autel que par mépris on vient de négliger,
En veut une exempte de crime.

Mais les Bergers d'alentour,
Suivis des Nymphes de Flore,
De la charmante Aurore
Annoncent le retour.
Pour hâter ma vengeance
Fais ce que je t'ai dit.

LA NUIT.

Vous commandez, il ſuffit,

Mon zéle vous répond de mon obéiſſance.

L'Aurore deſcend, & répand peu à peu ſa lumiere ſur le Théâtre.

Diane & la Nuit ſe retirent.

SCENE V.

DEUX BERGERS *affligés*, CHŒUR DE NYMPHES, CHŒUR DE BERGERS.

DEUX BERGERS *affligés.*

BElle Aurore, qui de vos pleurs
Arroſez le ſein de la terre,
Le ciel depuis long-temps nous déclare la guerre,
Ne vous laſſez-vous point d'éclairer nos malheurs ?

Quand de notre parti les Immortels ſe rangent,
Qu'ils nous aſſiſtent foiblement !
Et lorſqu'une fois ils ſe vengent,
Qu'ils ſe vengent cruellement !

LE CHŒUR.

Quand de notre parti les Immortels ſe rangent,
Qu'ils nous aſſiſtent foiblement !
Et lorſqu'une fois ils ſe vengent,
Qu'ils ſe vengent cruellement !

SCENE VI.

L'AURORE *dans un Char*, BERGERS, NYMPHES.

L'AURORE.

SI le Monſtre cruel qui vous pourſuit toujours,
Eſt l'unique ſujet qui cauſe votre peine,
Le Ciel à vos malheurs promet un prompt ſecours ;
Le jour que je vous ramene
Eſt le dernier de ſes jours.

L'Aurore s'en va, & laiſſe les Nymphes, & les Bergers dans une ſi grande joye de ce qu'elle leur vient d'apprendre, qu'ils l'expriment tous par des danſes agréables, & par les paroles ſuivantes.

TOUS ENSEMBLE.

Ciel ! quelle heureuſe nouvelle !
Qu'elle eſt grande ! qu'elle eſt belle !
Que nous en ſommes contens !
Qu'à l'envi chacun ſe preſſe
De montrer ſon allegreſſe
Par des tranſports éclatans.
Ciel ! quelle heureuſe nouvelle !
Qu'elle eſt grande ! qu'elle eſt belle !
Que nous en ſommes contens !

UN BERGER.

Nos mauvais jours ſont paſſés,
On fait ceſſer nos allarmes :
Amours, qu'on avoit chaſſés
Ramenez ici vos charmes ;
Venez eſſuyer les larmes
Des yeux qui nous ont bleſſés,

Déſormais que les Zephyrs
Viendront rafraîchir nos plaines,
Ne pouſſons plus de ſoûpirs
Que pour d'amoureuſes chaînes ;
Le ciel qui finit nos peines
Recommence nos plaiſirs.

DEUX BERGERES.

Nous ne ſommes plus à plaindre,
Nos maux vont finir leur cours :
Nos Bergers ſans ſe contraindre
Nous pourrons voir tous les jours ;
Nous n'avons plus rien à craindre,
Que de nouvelles amours.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente les ſuperbes Jardins de Calydon, où Diane avoit un magnifique Temple.

SCENE PREMIERE.

ALTHE'E, HESIONE,

ALTHE'E.

NE vous obſtinez point à vous trahir vous-même ;
Meleagre eſt mon fils, & doit ſuivre mes loix :
Cet ingrat, qui pour vous eut un amour extrême,
Me doit le jour plus d'une fois.

HESIONE.

Charmé de tant d'appas quelles loix peut-il ſuivre ?
Il eſt vrai qu'à vos ſoins il doit plus que le jour :

Sans vous preſqu'en naiſſant il eût ceſſé de vivre ;
Mais ſont-ce des raiſons qu'examine l'amour.

ALTHE'E.

C'eſt un amour qui ſe doit taire
Puiſque je ne l'approuve pas.

HESIONE.

Il le devroit ; mais, helas !
L'amour fait-il toujours tout ce qu'il devroit faire ?

ALTHE'E.

Je vous ai de ſon ſort confié le ſecret.
Ce Fils, qui m'eſt ſi cher, ignore que les Parques,
Qui de leur cruauté laiſſent par-tout des marques,
Lui ſouffrent la vie à regret.
Il ne ſçait pas qu'à ſa naiſſance
Elles étoient d'intelligence
Pour lui ravir le jour avant qu'il le pût voir.
Quand du Tiſon fatal il ſçaura le myſtére,
Atalante à ſon cœur fût-elle encor plus chere,
Il conſultera ſon devoir.

HESIONE.

Il m'avoit promis, l'infidéle,
De ne rompre jamais une chaîne ſi belle,
Et de perdre le jour avant que de changer :

Cependant le cruel me quitte.
Helas ! pour m'en venger s'il faut que je l'imite,
Que ma vengeance eſt en danger !

ALTHE'E.

Quoi que le dépit entreprenne
Pour ſe venger d'un inconſtant,
On voit toujours d'un œil content,
Un captif que l'amour ramene.

SCENE II.

LE ROY, ALTHE'E, HESIONE, SUITE.

LE ROY.

POur aller attaquer le Monſtre furieux
Qui déſole ces lieux,
Des Princes aſſemblés la troupe eſt toute prête :
Sur leurs fronts belliqueux brille un noble courroux ;
Et ce qui m'a touché d'un ſpectacle ſi doux,
Meleagre marche à leur tête
Qui les efface tous.

A Heſione.

Mais Princeſſe charmante,
Je croirois outrager le ſexe d'Atalante,
Si je ne publiois l'éclat de ſes appas :
Tout le peuple charmé de ſa beauté naiſſante,
Pour la voir plus long-temps accompagne ſes pas ;
Elle ſurprend, ravit, enchante ;
Et joint à ſes attraits une grace engageante,
A quoi l'on ne réſiſte pas.

HESIONE.

Quel ſupplice pour une Amante !
Mais, ô Dieux ! Meleagre en ce lieu la conduit.
Que de cœurs ſes charmes captivent !
Elle a mille amans qui la ſuivent :
Je n'en avois qu'un, il me fuit.

SCENE III.

MELEAGRE, LE ROY, ALTHE'E, HESIONE, ATALANTE, TOUS LES PRINCES GRECS, CHŒUR DE GRECS, SUITE.

MELEAGRE.

SEigneur, de ces Héros l'ardeur impatiente,
Ne peut voir plus long-temps leur valeur languiſſante ;
C'eſt trop laiſſer oiſifs leurs bras victorieux :
Pendant que je vous ſollicite
A vouloir conſentir au repos de ces lieux,
Nous perdons des momens dont le Monſtre profite,
Et dont on eſt comptable aux Dieux.

CASTOR, POLLUX, JASON, THESE'E.

Grand Roy, dont les vieux ans trahiſſent la vaillance,
Vous ſçavez par experience

Que le ſupplice des Héros
Eſt de languir dans le repos.
Un nom ſi fameux que le vôtre
Eſt ſûr de l'immortalité :
Offrez-nous un moyen de tranſmettre le nôtre
A la poſterité.

CHŒUR DE GRECS.

Offrez-nous un moyen de tranſmettre le nôtre
A la poſterité.

ATALANTE *au Roy.*

Seigneur, puis-je à mon tour....

LE ROY.

Non, divine Princeſſe,
Je n'expoſerai point votre heureuſe jeuneſſe
Aux périls d'un combat dont je pâlis d'effroi.
L'Amour qui dans vos yeux fait régner tant de charmes,
Ne vous donne de telles armes,
Que pour aſſujettir les cœurs ſous votre loi.

ATALANTE.

Je mépriſe l'éclat dont tout mon ſexe brille ;
Mes Dards, mes Javelors ſont mes plus chers appas.
Quoi ! faut-il pour être fille

Que l'on n'ait ni cœur ni bras !

De la raiſon naiſſante à peine eus-je l'uſage,
Que parmi les forêts j'eſſayai mon courage ;
Pour habiter les bois j'abandonnois la Cour :
En épuiſant mes traits ſur des Bêtes cruelles,
Mon cœur ſauvage comme elles
Evitoit ceux de l'amour.

MELEAGRE.

Perſonne n'échape
Aux traits de l'Amour :
Il attrape
Et frape
Chacun à ſon tour.

ALTHE'E.

Il n'eſt rien qui ne céde à ſon pouvoir ſuprême ;
Des plus grands cœurs du monde il trouble le repos :
Mais un Héros, quand il aime,
Ne doit aimer qu'en Héros.

HESIONE.

Quelque doux que l'Amour puiſſe être,
Heureux qui ſans le connoître
Paſſe de tranquilles jours !

En naiſſant il charme ;
Plus grand il allarme ;
Et ne dure pas toujours.

CASTOR, POLLUX, JASON, THESE'E.

Au Roy.

Seigneur, plus votre ame chancele,
Plus vous ſoupçonnez notre zéle,
Ou doutez de notre valeur.

LE ROY.

Hé bien ! partez, troupe invincible ;
Allez d'un Monſtre horrible
Avancer le malheur.
A beau coup de valeur joignez beaucoup d'adreſſe :

A Atalante.

Sur-tout, adorable Princeſſe,
N'augmentez point notre douleur.

Le Roy, Althée, & Heſione ſortent.

SCENE IV.

MELEAGRE, ATALANTE, PRINCES GRECS, CHŒUR.

DEUX PRINCES GRECS.

ACET aveu plein de charmes
Aux armes, Amis, aux armes;
Eprouvez vos Javelots,
Et faites voir un prélude
Du combat sanglant & rude,
Qui va dans ces climats rétablir le repos.

Les Grecs pour s'animer à combattre le Sanglier, essayent leurs armes, & font une Entrée de Combattans, pendant que Castor & Thesée chantent sur le même air de l'Entrée.

CASTOR & THESE'E.

Courez à la gloire,
Généreux Guerriers;
Et méritez que l'Histoire
Prenne soin de vos lauriers.

Poussez,

Percez,
Terraſſez,
Fracaſſez,
Et jamais ne vous laſſez.
Voyez ſans terreur
Toute l'horreur
Que peut répandre la fureur.
Que les coups
Qui tombent ſur vous,
Redoublent votre courroux.
Après la Victoire
Tous les maux ſont doux.

SCENE V.

LE GRAND PRESTRE DE DIANE, MELEAGRE, ATALANTE, PRINCES GRECS, CHŒUR DES GRECS.

LE GRAND PRESTRE.

INterrompez un combat ſi profane;
Ce lieu terrible & ſaint veut un profond reſpect;

C'eſt le Temple de Diane,
Fremiſſez à ſon aſpect.

Vous aurez ſur le Monſtre une victoire aiſée ;
Mais que de maux, hélas!
Vont ſuivre ſon trépas,
Si Diane n'eſt appaiſée.

Uniſſons-nous
Pour calmer ſon courroux.

TOUS ENSEMBLE.

Uniſſons-nous, uniſſons-nous,
Pour calmer ſon courroux.

LE GRAND PRESTRE.

Diane! ... Juſte Ciel, je ſens trembler la terre!
Quels éclairs! Quels vents! Quel tonnerre!
On ne voit dans les airs que des torrens de feux:
Ce qui s'offre à mes yeux n'a jamais eu d'exemple;
Mais peut-être eſt-ce dans ſon Temple
Que la Déeſſe attend nos vœux.
Entrons....

A peine le Prêtre eſt-il entré que le Temple tombe & fait un fracas épouvantable.

MELEAGRE.

Que vois-je! ô Ciel, que Diane eſt cruelle!

Aux Grecs.

Amis, portez au Roy cette triſte nouvelle.
Obſervez de ſon cœur les mouvemens ſecrets;
Je vous ſuivrai de près.

SCENE VI.

MELEAGRE, ATALANTE.

MELEAGRE.

VOus me fuyez, belle Atalante!
Helas! pourquoi me fuyez-vous?
Vous voyez que du ciel la fureur éclatante....

ATALANTE.

Eſt-il en mon pouvoir d'appaiſer ſon courroux?

MELEAGRE.

Helas!

ATALANTE.

Expliquez-vous.

MELEAGRE.

Je vous crains!

ATALANTE.

Vous, me craindre?

MELEAGRE.

Depuis que vos beaux yeux brillent dans cette Cour,
On ne m'a point oui ſoûpirer, ni me plaindre;
A leur premier aſpect je conçûs un amour
Que toute ma raiſon ne m'a pû faire éteindre;
Je l'ai contraint juſqu'à ce jour;
Mais je ne puis plus le contraindre.

ATALANTE.

O Ciel! que m'avez-vous appris?

MELEAGRE.

Je fais à vos appas une mortelle injure:
Je leur offre un Captif inconſtant & parjure,
Qui doit attirer vos mépris.
Malgré ma trahiſon Heſione eſt fidelle;
Ce que je ſens pour vous, je l'ai ſenti pour elle;
Pendant que je l'aimai, je l'aimai tendrement.
Enfin, je bornois mon envie
A lui ſacrifier ma vie;
Mais l'amour qui peut tout en ordonne autrement.

ATALANTE.

Eh! qu'eſperez-vous en m'aimant?

Pour peu qu'à votre amour ma foibleſſe réponde,
Plus coupable que vous de votre changement,
Je viole les droits les plus ſacrés du monde.
Moi que l'on conſidere en cette auguſte Cour,
En bannir la paix & l'amour :
Quelle indigne reconnoiſſance !
Redonnez votre cœur à ſon premier lien ;
Et ſi d'un feu nouveau j'ai cauſé la naiſſance,
Helas ! ne m'en apprenez rien,
De peur que nos déſirs ne ſoient d'intelligence.

MELEAGRE.

M'aimeriez-vous, Princeſſe ? Et puis-je concevoir....

ATALANTE.

Je ne ſçais pas encor ce qu'on ſent quand on aime,
Et je veux, ſi je puis, ne le jamais ſçavoir.
Par-tout où je vous vois je ſens un trouble extrême,
Que j'aime mieux ſentir que ceſſer de vous voir :
Je voudrois que le ciel vous pût rendre à vous-même
Sans offenſer votre devoir ;
Je ferois mon bonheur ſuprême
De quelque apparence d'eſpoir.

Non, non, je ne ſçais pas ce qu'on ſent quand
on aime,
Et je veux, ſi je puis, ne le jamais ſçavoir.

MELEAGRE.

C'eſt de trop de bontés honorer mon audace.
Allons: Nous touchons à l'inſtant
Où l'on doit commencer la chaſſe.
J'ignore le ſort qui m'attend;
Mais de quelque péril dont le ciel me menace,
Après ce que je ſçais je dois mourir content.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente une Forêt fort épaiſſe.

SCENE PREMIERE.

HESIONE *ſeule.*

SOMBRE Forêt, retraite affreuſe,
Aſyle impénétrable à la clarté du jour,
Helas ! que je ſerois heureuſe
Si mon ame eût pû l'être aux charmes de l'amour !

Avant qu'il ſçût aimer mon cœur étoit paiſible :
Exempt de paſſions, il l'étoit de douleurs.
O Ciel ! quand on devient ſenſible,
Qu'on ſe prépare de malheurs !

Elle éleve un peu ſa voix, & l'on répete.

Amour. . . . . Amour.

Qu'entens-je ? Eſt-ce que l'on m'écoute ?
Non, c'eſt l'Echo ſans doute.
Echo, tout le bonheur dont mon cœur a joui,
Eſt-il évanoüi ? . . . . . Oui.

Voïci l'endroit fatal où charmé de t'entendre,
Mon infidéle Amant ſéduiſoit ma raiſon :
N'y reviendra-t-il plus, l'ame ſenſible & tendre,
Te faire répéter mon nom ? . . Non.

O réponſe cruelle !
Je ſçais que ma Rivale a de charmans appas :
Mais avant qu'à mes loix ſon amant fût rebelle,
L'ingrat ne m'en trouvoit-il pas ?
Qui pourra de nous deux le rendre *plus fidéle* !
Elle.

Elle ? O Ciel ! que ce mot me va coûter de pleurs !
O toi, de mes ſoupirs ſeul dépoſitaire,
Fidéle Echo, que dois-je faire
Pour m'épargner d'inutiles clameurs ? . . . Meurs.

Et quel autre conſeil déſormais puis-je ſuivre ?
Quand d'un objet aimable on s'eſt laiſſé charmer,

Qui ne peut s'en faire aimer
Ne doit plus aimer à vivre.

Mais le bruit des Chaſſeurs annonce leur retour :
Cachons-leur le déſordre où m'expoſe l'amour.

Elle ſe retire.

SCENE II.

JASON, L'UN DES CONDUCTEURS DE LA CHASSE, TROUPE DE CHASSEURS.

JASON.

LE Monſtre a pris cette route ;
Ami, ne le manquez pas ;
De ſon ſang à chaque pas
On rencontre quelque goute.
L'honneur d'avoir bleſſé ce Monſtre furieux
N'eſt dû qu'à l'illuſtre Atalante ;
Le pouvoir de ſon bras, & l'éclat de ſes yeux
La rendent par-tout triomphante.

TROUPE DE CHASSEURS.

Qu'il lui doit être doux

D'être ſi vaillante !
Qu'il lui doit être doux
D'être ſi charmante !
Qu'il lui doit être doux
De voir tout céder à ſes coups !

DEUX CHASSEURS.

Que la valeur & les charmes
Font de progrès ſur les cœurs !
Lorſqu'à des attraits vainqueurs
On joint le ſecours des armes,
Que la valeur & les charmes
Font de Progrès ſur les cœurs !

SCENE III.

THESE'E, AUTRE CONDUCTEUR DE LA CHASSE, JASON, TROUPE DE CHASSEURS GRECS, TROUPE D'HABITANS DE CALYDON.

THESE'E.

REDOUBLEZ votre allegreſſe,
Et du bruit de vos concerts
Annoncez à l'univers

La mort du Monſtre affreux qui déſoloit la Grece.
Meleagre, ſenſible à vos juſtes douleurs,
A fini vos malheurs.

Pour célébrer la victoire,
Chantez, danſez.

CHŒUR DE CHASSEURS,
ET D'HABITANS.

Chantons, danſons.

THESE'E.

Chantez, danſez: & que ſa gloire
Soit le ſujet de vos chanſons.

CHŒUR DE CHASSEURS,
ET D'HABITANS.

Chantons, danſons; & que ſa gloire
Soit le ſujet de nos chanſons.

THESE'E.

Mes yeux ont vû le Monſtre étendu ſur la terre;
Son œil étincelant reſpire encor la guerre;
De ſa gueule entre-ouverte il ſort une vapeur,
Qui fait mourir l'herbe naiſſante:
Mais en vain déſormais ſa fureur épouvante;
Meleagre en eſt le vainqueur.

Pour célébrer ſa victoire
Chantez, danſez.

CHŒUR.

Chantons, danſons.

THESE'E.

Chantez, danſez; & que ſa gloire
Soit le ſujet de vos chanſons.

CHŒUR.

Chantons, danſons: & que ſa gloire
Soit le ſujet de nos chanſons.

THESE'E ET JASON.

Que Meleagre & qu'Atalante
Puiſſent jouir tous deux d'une gloire éclatante,
Dont jamais le Deſtin n'interrompe le cours;
Et toujours amoureux, toujours l'ame conſtante,
Paſſer enſemble d'heureux jours.

SCENE IV.

PAN, SUIVI DE FAUNES, DE SILVAINS ET DE DRIADES, THESE'E, JASON, CHŒURS DES GRECS, ET DES HABITANS DE CALYDON.

PAN.

CEs bois, où le Dieu Pan a choiſi ſa retraite,
Ravagés par le Monſtre étoient d'affreux déſerts;
Déja depuis ſa défaite
Les arbres ſemblent plus verds;
Et des Silvains en paix la troupe ſatisfaite
En faveur du Vainqueur vient joindre la Muſette
A la douceur de vos concerts.

SCENE V.

CERE'S SUIVIE DE NYMPHES ET DE BERGERS, PAN, THESE'E, JASON, CHŒURS DE GRECS, D'HABITANS, DE SILVAINS, DE DRYADES, &c.

CERE'S.

CEres dont le pouvoir rend la terre féconde,
Cerès, la fertile Cerès,
Voyoit avec douleur dépouiller ſes guerets,
Des biens dont tous les ans elle enrichit le monde:
Mais, grace au plus grand des Guerriers,
Elle ramene ici la joye & l'abondance;
Et par reconnoiſſance
Promet à ſa valeur des moiſſons de lauriers.

SCENE VI.

BACCHUS ACCOMPAGNE' DE CORIBANTES ET DE MENADES, CERE'S, PAN, THESE'E, JASON, CHŒURS DE GRECS, D'HABITANS, DE SILVAINS, DE DRYADES, DE BERGERS, &c.

BACCHUS.

QUELLE grande Victoire
Chers enfans de Bacchus !
L'intrépide Héros dont je chante la gloire,
Nous promet des progrès qu'on aura peine à croire:
Que de Peuples soûmis ! Que de Monstres vaincus !
On comptera ses jours par des exploits insignes:
Sa valeur en tous lieux bravera les dangers;
Et sur-tout sauvera nos Vignes
De l'avide fureur des Monstres étrangers.

BACCHUS, PAN, CERE'S, &c.
Silvains, Faunes, Dryades,

Nymphes, Bergers, Menades ;
Exprimez votre joye en diverſes façons ;
Pendant que d'un Héros digne de notre zéle
Nous chantons le gloire immortelle,
Danſez au bruit de nos chanſons.

La ſuite de Bacchus, de Pan, de Cerès, ſe réjouiſſent avec les Grecs & les Habitans de Calydon, de la victoire de Meleagre, & font diverſes Entrées.

DEUX DRYADES.

Amans, qui dans un lieu ſombre
Cherchez le prix de vos ſoins,
Et ne voulez de témoins
Que l'amour, le calme & l'ombre ;
Ces bois offrent leurs ſecours
Aux tendres vœux que vous faites ;
C'eſt dans les ſombres retraites
Que ſe plaiſent les amours.

Après que les danſes ſont finies, ils ſe raſſemblent tous pour chanter ce qui ſuit.

PAN.

Que jamais du Vainqueur la fortune ne change,

CERES.

Que ſon auguſte nom ſoit célébre à jamais.

BACCHUS.

Que Bellone & la Gloire étendent ſes hauts faits
Du Couchant à l'Aurore, & du Danube au Gange.

THESE'E.

A ces lieux déſolés il rend tous leurs attraits.

JASON.

Où régnoit le déſordre il fait régner la paix.

LES HABITANS DE CALYDON.

De tous nos maux paſſés c'eſt lui ſeul qui nous venge.

PAN, ET SA SUITE.

C'eſt lui qui rend le calme aux hôtes des Forêts.

CERE'S, ET SA SUITE.

Il met en ſûreté les tréſors de Cerès.

BACCHUS, ET SA SUITE.

Il flate notre eſpoir d'une heureuſe vendange.

TOUS ENSEMBLE.

Après tant de bienfaits
Diſons à ſa louange,
Que ſi le juſte ciel écoute nos ſouhaits,
Il faut que ſous ſes loix tout l'univers ſe range.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente l'Antre de l'Envie, où rempent & ſifflent pluſieurs Serpens.

SCENE PREMIERE.

L'ENVIE, SUITE DE L'ENVIE.

L'ENVIE.

QUELQUE plaiſir que mon cœur puiſſe avoir
Quand j'infecte quelqu'un du poiſon que je donne,
Je ſuis au déſeſpoir
De ce qu'on me l'ordonne:
C'eſt obliger Diane; & je voudrois pouvoir
Faire du mal, ſans obliger perſonne.

Parlant à ſa ſuite.

N'importe, ſervons ſon courroux.
C'eſt toujours un plaiſir pour nous
De cauſer des ennuis, des douleurs, des allarmes :
Ce plaiſir, il eſt vrai, nous ſembleroit plus doux,
Si pour cette Déeſſe il avoit moins de charmes :
Mais pour favoriſer ſes mouvemens jaloux,
Faire couler du ſang, & répandre des larmes,
C'eſt toujours un plaiſir pour nous.

CHŒUR DE L'ENVIE.

Faire couler du ſang, & répandre des larmes,
C'eſt toujours un plaiſir pour nous.

SCENE II.

DIANE, L'ENVIE, SUITE DE L'ENVIE.

DIANE.

APPROCHE, malheureuſe Envie :
Cache-moi de tes yeux le funeſte poiſon.
Au Monſtre, à qui ma haine avoit donné la vie,
Meleagre l'a ravie,

Il faut m'en faire raiſon.

Je ne crois pas te contraindre
Quand je t'envoye à la cour :
C'eſt-là, pour parler ſans feindre,
Ton véritable ſéjour :
C'eſt-là que mille grimaces
Cachent mille Ambitieux :
Et plus on y fait de graces,
Plus on y voit d'Envieux.

L'ENVIE.

Dites-moi promptement ce qu'il faut que je faſſe
Pour contenter votre déſir :
Vous avez des attraits dont l'éclat m'embarraſſe ;
Plus je les apperçois, moins j'y prens de plaiſir.
Si vous n'étiez immortelle,
Pour arrêter mon courroux,
Mon cœur jaloux
De vous voir ſi belle,
De ſa fureur naturelle
Feroit un eſſai ſur vous.

DIANE.

Fais à mes ennemis acheter leur victoire ;
Dans le cœur de Toxée inſinue un poiſon

Qui puiſſe en un moment corrompre ſa raiſon,
Et lui perſuader qu'on lui vole ſa gloire.
Obéis ſans réplique à ce commandement.

L'ENVIE.

Je croyois recevoir un ordre plus funeſte.

DIANE.

Obéis ſeulement,
Et j'aurai ſoin du reſte.
Va dans les ſombres lieux
Y former un poiſon tel que je le demande.

L'Envie, avec toute ſa ſuite, enfonce dans les Enfers.

Et vous, affreux objets qui me bleſſez les yeux,
Diſparoiſſez; Diane le commande.

L'Antre de l'Envie diſparoît, & fait place à une autre Décoration d'Arcs de Triomphe, de Trophées, & de toutes les autres marques de victoire.

SCENE III.

DIANE.

MELEAGRE ſans doute adreſſe ici ſes pas.
De peur d'être attendrie évitons ſa préſence.
Parmi tant de plaiſirs il ne préſume pas
Qu'il vient s'offrir à ma vengeance.

SCENE IV.

MELEAGRE, ATALANTE, PRINCES GRECS, TOXE'E, CHŒUR DU PEUPLE.

CHŒUR DU PEUPLE.

VIVE, vive à jamais
Meleagre, Atalante!
Leur valeur triomphante
Ramene ici la paix.

MELEAGRE ET ATALANTE.

Vive, vive à jamais.

ATALANTE.

Meleagre.

MELEAGRE.

Atalante.

TOUS DEUX.

Sa valeur triomphante
Ramene ici la paix.

ATALANTE.

Monumens somptueux de valeur & de gloire,
Couronnes, Festons & Lauriers,
Digne salaire des guerriers,
Repos, Honneurs, Plaisirs qui suivez la Victoire;
Ornemens si pompeux & si bien entendus,
Voilà le bras à qui vous êtes dûs.

TOUS DEUX.

Voilà le bras à qui vous êtes dûs.

THESE'E.

Peuples, venez rendre graces
A de si grands Vainqueurs:
Souhaitez que le ciel qui finit vos disgraces,
Unisse deux si grands cœurs;
Et leur donne des successeurs,
Qui puissent marcher sur leurs traces.

CHŒUR DU PEUPLE.

O Ciel ! écoute notre voix :
Joins deux cœurs que l'amour a formés l'un pour l'autre.

MELEAGRE.

Quel bonheur pour le mien de vivre ſous vos loix !

ATALANTE.

Eh ! vous eſt-il permis de diſpoſer du vôtre !

CHŒUR DU PEUPLE.

O Ciel ! écoute notre voix.

ATALANTE.

Oubliez-moi, Seigneur ; la gloire vous l'ordonne.

MELEAGRE.

Un plus heureux que moi ſera-t-il votre époux ?

ATALANTE.

Après vous avoir vû, je ne verrai perſonne
Que je puiſſe aimer tant que vous.

UN PRINCE GREC.

Jeunes Amans, qui ſentez dans vos ames
De naiſſantes flammes,
Gardez-vous bien de rebuter l'amour.
Aimez lorſqu'il vous en convie ;
On ne peut en toute ſa vie
Racheter la perte d'un jour.

Dans l'heureux temps où le cœur eſt ſenſible,
Il eſt impoſſible
De réſiſter aux attraits de l'Amour.
Aimez lorſqu'il vous en convie,
On ne peut en toute ſa vie
Racheter la perte d'un jour.

On poſe la dépouille du Sanglier au milieu du Théâtre, & l'on danſe alentour.

DEUX JEUNES GUERRIERS *aux Filles de la ſuite d'Atalante.*

Gardez-vous d'être inhumaines;
Uſez mieux de vos beaux ans;
Si vos amans dans vos chaînes
Trouvent leurs maux trop cuiſans,
Pour leur faire aimer leurs peines
Rendez leurs fers moins peſans.
Gardez-vous d'être inhumaines;
Uſez mieux de vos beaux ans.

DEUX FILLES *de la ſuite d'Atalante.*

Aimons, aimons, c'eſt un plaiſir extrême;
Les autres ſoins ſont des ſoins ſuperflus:
Qui fuit l'Amour quand il s'offre lui-même,
Le cherche après, & ne le trouve plus.

Heureux qui plaît quand il eſt temps de
plaire !
C'eſt pour charmer que ſont faits les appas :
Qui fuit l'Amour attire ſa colere,
Et c'eſt un Dieu qui ne pardonne pas.

MELEAGRE *offre la dépouille du Sanglier à Atalante.*

Recevez ce tribut, Princeſſe magnanime ;
Aucun de ces Guerriers n'en paroîtra jaloux.

ATALANTE.

Pour le Victorieux ce prix eſt légitime.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

N'eſt-ce pas dire aſſez qu'il n'appartient qu'à
vous ?

MELEAGRE.

Vous avez la premiere enſanglanté vos armes
Dans le flanc du Monſtre en courroux.

ATALANTE.

Vous l'avez terraſſé du premier de vos coups,
Et des Chaſſeurs tremblans diſſipé les allarmes.

MELEAGRE.

La Victoire nous fuyoit tous,
On ne ſçavoit quel parti prendre :
Vous ayant reconnue elle a penché vers nous.

ATALANTE.

Votre ſeule valeur l'a forcée à ſe rendre.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Quelque prix qu'on en doive attendre,
Généreux Meleagre,
Généreuſe Atalante } il n'appartient qu'à vous.

L'Envie paſſe en l'air, & ſecoue ſon flambeau ſur Toxée.

TOXE'E.

J'ai voulu me contraindre à garder le ſilence,
Et dans ce vain débat paroître indifferent,
Pour voir à quel point d'inſolence
On oſeroit porter ce que l'on entreprend.
Et quels droits avez-vous dans l'offre que vous faites ?
Je ſuis Vainqueur comme vous l'êtes :
Et me ſuis au péril expoſé ſans effroi.

A Meleagre.

Ton crime eſt aſſez grand d'avoir quitté ma fille,
En qui plus de vertu, plus de mérite brille ;
Sans ajoûter l'inſulte à ton manque de foi.

MELEAGRE.

Rendez graces, téméraire,
Au ſang qui me joint à vous ;
Je vous immolerois à ma juſte colére ;

Si nous n'étions unis par des liens si doux.

TOXE'E.

Loin qu'au sang dont tu sors je veuille rendre graces,
Je brise tous les nœuds qui peuvent nous unir:
Et pour répondre à tes menaces,
Je porte à mon côté de quoi les prévenir.
Signale, si tu veux, ta coupable tendresse
Envers ta chere Maitresse;
Mais cherche des présens qui dépendent de toi:
Celui que tu lui veux faire
Du plus vaillant guerrier doit être le salaire;
Et tu n'ignores pas qu'il t'est moins dû qu'à moi.

MELEAGRE.

C'en est trop, malheureux; & de ton insolence
Tu vas sentir l'effet.

Ils mettent l'épée à la main, & Meleagre tue Toxée.

CHŒUR.

Juste Ciel, quelle violence!

TOXE'E *se sentant blessé.*

Ah, Traître!

MELEAGRE.

Cette vengeance
Etoit dûe à ton forfait.

ATALANTE & LE CHŒUR.

Juſte Ciel, quelle violence !
Meleagre, qu'avez-vous fait ?

SCENE V.

ALTHE'E, HESIONE, MELEAGRE, ATALANTE, PRINCES GRECS, CHŒUR, &c.

ALTHE'E *à Meleagre.*

NE vous offenſez pas ſi je ſuis la derniere
A montrer à vos yeux le plaiſir que je ſens :
Dans le rang que je tiens je devois la premiere
A tous les Immortels adreſſer de l'encens.
Quitte de ce devoir, ſenſible à votre gloire,
Je viens de votre victoire
Vous offrir le digne prix :
Elle lui préſente Heſione.
Le Monſtre à votre Hymen a mis un long obſtacle ;
Mais enfin.... Juſtes Dieux ! quel funeſte ſpectacle

Se préſente à mes yeux ſurpris ?

ALTHE'E & HESIONE.

C'eſt mon { Pere ! / Frere ! } ALTHE'E.

Ah ! mon fils, montrez-moi l'homicide.

MELEAGRE.

Il eſt devant vos yeux : c'eſt moi.

ALTHE'E & HESIONE.

C'eſt toi, Perfide !

MELEAGRE.

C'eſt moi : rien n'eſt plus conſtant ;
Je me ſuis rendu juſtice :
Je devois à ma gloire un ſi grand ſacrifice ;
Et tout autre en ma place en auroit fait autant.

SCENE VI.

HESIONE, ALTHE'E.

Est-il une douleur plus ſtupide, & plus grande !
Mes yeux ſaiſis d'effroi me refuſent des pleurs :
Et j'en obtiens, helas ! plus que je n'en deman-

Lorſqu'il n'en faut donner qu'à de foibles douleurs.

Quel coupable ſilence ! ô devoir ! ô nature !
Quoique ſouffre mon cœur il ne peut ſoûpirer.
Ah ! je m'apperçois bien par les maux que j'endure,
Que les grandes douleurs n'ont jamais ſçû pleurer.

ALTHE'E & HESIONE.

Appaiſons une ombre ſi chere ;
Ne laiſſons point languir notre reſſentiment.
Mon { Pere / Frere } étoit votre { Frere ; / Pere ; }
Le crime qu'on vient de faire
Nous en prive également.
Appaiſons une ombre ſi chere ;
Ne laiſſons point languir notre reſſentiment.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le Théâtre repréſente un Temple, où l'on a érigé un magnifique Tombeau à Toxée.

SCENE PREMIERE.

ALTHE'E *tenant une Urne.*

CENDRES, qu'avec reſpect ma douleur conſidere,
Précieux reſtes de mon frere,
Faites-moi ſouvenir de mon triſte devoir.
Heſione en ſecret déplore ſa miſere;
Elle n'oſe en ce lieu montrer ſon deſeſpoir:
Sa douleur me paroît ſincere;
Mais elle a plus d'amour qu'elle n'en croit avoir
Pour l'ingrat qui la déſeſpere;
Et je veux la venger de la mort de ſon pere,
Avant qu'elle ait le temps de ne le plus vouloir.

En vain pour calmer ma colere
Avec empreſſement le Roy cherche à me voir ;
Plainte, menace, priere,
Rien ne me peut émouvoir.
Si ma tendreſſe de mere
Sur mon cœur chancelant prenoit trop de pouvoir,
Cendres, qu'avec reſpect ma douleur conſidere,
Précieux reſtes de mon frere,
Faites-moi ſouvenir de mon triſte devoir.

SCENE II.

LE ROY, ALTHE'E.

LE ROY.

VOus verrai-je toujours les yeux baignés de larmes ?
Et la grace d'un fils qui finit nos allarmes
Eſt-ce un bien que votre époux
Ne puiſſe obtenir de vous ?
Je ſçais quelles raiſons votre douleur m'oppoſe ;
Mon fils à votre frere a fait perdre le jour ;
Mais l'amour en eſt la cauſe ;

Eſt-on maître de ſoi quand on a de l'amour ?
C'eſt votre ſang qui l'anime ;
De ſon emportement perdez le ſouvenir :
Si l'amour lui coûte un crime,
Eſt-ce à vous à l'en punir ?

ALTHE'E.

Ah, mon fils !

LE ROY.

Ce ſoûpir lui promet-il ſa grace ?
D'un ſi juſte courroux le ſang eſt-il vainqueur ?
Meleagre dans votre cœur
Reprend-il ſa premiere place ?

ALTHE'E.

Oui, Seigneur, c'en eſt fait ; vos ſouhaits ſont remplis.
Pardon, Manes errans de mon généreux frere ;
La tendreſſe de ſœur cede à celle de mere ;
Je ne balance plus entre vous & mon fils.

LE ROY.

Je reconnois Althée à ſa vertu ſuprême :
Du vaillant Meleagre elle efface le ſort.
Avoir vaincu le Monſtre eſt un illuſtre effort ;
Mais c'en eſt un plus grand de ſe vaincre ſoi-même.

Achevez de combler nos déſirs ;
Rappellez ici l'allegreſſe :
Le retour de votre tendreſſe
Doit cauſer le retour des plaiſirs.

ALTHE'E.

Avant que de paſſer dans le Royaume ſombre,
Où régne un éternel repos ;
Mon frere attend de moi pour appaiſer ſon Ombre,
Les devoirs qu'on doit rendre aux Manes des Héros.
Aux bords de l'Acheron ſon Ombre encor errante,
Ne peut être reçûe au ſéjour ténébreux,
Que l'on n'ait rempli ſon attente
Par un ſacrifice pompeux.
Que l'heureux Meleagre, & la belle Atalante,
Viennent joindre leur zéle à mes ſinceres vœux ;
Je crois ouir ſans ceſſe une voix menaçante
Qui me fait trembler pour tous deux ;
Et je ne ſerai point contente
Que je n'aye achevé ce que je fais pour eux.

LE ROY.

Touché de la tendreſſe extrême
Que vous me témoignez pour ces jeunes amans,

Je vais à vos genoux les amener moi-même
Jouir de la douceur de vos embraſſemens.

SCENE III.

ALTHE'E *ſeule.*

QUE tu pénétres mal dans le fond de mon ame!
De ta crédulité je vais me prévaloir:
Tu ne ſçais pas ce que c'eſt qu'une femme,
Et je prétens te le faire ſçavoir.
Le fer, le poiſon, la flamme,
Tout ſert à ſon deſeſpoir.

O vous, qui n'épargnez ni Bergers, ni Monarques,
Venez à mon ſecours, impitoyables Parques,
Venez contre un perfide animer mon courroux:
Quelque tendres retours que le ſang me ſuggere,
A mon coupable fils je veux être une mere
Plus impitoyable que vous.

Eh quoi! perdre un Héros à qui j'ai donné l'être!

Contre quelle victime ai-je le bras armé ?
Eſt-il dans l'univers un Prince plus aimé,
Et qui ſoit plus digne de l'être ?
Qu'ai-je au monde de plus cher
Qu'un fils ſi couvert de gloire ?
On l'a vû ſur le Monſtre emporter la victoire ;
Et ſa mere en eſt un qu'il ne ſçauroit toucher !

Oui je verrai ta mort ſans en être touchée ;
Quel que ſoit ton ſupplice, il t'eſt juſtement dû :
J'ai le Tiſon fatal où ta vie attachée
Me doit faire raiſon de mon ſang répandu.
Tendreſſe, amour, pitié, dont j'entens le murmure,
Dans ma juſte fureur laiſſez-moi m'affermir :
Si mon fils par ſon crime étonna la Nature,
J'en veux faire un ſi grand qu'il la faſſe frémir.

Le voici. Je pouvois me venger ſans l'attendre ;
Et ne pas m'expoſer à l'horreur de le voir :
Mais la part qu'à ſa mort Atalante doit prendre
Augmente le plaiſir que je vais recevoir.

SCENE IV.

LE ROY, ALTHE'E, MELEAGRE, ATALANTE, THESE'E, JASON, CHŒUR DES PRINCES GRECS, CHŒUR DU PEUPLE DE CALYDON.

MELEAGRE *à Althée.*

MALGRE' tous les remords que ma douleur exprime,
Je ne puis à vos yeux me montrer ſans effroi :
Jamais reſſentiment ne fut plus légitime
Que celui qui vous anime ;
Votre frere à venger eſt pour vous une loi,
S'il vous faut une victime,
J'ai moi ſeul commis le crime,
Ne vous vengez que ſur moi.

ATALANTE *à Althée,*

Si jamais ce Héros ſi grand, ſi magnanime,
N'eût pris pour moi que de l'eſtime,

Il n'eût point mis de trouble à la Cour d'un grand Roi :
Il n'eût point fait de tache à ſa vertu ſublime :
Jamais à ſa Maitreſſe il n'eût manqué de foi.
S'il vous faut une victime,
Je ſuis la cauſe du crime,
Ne vous vengez que ſur moi.

ENSEMBLE *à Althée.*

S'il vous faut une victime,
ATALANTE. } Je ſuis la cauſe du
MELEAGRE. } J'ai moi ſeul commis le } crime,
Ne vous vengez que ſur moi.

ALTHE'E.

Approchez-vous, mon fils, & n'ayez plus d'allarmes :
Ce combat m'arrache des larmes,
Et fait expirer mon courroux.
Au feu dont vous brulez je vais rendre juſtice,
Et de parfait amant vous faire heureux époux :
Commençons le ſacrifice
Où je dois faire voir ce que je ſens pour vous.

La perte d'un moment m'inquiéte & me gêne :
Pour hâter mon bonheur joignez vos vœux aux miens.

LE ROY, MELEAGRE, ATALANTE, LES PRINCES GRECS, LE CHŒUR DU PEUPLE, TOUS ENSEMBLE.

O Dieux ! qui diſpenſez & les maux, & les biens,
Exaucez les vœux de la Reine.

ALTHE'E.

Recommencez encor, & ne vous laſſez pas :
Votre zéle adoucit ma peine.

LE ROY, MELEAGRE, ATALANTE, &c.

O Dieux ! qui gouvernez toute choſe ici bas,
Exaucez les vœux de la Reine.

ALTHE'E.

C'eſt aſſez ; dans un inſtant
Mon frére ſera content.

Bas.

Ombre, pour qui j'obtiens une grace ſi grande,
Ne te plains plus de moi :
Je te fais une offrande
Aſſez digne de toi.

Althée met au feu, ſans qu'on s'en apperçoive, le Tiſon où eſt attaché le ſort de Meleagre.

MELEAGRE.

Quelle ſubite horreur me ſaiſit & me trouble !
Je brûle. . . Juſte Ciel, quelles vives douleurs !
Plus je veux me contraindre, & plus mon mal redouble.
Je n'en puis plus, je meurs !

LE ROY.

Meleagre !

ALTHE'E.

Mon fils !

ATALANTE.

Cher Prince !

MELEAGRE.

Ma Princeſſe,
Les Dieux ſont ſur ma tête éclater leur courroux :
En m'accordant votre tendreſſe,
Vous les avez rendu jaloux ;
Mais je meurs trop heureux, quelque mal qui me preſſe,
Puiſque je meurs aimé de vous.

ATALANTE.

Hélas ! pour quels dangereux charmes
Avez-vous conçû de l'amour !

MELEAGRE.

Si ma mort vous coûte des larmes,
Pour quel plus digne objet puis-je perdre le jour ?

Mon cœur foible & mourant n'a plus rien qui l'anime.

Au Roy.

Conſolez-vous, Seigneur : de plus dignes enfans
Seront l'appui de vos vieux ans.

A Althée.

Vous, ma mere, oubliez votre offenſe, & mon crime.
Laiſſez-moi vous quitter ſans vous être odieux :
Un fils expirant vous en prie ;
Et pour comble d'honneur, qu'une main ſi cherie
Ait ſoin de me fermer les yeux.

ALTHE'E *bas.*

Ah ! ſpectacle imprévû, dont je ſuis attendrie !
Pourquoi m'écoutiez-vous, impitoyables Dieux ?

LE ROY.

O Ciel ! qui me ravis un fils ſi magnanime,

Comparable en valeur aux plus fameux guerriers,

Ne l'as-tu couvert de lauriers
Que pour en faire ta victime ?
Hélas ! mon fils, n'eſt-il aucun ſecours
Qui puiſſe prolonger votre vie & mes jours ?

LE ROY, ATALANTE, CHŒUR DES PRINCES, &c.

Hélas ! n'eſt-il aucun ſecours
Qui puiſſe prolonger votre vie & nos jours ?

MELEAGRE.

Les pleurs que vous verſez rendent digne d'envie
Mon déplorable ſort :
Vous me faites aimer la vie
Juſques dans les bras de la mort.

Chere Atalante, j'expire ;
Eloignez-vous de ce lieu.
La voix me manque, & j'ai peine à vous dire....

ATALANTE.

Adieu mon cher Prince, adieu.

On emporte Meleagre, & Atalante le ſuit.

LE ROY.

O Ciel insensible !
Dieux muets & sourds !
Mon fils à découvert vient d'arrêter le cours
Des malheurs qu'en ces lieux causoit un Monstre horrible ;
Et vous avez, cruels, emprunté le secours,
De quelque Furie invisible,
Pour terminer de si beaux jours.

ALTHE'E.

C'est moi qui suis la Furie
Qui dérobe à la terre un bien si précieux.
Oui, mon cher fils, cette main si chérie
Que tu choisis pour te fermer les yeux,
Est la cruelle main de qui la barbarie
Te prive pour jamais de la clarté des cieux.

LE ROY.

Quoi ! vous auriez eu l'ame assez noire, assez dure....
Votre douleur vous interdit.

ALTHE'E.

Non, non ; ce que je vous ai dit
Est la vérité toute pure.

Le fort de Meleagre étoit en mon pouvoir ;
Il a tué mon frere, & mépriſé ſa fille ;
Tant d'affronts à ma famille,
M'ont réduite au déſeſpoir.
J'ai vengé la mort de mon frere
Sur le ſang d'un Héros qui me devoit le jour :
Je vais le venger à ſon tour,
Sur le ſang de ſa propre mere.

Elle ſort furieuſe.

LE ROY.

Gardes ; de ſa fureur garantiſſez ſes jours.
Que d'un remords vengeur elle ſoit la victime.
Il faut pour expier ſon crime
Qu'elle s'en ſouvienne toujours.

O jour ! qui promettois de me combler de gloire,
Et qui m'accables de douleur,
Puiſſe tout l'avenir déteſter ta memoire ;
Que ton nom prononcé préſage un prompt malheur ;
Et ne ſoit jamais dans l'hiſtoire
Que pour inſpirer de l'horreur !

Prince, pour qui la gloire a de ſi puiſſans charmes,
Qu'aux dépens de vos jours vous ſuivez ſes conſeils,
Ne vous contraignez point, verſez des flots de larmes:
Il ſied bien aux Héros de pleurer leurs pareils.

Et vous, Peuple fidéle au ſang de vos Monarques,
Si mon fils envers vous a rempli ſon devoir,
Donnez-lui de ſenſibles marques
D'un véritable déſeſpoir.

Une Entrée de Deſeſperés, & une Symphonie accommodée au ſujet, expriment la douleur univerſelle que cauſe la mort de Meleagre.

SCENE DERNIERE.

UNE FEMME AFFLIGE'E DE LA SUITE D'ATALANTE, LE ROY, LES PRINCES GRECS, CHŒUR DU PEUPLE, CHŒUR DES FEMMES AFFLIGE'ES.

UNE FEMME AFFLIGE'E.

LA tendre & fidelle Atalante
Succombe ſous le poids de ſes vives douleurs ;
A force de verſer des pleurs,
Auprès de Meleagre elle eſt morte ; ou mourante ;
L'excès de ſon amour
Lui fait perdre le jour.

CHŒUR DES FEMMES AFFLIGE'ES.

L'excès de ſon amour
Lui fait perdre le jour.

LE ROY.

Quoi ! les injuſtes Dieux, qui me ſont ſi funeſtes,

N'ont-pas ſur Meleagre aſſez lancé de coups !
Les larmes qu'on lui donne attirent leur courroux !
C'eſt un digne ſujet des vengeances céleſtes !

Dérobons Atalante à la rigueur des Dieux ;
Volons à ſon ſecours, l'honneur nous y convie ;
C'eſt un effort glorieux
Que de lui ſauver la vie.

Eſt-ce un crime ſi grand que d'avoir de l'amour,
Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

CHŒUR DES PRINCES GRECS.

Eſt-ce un crime ſi grand que d'avoir de l'amour,
Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

LE ROY *encore une fois.*

Eſt-ce un crime ſi grand que d'avoir de l'amour,
Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

TOUS ENSEMBLE.

Eſt-ce un crime ſi grand que d'avoir de l'amour,
Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

FIN.

LA FESTE
DE
LA SEINE

Divertissement en Musique.

PERSONNAGES.

L'OCEAN.
THETIS.
LA SEINE.
LE GANGE.
LE NIL.
LE DANUBE.
LE PACTOLE.
NEREIDES. } De la ſuite de l'Ocean, &
TRITONS. } de Thetis.
AMOURS. }
JEUX. } De la ſuite de la Seine.
PLAISIRS. }
CHŒUR de Rivieres, de Fontaines, & de Ruiſſeaux.

La Scéne eſt au Palais de l'Ocean, & de Thetis.

LA FESTE DE LA SEINE.

Le Théâtre repréſente le Palais de l'Ocean, & de Thetis, qui y ſont accompagnés des Fleuves, des Rivières, des Fontaines, des Ruiſſeaux, &c.

SCENE PREMIERE.

L'OCEAN, THETIS, LE DANUBE, LE PACTOLE, LE NIL, LE GANGE, &c.

L'OCEAN.

Nymphes, & Demi-Dieux, ſoumis à mon pouvoir,
De la Seine aujourd'hui nous célébrons la Fête :

Chantez les plus beaux Airs que vous puiſſiez
ſçavoir ;
De jongs, & de roſeaux couronnez votre tête ;
Et qu'à l'envi chacun s'apprête
A la bien recevoir.

THETIS.

Quelle Riviere au monde
Goûte un plus grand bonheur ?
Sur ſes fertiles bords on voit le Laboureur
Cultiver ſes guerets dans une paix profonde.
Elle ne connoît de Guerriers
Que ceux dont la valeur conſerve ſes rivages :
Ses Palmes, & ſes Lauriers
La défendent des orages.

Si-tôt qu'elle paroîtra
Que l'on chante, que l'on danſe ;
Et lorſqu'un plaiſir finira
Qu'un autre recommence.

Nereides, Tritons, je la vois qui s'avance,
Diſputez entre vous à qui la charmera.

Les Nereides, les Tritons, les Fleuves, &c. vont au devant de la Seine qui arrive avec les Jeux, les Plaiſirs, & les Amours, qui ſe mêlent tous enſemble, & font des Entrées pour commencer à ſolemniſer ſa Fête.

SCENE II.

LA SEINE, L'OCEAN, THETIS, LE NIL, LE DANUBE, LE GANGE, LE PACTOLE, LES JEUX, LES PLAISIRS, LES AMOURS, CHŒURS DE FLEUVES, ET DE RIVIERES, CHŒURS DE JEUX, D'AMOURS, ET DE PLAISIRS.

THETIS.

VENEZ, Nymphe charmante,
Dans ces aimables lieux :
Venez remplir l'attente
De tous ces Demi-Dieux.
Venez ouir chanter les exploits glorieux
Qui de toutes les Eaux vous rendent triomphante.
Venez, Nymphe charmante,
Dans ces aimables lieux :
Venez remplir l'attente
De tous ces Demi-Dieux.

L'OCEAN.

Le Danube, le Nil, le Pactole, & le Gange,
Viennent des bouts de l'Univers,
Joindre leurs voix aux surprenans Concerts,
Préparés à votre louange.

Rivieres, Fontaines, Ruiſſeaux ;
A l'excès de leur zéle accommodez le vôtre :
Et que mille plaiſirs nouveaux
Succédent l'un à l'autre.

LA SEINE.

Que mon ſort eſt heureux !
Je vois en ſortant de ma Source
Folâtrer ſur mes bords les Amours, & les Jeux:
Et je trouve au bout de ma courſe,
D'autres Plaiſirs qui préviennent mes vœux.
Que mon ſort eſt heureux !

Tant que dure le jour
Le Roſſignol ſur mon rivage
Attire à ſes accens les Bergers d'alentour :
Et touchés de ſon doux ramage
A ſon exemple ils chantent leur amour
Tant que dure le jour.

DEUX TRITONS.

Aimer & chanter ſans ceſſe
C'eſt une grande ſageſſe :
D'une vie agreable on prolonge le cours.
S'abandonner à la mélancolie
Qui fait paſſer de ſi malheureux jours,
C'eſt une grande folie.

DEUX NEREIDES.

Jeunes cœurs, ſur qui les attraits
Ont un pouvoir extrême ;
Soyez conſtans & diſcrets :
Pour plaire à ce que l'on aime
Ce ſont les meilleurs ſecrets.

Les Ruiſſeaux qui font mille tours
Pour ſe joindre aux Fontaines,
Fidéles dans leurs amours
Trouvent la fin de leurs peines,
Sans jamais changer leur cours.

UNE JEUNE FONTAINE, & UN RUISSEAU.

Le temps d'aimer eſt un temps admirable ;
Mais il ne dure pas aſſez :
Les attraits les plus doux ſont bientôt effacez ;
Et l'on n'eſt plus aimé quand on n'eſt plus aimable.
Puiſque ce temps s'évanouit
Lorſque la jeuneſſe nous quitte,
Pendant que l'on en jouit
Il eſt bon qu'on en profite.

DEUX JEUNES RUISSEAUX.

Ne perdons pas un inſtant
Des plaiſirs qu'offre la vie ;
Sans amour on ne vit point content,

Il faut aimer lorſque l'âge y convie :
Rien ſous le Ciel n'eſt plus digne d'envie
Qu'un tendre amour dans un cœur bien conſtant.
Ne perdons pas un inſtant
Des plaiſirs qu'offre la vie.

Tout languiroit ſans l'Amour,
C'eſt l'ame de toute choſe :
Tôt ou tard chacun aime à ſon tour,
C'eſt une loi que le Deſtin impoſe :
Dans nos Jardins le Jaſmin, & la Roſe,
N'aiment-ils pas les charmes d'un beau jour ?
Tout languiroit ſans l'Amour,
C'eſt l'ame de toute choſe.

LE GANGE *à la Seine.*

On ne voit ſur nos bords que carnage & qu'horreur :
On ne voit que plaiſirs régner ſur vos rivages :
Vous goûtez de la Paix la tranquille douceur ;
Et le Ciel nous expoſe à mille affreux ravages.

Aimable Nymphe, apprenez-nous
Par quel bonheur, ou par quel charmes,
Vous jouiſſez d'un ſort ſi doux,
Pendant que l'Univers éprouve tant d'allarmes.

LE NIL.

Le Soleil brûle nos champs:
Nos eaux ſont preſque taries:
Les Oiſeaux nous refuſent leurs chants;
Et vos Prairies
Sont ſi fleuries
Qu'ils réſervent pour vous leurs Airs les plus touchans.

LE PACTOLE.

Nous ne ſentons plus l'haleine,
Des doux & charmans Zephyrs;
Ce n'eſt qu'auprès de la Seine
Où régnent tous les Plaiſirs.

LE DANUBE.

Le Sang humain dont on voit des rivieres;
Nos Prés jonchés de mourans & de morts;
N'attirent plus ſur nos bords
Que des Bêtes carnaſſieres:
Et près de vous les paiſibles Agneaux
Bondiſſent autour de leurs meres,
Pendant que les Bergers au murmure des Eaux,
Chantent ſur leurs Chalumeaux
Les beautés de leurs Bergeres.

LE GANGE, LE NIL, LE PACTOLE, LE DANUBE *enſemble.*

Aimable Nymphe, apprenez-nous

Par quel bonheur, ou par quels charmes,
Vous jouiſſez d'un ſort ſi doux,
Pendant que l'Univers éprouve tant d'allarmes.

LA SEINE.

Un Roy, mais le plus grand dont le Ciel ait fait choix
Pour la Paix, & pour la Guerre;
Qui n'a point d'égal ſur la Terre,
Quoique la Terre ait tant de Rois:
Un Roy qu'en tant de lieux a ſuivi la victoire,
Que par toute l'Europe on arbore ſes lys,
Rend mes tranquilles Eaux éclatantes de gloire
A l'ombre des Lauriers que ſon bras a cueillis.

L'OCEAN.

Au bonheur des Humains toujours l'ame occupée,
On diroit que du Monde il gouverne le ſort:
Ce qu'en vingt ans ne put faire Pompée,
Ne lui coûte qu'un foible effort.
Il a purgé la Mer de ces Monſtres avides,
Qui ſignaloient leur nom par tant de cruautés;
Et ces Tyrans des Campagnes humides
Sont venus à genoux implorer ſes bontés.

THETIS.

Sa valeur, ſon pouvoir, ſa ſageſſe profonde
Le font par-tout révérer;
Des quatre coins du monde

On le vient admirer :
Ses actions ſont parvenues
Juſqu'aux plus étranges climats ;
Et chez des Nations qui ne ſont pas connues,
Il n'eſt pas moins connu qu'en ſes propres Etats.

LA SEINE.

Depuis que dans le monde on voit régner la guerre,
On n'a point encor vû de pareil Conquerant ;
Quelque grandeur qu'ait la terre
Son cœur eſt encor plus grand.
L'Europe eſt charmée,
L'Aſie allarmée,
De ſes exploits éclatans.
Fleuves, qui gémiſſez ſous d'injuſtes Puiſſances,
Conſolez-vous ; vos ſouffrances
Ne dureront pas long-temps.

L'OCEAN, THETIS, LA SEINE, LES TRITONS, LES NEREIDES, CHŒUR DES FLEUVES, &c.
répétent tous enſemble.

Fleuves, qui gémiſſez ſous d'injuſtes Puiſſances,
Conſolez-vous ; vos ſouffrances
Ne dureront pas long-temps.

LE GANGE & LE NIL.

Puiſſe le Ciel qui l'a fait naître

Pour affranchir du joug tant de peuples divers,
Le rendre de l'univers
Le ſeul & paiſible Maître.
Que nous ſerions heureux de couler ſous les loix
Du plus juſte des Rois !

LE DANUBE & LE PACTOLE.

Sous ſon empire
On peut chanter & rire ;
Ce ne ſont que plaiſirs, que tranſports, qu'enjoüemens.

L'OCEAN & THETIS.

Sous ſon empire
Nul ne ſoûpire
Que pour des objets charmans.
Ah ! qu'il eſt doux de reconnoître
Un ſi grand Monarque pour Maître !
Ah ! qu'il eſt doux de couler ſous les loix
Du plus juſte des Rois !

TOUS ENSEMBLE.

Ah ! qu'il eſt doux de reconnoître
Un ſi grand Monarque pour Maître !
Ah ! qu'il eſt doux de couler ſous les loix
Du plus juſte des Rois !

Fin du ſecond Tome.